NOV 16 1934
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

41e Année. N° 21.

LA REVUE DE PARIS

1er NOVEMBRE 1934

		Pages.
gnotus	*R. Poincaré et L. Barthou*	5
ohn Galsworthy	*Soames et le Drapeau*	21
Vladimir d'Ormesson	*Le Quatrième Reich*	50
acques Chardonne	*Pauline* (fin)	74
mile Magne	*Louis XIV et les « Marlys »*	119
aston Martin	*Assemblées et Corporations (1789-1794)*	150
ené Lalou	*Jules Romains*	167
ouis Houllevigue	*La Radioactivité artificielle*	189
ndré Armandy	*Le Cinéma*	196
rançois Porché	*Le Théâtre*	210
enry Bidou	*Le Mouvement littéraire*	217
lbert Flament	*Le Salon de l'Europe*	227

Copyright 1934 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Nous relevons dans le sommaire de la *Revue de Paris* de novembre 1834, parmi d'autres textes : une lettre de Balzac aux écrivains français du XIXe siècle réclamant une meilleure protection des droits d'auteur; des souvenirs de voyage en Provence de Xavier Marmier; une étude de Charles Nodier sur le mouvement intellectuel dans la littérature et les arts sous le Directoire et le Consulat; une étude sur le marquis de Sade par Jules Janin; un article sur le Parlement et les sociétés de tempérance en Angleterre par Émile de Bonnechose. La chronique musicale est signée Castil-Blaze; le bulletin littéraire Granier de Cassagnac.

C'est d'un article intitulé *le Provincial à Paris* de Paul Vermond, esquisse parue sous la rubrique *Esquisses parisiennes* que nous tirons les passages qu'on va lire. « Ce portrait de fantaisie » nous donne une idée des conditions dans lesquelles les provinciaux de l'époque visitaient la capitale.

Laissant aux étrangers les brillants hôtels qui avoisinent les boulevards, le provincial se loge ordinairement aux environs du Palais-Royal. Si le Palais-Royal a cessé d'être le centre de Paris, il est resté le centre de la province, et un bon provincial ne dînerait pas bien s'il n'avait fait préalablement six tours devant la Rotonde.

Sans le provincial, nous ne nous douterions pas, nous autres Parisiens, de toutes les curiosités qui nous entourent, et nous passerions notre vie à Paris sans visiter la moitié des établissements dignes de remarque et d'attention que possède la capitale. C'est là le bon côté du provincial, de vous amener à voir ce dont il est curieux. Du matin au soir il vous met en campagne avec lui, et, ce qu'il y a de bon, c'est qu'il se figure que vous lui montrez ce qu'il vous fait voir. Le plan de Paris ne le quitte pas; il l'a en feuille, en volume, en mouchoir de poche; sans cesse il le consulte, et rien ne lui échappe : églises, casernes, palais, jardins publics, rien n'est oublié; pour lui les distances sont vaines; il les franchit à l'heure ou à la course; il use du cabriolet, fatigue le fiacre et ne dédaigne pas l'omnibus; il traverse Paris en tous sens et sans reprendre haleine; il va des Gobelins au Père-Lachaise, du Musée d'artillerie à Saint-Roch, de la Manufacture des glaces à la Madeleine, de la Bourse à la Morgue, de la Bibliothèque aux Invalides, des Sourds-Muets aux Aveugles; puis, prenant son essor, voici qu'il plane au sommet des tours de Notre-Dame, du Panthéon, de la colonne Vendôme; car le provincial est un infatigable grimpeur, et il affectionne particulièrement les régions élevées. Aussi le voit-on sans cesse flotter au faîte de nos monuments : c'est le panache de Paris...

. . . . . .

Le memento du provincial est un livre avec lequel on referait Sterne. Pas un article n'y manque; en voici une page furtivement copiée : « Pris un bain un peu froid. — Déjeuné avec R... (le député), qui m'a donné un billet pour aller voir la galerie de tableaux du Palais-Royal. — 23 degrés de chaleur en septembre. — Pont des Arts. Mouchoir volé, écrit à la préfecture de police. — Vu Scribe en redingote noire. — Perdu ma canne qui me revenait à 4 francs d'achat et 15 francs d'entretien à raison de 2 sous chaque fois que je la déposais. — Aperçu le prince Tuffiakin dans sa voiture. — Dîné à 2 francs chez Richefeu. Il y va des gens comme il faut. On m'y a montré trois pairs de France. Le potage, quatre plats au choix, pain à discrétion, dessert et demi-bouteille de vieux mâcon. — Acheté un billet 20 sous pour le Gymnase. Comme pour être placé, il a fallu en reprendre un autre au bureau, ma place m'a coûté 1 franc de plus que sa valeur. — Fanny. »

LA

REVUE DE PARIS

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1934

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1934

LOUIS BARTHOU

RAYMOND POINCARÉ

Deux hommes politiques qui étaient au premier rang du Parlement et des pouvoirs publics viennent de disparaître à quelques jours d'intervalle. Le 9 octobre, Louis Barthou périssait victime de l'attentat de Marseille. Dans la nuit du 14 au 15 octobre, Raymond Poincaré succombait au mal qui le tenait depuis quatre années éloigné des affaires publiques. Le gouvernement et la population leur ont rendu hommage comme à de grands serviteurs du pays.

Ils étaient à peu près du même âge, compagnons des luttes politiques, liés d'amitié depuis un demi-siècle. Ils représentaient deux types de Français très différents; l'un, Raymond Poincaré, était un Lorrain remarquablement doué, actif, volontaire, sérieux, obstiné même, d'un abord un peu froid, maître de sa parole, plus réfléchi que souple, et au fond de soi passionné et intransigeant; l'autre, Louis Barthou, était un Béarnais, agile, vivace, d'une extrême curiosité d'esprit, abondant en paroles, rieur et caustique, adroit et disert. Tous deux ont aimé passionnément la politique, à laquelle ils se sont consacrés très jeunes, et tous deux ont occupé l'un les plus hauts postes, l'autre de très grands postes dans l'État.

Nés sous le Second Empire, ils ont grandi parmi les tristesses qui ont suivi la défaite de 1870 et parmi les espérances que donnait la République. Ils ont vécu, sans en avoir d'ailleurs la pleine conscience, le drame intellectuel d'une génération habitée par deux pensées très différentes : ils ont eu le souci

du relèvement de la France comme grande nation, et ils ont eu beaucoup de complaisance pour le parlementarisme républicain et démocratique dont les tendances étaient contraires à leurs préoccupations nationales. Pour l'un et l'autre, l'idée de l'Alsace et de la Lorraine, toujours présente, a été le contrepoids constant aux entreprises de la démagogie qui se développait autour d'eux. Il est logique de les retrouver tous les deux, à une heure capitale de l'histoire, en 1912 et 1913, à la veille de la guerre, travaillant à reconstituer les forces françaises. Depuis vingt ans, toute la politique intérieure tendait à les diminuer. Depuis quelques mois, le péril extérieur devenu évident commandait une réaction nécessaire.

La Grande Guerre a résolu ce problème par la victoire. L'Allemagne, par son agression de 1914, par son entreprise de domination sur le monde, a transformé le différend franco-allemand en un conflit universel. Grâce à la valeur de son armée, la France a permis aux autres nations prises au dépourvu de s'armer et de se défendre jusqu'à la défaite des Empires centraux. Pour les hommes de la génération de Raymond Poincaré et de Louis Barthou, leur mission essentielle était accomplie : l'Alsace et la Lorraine venaient de faire retour à la mère patrie.

Mais l'autre problème, le problème intérieur, surgissait après la victoire, plus vaste que jamais. Dans la joie des jours de 1918, on avait pu imaginer qu'il était réglé aussi, et puisque les institutions, les coutumes de la vie parlementaire, les disciplines civiques et morales avaient permis d'atteindre la victoire, on pouvait se figurer qu'il n'y avait plus qu'à aménager avec soin une France qui avait ses lois et qui venait de retrouver tout son territoire. Or il est vite apparu que la terrible secousse de la guerre précipitait une crise générale, économique, financière, administrative, morale; pour faire face aux temps qui survenaient, les anciennes méthodes parlementaires et électorales paraissaient inefficaces. Dans un monde nouveau, il y avait beaucoup de choses à refaire en France. Et ce problème-là laissait les hommes de la formation de Raymond Poincaré et de Louis Barthou, si intelligents qu'ils fussent et si dévoués à la chose publique, quelque peu déconcertés. Ils disparaissent au moment où un de leurs amis

les plus chers, M. Gaston Doumergue, se consacre à la lourde mission de refaire l'État français.

***

La majesté d'une mort tragique place soudain celui qui a péri hors les jugements humains. L'horreur de circonstances atroces, la révolte, la compassion, l'apparition du mystère de la destinée, tout invite au recueillement, à la méditation, au respect. Pendant quelques jours, nul n'a plus songé à Louis Barthou, ministre des Affaires étrangères, sans voir en lui la victime du crime abominable qui lui coûtait la vie en même temps qu'au roi illustre de la Yougoslavie. Par le drame de Marseille, deux peuples amis étaient unis dans le même deuil et dans la même affliction. La grandeur des obsèques nationales, les témoignages de sympathie venus des points les plus différents du monde, le discours courageux prononcé par M. Gaston Doumergue sur les préoccupations qu'inspire la situation internationale, achevaient de donner une dignité historique à la disparition du ministre, assassiné à côté du souverain...

Et puis, à mesure que le temps passe, d'autres événements surgissent; d'autres images accaparent l'attention publique; d'autres soucis dans notre époque agitée succèdent aux émotions de la veille, si profondes qu'elles aient été. Alors c'est parmi ses proches et ses amis que revit le ministre disparu, non plus dans la solennité des cérémonies, mais dans la familiarité des douloureux regrets. L'apparat, les paroles emphatiques si nombreuses dans les démocraties où sévit le goût du sensationnel, et où dépérit le sens de la mesure, les considérations peu à peu cessent ou s'atténuent. On est moins obsédé par la fin sanglante de celui qui n'est plus. On commence de l'évoquer tel qu'il était il y a trente jours encore, plein de vie et d'entrain. On entend rappeler tel ou tel épisode de sa carrière. On écoute ceux qui l'ont connu, qui se souviennent de ses conversations et de ses juvéniles boutades, qui peignent son caractère, qui retracent sa vie publique. Et s'il est trop tôt pour faire de l'histoire, il est possible de satisfaire sans polémiques et avec le souci du vrai à l'exigence

de la *Revue* qui a le double désir de renseigner ses lecteurs et de rendre hommage à l'un de ses collaborateurs.

Cet hommage respectueux, nous le devons ici à la mémoire des présidents Louis Barthou et Raymond Poincaré qui revendiquaient tous deux avec fierté leur titre de collaborateurs de la *Revue de Paris*. A tour de rôle, ils ont présidé nos dîners annuels. Tous deux y ont prononcé de spirituelles allocutions pleines de souvenirs politiques et littéraires; discours gracieux d'une familiarité cordiale auxquels répondaient avec non moins de succès les ambassadeurs étrangers, parmi lesquels tout récemment lord Tyrrell et le baron de Gaiffier d'Hestroy.

***

Ce qui a toujours frappé en Louis Barthou, c'est une exceptionnelle agilité intellectuelle et physique. Ministre à trente-deux ans, et ministre encore quarante ans plus tard, il était presque le même. Sa moustache et sa barbe avaient un peu blanchi; ses cheveux s'étaient éclaircis. Mais la vivacité et la mobilité des yeux derrière le lorgnon étaient les mêmes. De taille moyenne et resté svelte, Louis Barthou avait à soixante-douze ans l'allure juvénile. Il avait beaucoup ri des commentaires d'un journal allemand qui, après le récent voyage en Pologne, avait déclaré que si M. Barthou restait encore trente ans ce qu'il était, il serait dans sa centième année un diplomate insaisissable et un adversaire à craindre. L'esprit n'était pas moins alerte chez lui que le corps. Il avait, dans toute l'étendue du terme, cette facilité méridionale qui se joue avec quelque volupté parmi toutes les formes de l'activité intellectuelle. Il aimait la politique, la politique tout entière, les grandes affaires et les petites, les événements qui comptent et aussi toute cette poussière d'épisodes, d'anecdotes, d'intrigues qui amusent si fort les habitués du Palais-Bourbon et du Sénat. Et de même il aimait la littérature, non seulement les œuvres célèbres, mais aussi le monde littéraire qui est à peine moins compliqué que le monde politique, l'histoire et la petite histoire, la chronique amoureuse et les secrets d'alcôve, les livres, les reliures, les manuscrits.

Brillant écolier au lycée de Pau, brillant étudiant en droit à Bordeaux et à Paris, sensible, remuant, prompt à se divertir de tout et à s'intéresser à tout, confiant dans son étoile, il était destiné à être un collectionneur et un amateur passionné des lettres, de la musique, même s'il avait des occupations plus prenantes et plus graves. Dormant peu, toujours tôt levé, et de bonne heure à sa table de travail, il avait déjà terminé une part de sa journée au moment où elle commence pour d'autres. Qu'allait devenir ce méridional plein de sève dans cette vie parisienne, dans cette vie politique toutes deux si favorables aux entraînements et à la désorganisation des dons les plus heureux? Dans son existence et son activité aux aspects multiples, il y a eu toujours cette forte armature familiale du bourgeois français, qui est une protection. Son frère, sa sœur, auxquels il était très uni, puis sa femme qui était un esprit très distingué et qui était très religieuse, son fils qui devait mourir à Thann tué par un obus allemand, ont formé son foyer. Et jusqu'à son dernier jour, il a continué d'habiter avec sa belle-mère, qui survit douloureusement à tant de deuils.

Mais l'appel de la politique était pour lui irrésistible. Non qu'il y ait tout cédé. Il a trouvé le temps de rester bibliophile, d'écrire sur Mirabeau, sur Danton, sur Lamartine et sur Victor Hugo. Il a eu des amitiés illustres comme Loti et Rostand. Il donnait l'impression de ne s'ennuyer jamais, et les intervalles qui séparaient ses divers ministères étaient remplis avec ravissement par tout ce qui le sollicitait. Il n'aimait pas cependant que ces intervalles fussent trop longs. Quand les temps étaient révolus et que s'annonçait de nouveau un ministère, l'approche du pouvoir lui donnait une sorte de joie. Et l'exercice du pouvoir gardait pour lui un intérêt qui n'a jamais faibli. Dans son petit livre sur le *Politique*, il s'est amusé à écrire un chapitre très bref sur la retraite, et ce chapitre ne contient que ces mots significatifs : « Il n'y a pas de retraite pour l'homme politique. » Conception très peu britannique, mais très adaptée au parlementarisme de la démocratie française où l'âge est la seule hiérarchie.

Républicain, très attaché au régime et même en ce qu'il a de moins bon, plein d'attrait pour les hommes de gauche,

modéré dans une certaine mesure en raison des habitudes d'esprit que donnent la culture et la fréquentation des élites, plus tolérant que modéré et plus laïque au fond du cœur que tolérant, Louis Barthou n'appartenait en réalité à aucun parti. Il était beaucoup trop individualiste pour se mouvoir dans un cadre strictement limité. Plus à l'aise dans ces régions intermédiaires qui permettent d'avoir de chaque côté un plus vaste horizon, il fut fidèle à lui-même, toujours prêt à mettre son activité et son intelligence au service d'un travail politique utile. C'est pourquoi, sans doute, il n'a jamais été complètement annexé ni accueilli par les partis de gauche, vers lesquels il regardait avec faveur, mais qui aiment peu les personnalités trop fortes et qui sont jalousement égalitaires.

Pour réussir dans la politique, il avait deux qualités principales qui étaient très importantes : il avait une grande faculté d'assimilation, et une grande facilité de parole. Il se débrouillait rapidement dans ses dossiers, se mettait au courant, savait se faire renseigner, avait de l'ordre dans les idées et exposait clairement. Précieuses aptitudes, qui ont été très appréciées dès ses débuts et qui, dans la suite, furent d'autant plus remarquées qu'elles devenaient plus rares dans un Parlement dont le recrutement baissait de législature en législature. Son éloquence n'était pas moins estimée. Ce n'était pas un tribun et il n'a jamais connu les succès des grands ténors, Viviani ou Briand. Et ce n'est pas diminuer ses discours que de dire qu'ils n'étaient pas de ceux qui bouleversent les assemblées parlantes. Sa voix chaude et un peu chantante de méridional était agréable. Il avait surtout le don très rare de l'improvisation. Chez les plus célèbres orateurs, l'improvisation absolue est exceptionnelle. L'éloquence est un accord entre les éléments préparés et les éléments qui naissent des circonstances. Louis Barthou était réellement capable d'improvisation, dans une forme correcte et parfois colorée. Dans la conversation, sa facilité était telle et s'accompagnait d'une telle pétulance qu'on ne savait jamais jusqu'où il irait, et qu'il lui arrivait de passer un peu les limites. En public, il était plus maître de sa parole. A la tribune, il l'était tout à fait.

L'ironie du sort a voulu qu'il fût toujours ministre avec des présidents du Conseil d'opinion plus modérée que la sienne,

sauf Clemenceau qui lui dut le rachat par l'État du chemin de fer de l'Ouest. Il a débuté avec Charles Dupuy et Méline. Il a continué avec Clemenceau et Poincaré. Il a fini avec Gaston Doumergue. Une seule fois, il a été président du Conseil, et dans des circonstances illustres. Il est le chef de gouvernement qui a fait voter la loi de trois ans. L'Allemagne en 1913 venait d'augmenter ses effectifs et son matériel de guerre. Toutes les informations diplomatiques révélait ses intentions agressives. La France, elle, avait été nonchalante et trop indifférente aux questions militaires. Briand, président du Conseil, réclama des crédits pour compléter nos armements et prépara une nouvelle loi de recrutement. Et c'est Louis Barthou, devenu chef du gouvernement et ministre de l'Instruction publique, qui eut la lourde charge de la défendre devant un Parlement hostile et d'emporter le vote. Il y mit un zèle et y dépensa un talent qui sont pour lui les plus sûrs titres à la mémoire des hommes. Ce succès lui ouvrit les portes de l'Académie française. La plus haute récompense l'attendait. Quand la guerre éclata, il parut que cette loi militaire avait été le salut puisqu'elle nous a permis de résister au premier choc germanique et elle est considérée comme ayant été un des instruments de la victoire.

Pendant et après la guerre, par la plume et par la parole, Louis Barthou a servi de son mieux et avec éclat son pays. Il a fait une étude du traité de paix dont les événements ont justifié la clairvoyance. Il a discerné les erreurs de la politique briandiste. Il était l'un des doyens du Parlement. Et quand ont éclaté les événements du 6 février, c'est à lui qu'il aurait été fait appel, si M. Gaston Doumergue n'avait pas accepté avec tant de désintéressement une tâche dont il était seul capable. C'était le sentiment de Louis Barthou lui-même qui désirait vivement la venue de M. Gaston Doumergue et qui devint ministre des Affaires étrangères.

Ce dernier chapitre de son activité politique est si proche de nous qu'il est difficile à juger. Louis Barthou eut la noble ambition de rendre à la diplomatie française, affaiblie par de nombreuses années d'erreurs, une direction et une efficacité qu'elle n'avait plus. Il commença bien, en prenant une attitude très nette sur la question du désarmement et sur les

conditions de la sécurité française. La suite reste très contestée et d'ailleurs encore inexpliquée. Sous quelle influence adopta-t-il une vieille théorie relative aux Soviets, qui traînait dans les bureaux du quai d'Orsay? Comment se résigna-t-il à être l'introducteur de M. Litvinoff à Genève, en dépit de l'indignation de la Suisse et de la réserve hautaine de l'Angleterre? Y avait-il des raisons profondes à ce dessein? Ou n'était-il qu'un expédient pour masquer les résultats regrettables de la politique de ses prédécesseurs? Toujours est-il que cette entreprise qu'il conduisait avec son entrain ordinaire et qui lui valait tant de critiques et d'interrogations anxieuses, reste mal éclaircie. Elle a jeté dans l'Europe un très grand trouble. L'affreux attentat de Marseille n'a fait que révéler soudain à tous ce qu'il y a de brutalités déchaînées dans le monde et d'incertitudes dans la situation internationale. Frappé en pleine vie, en pleine activité, Louis Barthou ne semblait pas, par son caractère, réservé à une fin si tragique. Le président Doumergue a célébré en termes émouvants son patriotisme. Et toute la nation a salué avec respect celui qui avait consacré ses talents à la servir et qui venait de périr simplement, en service commandé.

***

Raymond Poincaré est l'un des hommes qui ont tenu le plus de place dans la vie politique française depuis un demi-siècle. Ministre à trente-trois ans, il est revenu périodiquement au pouvoir et il a occupé les plus hauts postes de l'État. Dès 1912, il était appelé à former, après l'affaire d'Agadir, après les expériences déconcertantes des ministères Monis et Caillaux, un premier cabinet d'union qui précédait de peu les graves événements dont l'approche se faisait déjà sentir. C'est à cette époque qu'il a passé au premier plan de la vie politique et il ne devait plus le quitter.

Maintenant que cette éclatante carrière est achevée, on en discerne mieux le dessin général. Tout s'est accompli comme si, de trente à cinquante ans, Poincaré s'était préparé au grand rôle qu'il allait remplir. On dirait volontiers de ces années-là, si elles n'avaient été si brillantes, qu'elles ont servi à son appren-

tissage. Mais quel apprentissage! Deux fois ministre de l'Instruction publique en 1893 et en 1895, deux fois ministre des Finances, en 1894 et en 1906, constamment réélu député, puis sénateur, un des premiers parmi les avocats de la Cour de Paris, membre du Conseil supérieur des Beaux-Arts et du Conseil des Musées nationaux, président de l'Union philotechnique de France, président de la Société des Amis de l'Université de Paris, vice-président de la Société d'Encouragement au bien, vice-président de la Société des Amis du Louvre, vice-président de la Société des Amis de Versailles, membre de la Société des Gens de Lettres, président de l'Alliance démocratique, membre de l'Académie française, son activité comme son information s'est étendue à tous sujets.

Briand disait de lui avec plus d'humour que de sarcasme : « Il a collectionné les prix d'excellence. » C'était une critique. Mais les critiques de ce genre, ne les mérite pas qui veut. Il est exact que Raymond Poincaré mettait une certaine coquetterie à arriver au premier rang, et peut-être un des seuls regrets de sa vie était de n'avoir pu exercer les fonctions de bâtonnier de l'ordre des avocats. Du moins cette ambition était fondée sur les plus solides mérites. D'excellentes études au lycée de Bar-le-Duc, puis au lycée Louis-le-Grand, les années de faculté poursuivies jusqu'à la licence ès lettres et au doctorat en droit, avaient développé en lui une passion du travail qu'il devait garder jusqu'à sa dernière heure.

A la tribune comme à la barre, Raymond Poincaré fit paraître des qualités exceptionnelles de clarté, d'ordre, de méthode. Plus raisonneur que sentimental, il valait par la logique et l'enchaînement des arguments. Il avait le souci méticuleux d'être complet. Il n'oubliait rien, et son étonnante mémoire lui facilitait tout ce qu'il voulait faire. Plus sensible, plus susceptible même qu'il ne voulait paraître, il s'accommodait volontiers des apparences un peu sèches de son éloquence. Il était sans apparat et ne recherchait pas l'éclat. Mais il était au besoin très mordant, et même sous la correction de la forme ne cachait pas une certaine violence sévèrement contenue. Son art n'avait rien de romantique. Sa parole n'était pas, plus que celle de Louis Barthou, d'un tribun qui soulève les foules ou d'un avocat d'assises qui bouleverse

les jurés. Il était au Parlement comme au Palais de l'école des légistes qui s'adressent à la raison, et qui, même lorsqu'il leur advient de sacrifier quelque peu à la fantaisie, au goût de l'ironie, ou aux grâces de langage, n'oublient jamais que leur objet est de prouver.

Durant ces vingt années qui vont de 1892 à 1912, ce n'est pas la politique qui a le plus occupé Raymond Poincaré. Préférait-il le Palais, et étant sans fortune personnelle, désirait-il assurer d'abord sa situation? Se réservait-il loin des querelles parlementaires pour un rôle dont il avait le pressentiment et qu'il croyait appartenir à l'avenir? Toujours est-il qu'il a traversé les principales crises politiques de l'époque sans y tenir la place qu'il aurait pu, et qu'il fut quelquefois invité à remplir. Même dans les temps des véhéments combats du Combisme, il resta assez à l'écart. Placé par ses convictions entre les partis modérés et le parti radical, plus proche du premier toutes les fois qu'il s'agissait de la défense nationale, mais plein d'indulgence pour le second dès qu'il s'agissait de la législation fiscale et de la réglementation d'état, Raymond Poincaré était destiné à paraître trop national aux partis de gauche, et trop aisément tourné vers les partis de gauche aux nationaux. C'est ce qui lui conféra une situation tout particulière au Parlement et dans le pays. Il n'était tout à fait l'homme d'aucun groupement, ni même d'aucune doctrine. Il valait par sa personnalité. Et dans ce temps d'avant-guerre où il ne se montrait pas impatient d'occuper le pouvoir, il apparaissait comme une force en réserve.

Cette position originale dans le monde politique provenait à la fois de ses convictions et de son caractère. Républicain et démocrate, Raymond Poincaré appartenait à cette bourgeoisie honorable et laborieuse, qui avait d'éminents mérites et aussi quelques principes politiques. Son père était inspecteur des Ponts et Chaussées; son frère Lucien était un haut fonctionnaire de l'Université, estimé pour sa science et sa droiture; son cousin Henri était le mathématicien célèbre dans le monde entier. A cette origine et à cet entourage familial, Raymond Poincaré a dû ces qualités de probité et de labeur qui lui ont conquis le respect et la sympathie de la population. La France a eu plaisir à se reconnaître en lui, elle a aimé sa simplicité et

son sérieux; elle l'a très vite et avec fierté adopté comme son représentant; et quand sont venues les heures tragiques de la guerre, elle a fait spontanément de lui le symbole de l'union.

Si loin de la masse qu'il fût par l'éducation intellectuelle, il s'en trouvait proche par certaines dispositions de la sensibilité. Sa génération est celle qui a trouvé la République toute prête et qui a cru d'autant plus à l'excellence du régime qu'elle se sentait appelée à l'aménager. L'esprit critique ne lui manquait pas. Et cependant elle n'a jamais songé à réviser ce qu'elle recevait de ses aînés. Or, ce qu'elle recevait, c'était un régime électoral qui contenait en soi toutes les incertitudes, un parlementarisme dont l'organisation tendait à la démagogie, un anticléricalisme qui ne discutait même plus son fondement philosophique et qui se croyait quitte envers l'esprit s'il se montrait tolérant. De jeunes hommes de cette époque, même aussi intelligents que Poincaré, ne semblent pas avoir conçu d'inquiétude sur les principes d'où ils partaient. Ils constataient cependant avec clairvoyance les regrettables directions de la politique. Mais ils prenaient volontiers ce qu'ils jugeaient le plus sévèrement pour des épisodes fâcheux, des imperfections individuelles ou des accidents. C'est par là qu'ils ont tous communié, ainsi que la *Revue de Paris* l'a souvent montré, dans ce que nous avons appelé l'école dirigeante. Ils en étaient la fleur brillante et l'honorable parure. On les aurait bien surpris si on leur avait révélé qu'ils naviguaient cependant sur le même fleuve trouble qui menait à la décadence du parlementarisme et aux aventures révolutionnaires et que l'habileté de leurs manœuvres, qui les aidait à garder belle allure, ne les protégeait pas contre la fatalité du courant auquel ils s'abandonnaient.

Si Raymond Poincaré avait pris dans la République une position plus combative, il aurait échappé à certaines critiques applicables à ses doctrines. Mais il n'aurait pas été choisi en 1912 pour arbitrer une situation difficile. On se rappelle qu'à cette époque les affaires publiques sortaient d'une expérience radicale qui avait complètement échoué. La politique extérieure du ministère Caillaux venait d'être exécutée devant une commission sénatoriale par Clemenceau. Déjà surgissaient des signes avant-coureurs des événements de 1914.

Le Président Fallières eut la pensée de constituer un gouvernement fort, mettant fin aux querelles intérieures et capable d'aviser aux périls. Et c'est à Raymond Poincaré qu'il fit appel.

Tel fut au bout de peu de temps le prestige du nouveau président du Conseil que, lorsqu'en janvier 1913, il fallut désigner le successeur d'Armand Fallières à l'Élysée, il y eut un mouvement d'opinion si fort en faveur de Raymond Poincaré que l'Assemblée nationale elle-même, en dépit des compétitions de parti, y céda. Raymond Poincaré connut toutes les douceurs d'un succès où il y avait, ce qui est le plus flatteur pour un chef d'État, la confiance et l'amitié. Cette journée de janvier, favorisée d'un temps charmant d'hiver, a laissé à tous ceux qui y ont assisté le souvenir de quelque chose de léger et d'heureux, où il y avait de généreuses espérances françaises.

Le destin a ses cruautés. Quelques mois après, l'Allemagne prenait l'initiative de l'agression qui allait bouleverser le monde. Poincaré était en mer et revenait de Russie quand la tension diplomatique était à son comble. La France indolente et pacifique, éloignée de l'idée de guerre, était frappée d'une sorte de stupeur. Et dans son angoisse, elle se tournait vers le Président, ce Lorrain, dont elle savait tout le patriotisme et toute la vigilance. De toutes les heures émouvantes qu'a connues Poincaré, l'une des plus pathétiques a été, à la veille de la déclaration de guerre, son arrivée à la gare du Nord où il était attendu par toute une foule qui se confiait à lui, qui le regardait avec des yeux où s'associaient la douleur et l'espoir, et qui remettait entre ses mains les destinées de la nation.

Ce que furent les années qui suivirent, tout le monde le sait. Ces événements qui datent de vingt ans sont inscrits dans les cœurs. Raymond Poincaré les a relatés dans son grand ouvrage : *Au service de la France,* où les faits les plus importants se mêlent au détail quotidien des travaux. Que de terribles soucis ! Que de lourdes charges ! Conseils des ministres, rapports sur les opérations, affaires diplomatiques, correspondance sur des sujets essentiels, voyages au front, mesures à prendre pour maintenir l'opinion, crises ministérielles et

parlementaires; le tout compliqué par ces questions personnelles dont aucune heure ne dispense les hommes, par les compétitions, les rivalités, les rancunes. A la fin de 1917, la situation était grave à l'intérieur comme sur le front. C'est alors que Raymond Poincaré a accompli l'un des actes les plus honorables de sa carrière politique : il fit appeler Clemenceau.

Les deux hommes ne s'aimaient pas. S'il n'y avait eu entre eux que des différends politiques, leur éloignement aurait été moins grave. Mais il y avait eu des polémiques sévères, des attaques personnelles qui laissent des blessures. Il y avait entre eux plus que de la discorde. Il y avait une sorte d'opposition de nature. Ils n'étaient pas nés sous les mêmes astres. Ils n'étaient ni de la même qualité, ni de la même taille. Entre eux cependant il y avait une chose commune et une chose essentielle : l'amour de la patrie. Quand Poincaré jugea que seul Clemenceau, par son énergie farouche, pouvait rétablir les affaires, il n'hésita pas; il oublia ses griefs, ses amertumes, ses antipathies; il lui confia la direction du gouvernement. Ce jour-là, Poincaré fit avec simplicité un des actes qui ont dû secrètement le plus lui coûter et qui font le plus profondément son éloge.

La victoire après une année de durs labeurs vint enfin. Pour les hommes de la génération de Poincaré, pour lui surtout patriote de l'est, ce fut l'heure divine, les sourires d'une aurore meilleure, l'Alsace et la Lorraine retrouvées, la défaite de 1870 effacée, la France couverte de blessures, mais sortie triomphante d'un des plus grands drames de l'histoire, la gloire d'une armée aussi belle par la valeur de ses soldats que par la supériorité de ses chefs. Le chef d'État qui avait tout suivi, tout vécu, pouvait éprouver, en même temps que la joie intime du cœur, la fierté de la page qu'il avait conquise dans nos annales.

Ce n'était pas fini cependant. Rien n'est jamais fini dans l'histoire où tout s'enchaîne. Il fallait conclure la paix, et ce n'était pas un travail aisé parmi les complications de tant de nations qui allaient intervenir. Alors a commencé une des périodes les plus rudes de la vie de Poincaré. Il était toujours Président de la République et se sentait une responsabilité

morale. Mais il n'avait pas le pouvoir. Il ne prenait point part aux discussions de la Conférence. Il ne pouvait agir qu'indirectement par ses conversations avec ses ministres, par ses lettres, par ses raisonnements, par sa persuasion. La paix ne fut pas ce qu'il avait rêvé. Il en sentit les imperfections. Il les définit d'un mot en disant que la paix serait une création continue. Mais qui créerait et dans quelles conditions? La guerre finie, il y avait une lassitude générale. Il y avait aussi chez les politiciens longtemps contenus par la guerre et par la poigne de Clemenceau, une faim dévorante de vieilles nourritures parlementaires. Des temps obscurs, dangereux et privés de la noblesse qui relevait tout au temps de la guerre, commençaient.

Lorsqu'il quitta l'Élysée en février 1920, Poincaré se mit à servir de son mieux ses idées en écrivant. Il multiplia les avertissements sur la question des réparations, sur les manquements de l'Allemagne, sur les erreurs de la politique britannique trop pressée de relever l'Allemagne. Deux ans s'étaient écoulés quand M. Alexandre Millerand, devenu président de la République, demanda à Raymond Poincaré de prendre la présidence du Conseil. Les événements ont montré depuis lors combien était clairvoyante la politique qu'il soutint. Cette politique consistait à défendre notre droit aux réparations et à la sécurité. Elle souleva contre elle, à propos de la Ruhr, tout ce qu'il y avait de défaitistes et d'internationalistes. Et pourtant la suite n'a-t-elle pas prouvé que la plus grande garantie de tranquillité pour l'Europe, la plus grande garantie de paix pour tous, était l'observation des traités? Si Raymond Poincaré avait été mieux écouté en 1922 et en 1923, en France et en Europe, la situation internationale ne serait pas en 1934 dans l'état trouble où elle se trouve.

Mais la politique intérieure, et la pire, dominait déjà la politique extérieure. C'est un phénomène auquel Poincaré avait tellement de peine à croire qu'il présida aux élections de 1924 et dut se retirer peu après le scrutin. De toutes les aventures auxquelles la politique démocratique expose un peuple, celle de 1924 est une des plus extravagantes et des plus graves. Qu'une nation qui a subi la guerre, qui a connu les erreurs énormes des partis avancés, qui a accepté les directions de

Poincaré, puisse dans un mouvement de mauvaise humeur confier ses destinées à cette formation qui s'est appelée le cartel, c'est un des phénomènes les plus étonnants de l'histoire intérieure. On a pu dire, non sans raison, que la politique cartelliste de 1924 avait été la plus grande entreprise de désorganisation sociale que notre pays ait subie depuis un siècle. Nous en voyons aujourd'hui les résultats. Raymond Poincaré, étonné certes, mais respectueux des rites électoraux et parlementaires, s'inclina.

Il eut sa revanche dans les circonstances les plus alarmantes. En deux ans, le Cartel assura la démolition de nos finances. Dans l'été de 1926, la livre valait 240 francs, le franc valait deux sous, et il risquait de valoir moins. Une fois de plus, Poincaré est appelé. Il ne dispose d'aucun secret financier. Il n'est pas un argentier magique. Il n'est même pas un trésorier d'imagination. Il est seulement exact, raisonnable, honnête, et surtout il inspire confiance. Lui, à qui les partis avancés criaient à la Chambre en 1923 : « Allez-vous-en, monsieur Poincaré », il est l'homme à qui tous ses adversaires d'hier jettent cet appel désespéré : « Au secours, monsieur Poincaré. » Retour du destin dans des conjonctures qui n'ont rien d'enviable. Avec une générosité qui a paru bien excessive et qui ne lui a valu aucune gratitude, Raymond Poincaré engage même les naufrageurs dans son équipe de sauveteurs, et il devait être abandonné par eux une fois le péril passé. Du moins, il avait sauvé le franc. Il eut encore le temps de procéder à une stabilisation, et à des négociations touchant les dettes américaines, qui restent une des parties contestées de son œuvre. La maladie le saisit en 1929, et elle ne devait plus le quitter. Pendant quatre ans il l'a supportée courageusement, attentif encore à tout ce qui concernait les affaires publiques, mais désormais hors d'état de reprendre son activité.

Il était de la race de ces illustres ministres qui, sous la direction du monarque qui les complète et leur assure la durée, font de grandes choses. Nul en notre temps ne lui fut supérieur par la faculté de travail, par la probité, par le désintéressement, par la promptitude à comprendre. Il est à peine paradoxal de dire que l'exercice de son intelligence et de son activité a été limité par l'incertitude et la confusion de cette vie

parlementaire, dont il avait le culte et dont il partageait dans une certaine mesure les préjugés. Lorsqu'il reparut à la Chambre comme chef du gouvernement en 1922 et surtout en 1926, il fut stupéfait par le spectacle qu'offrait une assemblée dont il avait perdu l'habitude, par l'abaissement des mœurs politiques, par la diminution des traditions parlementaires.

Mais ce qui, aux différentes époques de sa carrière, a été constant, ce qui est le trait dominant de son caractère et de son action, c'est un patriotisme rigoureux, émouvant par ce qu'il avait de spontané, de sincère et d'absolu. Chez ce juriste d'abord assez froid, chez ce raisonneur limpide et volontiers tranchant, il y avait cette flamme, source de lumière et de chaleur, cet amour intransigeant de son pays, ce zèle à le servir. Et c'est pourquoi toute la France s'est inclinée avec respect devant la tombe d'un homme qui a tant aimé son pays.

IGNOTUS

SOAMES ET LE DRAPEAU

En ce jour de 1914, où le monde se réveillait en sursaut au bruit des assassinats de Serajevo, Soames Forsyte, tenant sur ses genoux un tableau de James Maris qu'il venait d'acheter chez Dumétrius, roulait en taxi dans la direction de Haymarket. Il se réjouissait de l'heureuse conclusion d'un marchandage serré. Dumétrius avait fini par accepter le prix offert à la toute dernière minute, et Soames se demandait pourquoi.

Son journal du soir, qu'il ouvrit à Green Street, le renseigna : « Ce drame est capable d'ébranler l'Europe jusque dans ses fondations. L'imagination recule devant les sinistres conséquences qui en peuvent découler. »

Le marchand de tableaux avait sans doute reculé lui aussi devant les dites conséquences; il avait pris peur. Un marché qui dépend de la tranquillité d'esprit du public est essentiellement instable. Soames le savait bien. De sinistres conséquences! Il posa le journal et réfléchit. Impossible! Ce rédacteur est un alarmiste. Qu'importe, après tout, un archiduc de plus ou de moins! Ces gens-là font toujours parler d'eux. On verra ce qu'en dit le *Times* demain matin, mais le plus probable est que ce sera une tempête dans un verre d'eau.

Soames n'avait pas « l'esprit européen ». « Difficultés dans les Balkans » est une locution proverbiale, et quand une chose devient proverbiale, elle n'est plus sérieuse. Le jour suivant, il lut le *Times* en regagnant Mapledurham avec son James Maris. L'auteur de l'éditorial levait les mains avec horreur,

selon l'usage, en commentant le crime, mais il n'y avait rien qui pût empêcher Soames d'aller à la pêche.

Et vraiment, pendant le mois qui suivit, même après l'ultimatum autrichien, Soames, comme 90 p. 100 de ses compatriotes, ne comprit pas tout le bruit qui se faisait autour de cette affaire. Supposer que l'Angleterre pût être entraînée dans le conflit était idiot. Cette idée ne pouvait pas entrer dans la tête d'un Anglais né aussitôt après la guerre de Crimée, et qui avait toujours regardé l'Europe comme une personne à conseiller peut-être, mais rien de plus.

Les vacances de Fleur[1] commençaient. Soames songeait à lui acheter un poney; à douze ans, il est temps d'apprendre cet art futile, l'équitation. D'ailleurs, si on tient absolument à se donner des sujets d'inquiétude, n'y a-t-il pas les affaires d'Irlande?

Ce fut Annette qui sema les premiers germes de l'immense inquiétude. Elle était très belle, à cette époque, ayant à peine trente-cinq ans. Elle ne lisait guère de journaux anglais, mais elle recevait des lettres de France.

Le 28 juillet, elle dit à son mari :

— Soames, la guerre va éclater. Les Allemands sont fous à lier.

— La guerre, pour une insignifiante petite affaire comme celle-là? Jamais de la vie.

— Vous n'avez pas d'imagination, Soames. Il y aura sûrement la guerre, mon malheureux pays sera obligé de se battre à cause de la Russie. Et vous, les Anglais, que ferez-vous?

— Ce que nous ferons? Rien, bien entendu. Si vous êtes assez sots pour faire la guerre, nous n'y pouvons rien.

— Nous comptons sur votre aide, — dit Annette. — Mais, peut-on jamais compter sur les Anglais? Ils attendent toujours de savoir comment le vent tourne.

— En quoi cela nous regarde-t-il? — demanda aigrement Soames.

— Vous le découvrirez immédiatement quand les Allemands seront à Calais.

1. Fille de Soames : la présente nouvelle met en scène les personnages de la célèbre *Forsyte Saga*. Galsworthy a écrit un certain nombre de récits, comme celui-ci, qui forment des unités littérairement indépendantes mais se relient cependant par les personnages présentés aux grands romans de la Saga.

— Je pensais que les Français se croyaient invincibles, — jeta Soames en quittant la pièce.

Mais ce soir-là, Fleur elle-même s'aperçut de sa distraction. Le samedi et le dimanche, il fut nerveux. Dans l'après-midi de cette dernière journée, le bruit courut que la Russie avait déclaré la guerre à l'Allemagne; Soames pensa que la nouvelle était fausse, mais il passa la moitié de la nuit sans dormir; et en en lisant la confirmation dans le *Times* le lendemain matin, il prit le premier train pour Londres.

C'était un jour férié et il se rendit à son club, comme à la seule source accessible des nouvelles financières.

Il y rencontra une nombreuse compagnie rassemblée pour le même motif, entre autres, un de ses agents de change, Mrs. Green et Greening, plus familièrement nommés « Grin et Grinning ». Il lui exposa son intention de vendre certaines valeurs. L'agent de change — c'était Grin — le regarda de côté.

— Rien à faire, monsieur Forsyte, la Bourse va être fermée d'un moment à l'autre, paraît-il.

— Fermée? Vous ne voulez pas dire qu'on arrêtera les transactions, même si...

— On sera bien obligé de les arrêter, ou les cours tomberont à rien. Il y a déjà assez de panique.

— Panique! — répéta Soames en regardant fixement son interlocuteur. — Alors, annulez mes ordres, je ne suis plus vendeur.

Sans se douter qu'il avait exprimé ainsi beaucoup plus que son opinion personnelle, il se leva et alla regarder par la fenêtre. L'agitation était intense, dans la rue. Les camelots criaient : « Ultimatum de l'Allemagne à la Belgique. »

Soames se surprit, scrutant, contre son habitude, la physionomie des passants. Tous les fronts étaient soucieux. Quelle histoire! Là-bas, à la campagne, il n'avait pas compris. Et brusquement il eut envie d'aller voir les dernières dépêches.

Le tableau d'affichage était entouré d'une foule de gens qu'il ne connaissait pas, et Soames, qui avait horreur de faire comme tout le monde, passa au fumoir où il s'assit. Aussi peu homme de cercle que possible, il ne savait littéralement pas comment lier conversation avec des inconnus.

Les trois ou quatre causeurs dont la conversation parvenait jusqu'à lui, avaient l'air de craindre uniquement que ce « sacré gouvernement » refusât de se jeter dans la mêlée! Soames tendait une oreille de plus en plus horrifiée. Il entendait maudire les radicaux et la classe ouvrière, plus copieusement en quelques minutes que dans sa vie tout entière. Les mots « traîtres » et « politiciens » rythmaient les discours avec une sorte de régularité. Bien que les sentiments exprimés correspondissent assez exactement aux siens, toute sa modération calculée, toute sa réserve naturelle protestait. Comment donc se représentaient-ils la guerre? Comme une croisière de vacances?

— Si nous ne marchons pas, cette fois, — dit un des interlocuteurs, — nous ne pourrons plus jamais lever la tête.

Soames renifla ostensiblement. Pourquoi? Il ne voyait pas la chose ainsi. L'Allemagne et l'Autriche contre la France et la Russie... s'il leur plaisait de faire une folie. Autrefois, l'Europe était toujours en guerre. Aujourd'hui, avec ces formidables armées, c'était miracle qu'on n'en fût pas venu plus tôt aux mains. A quoi bon l'absence de service militaire, et une marine puissante, si l'Angleterre ne pouvait éviter la guerre?

— Ces bavards! Ils ne pensent qu'à leurs dividendes, grand bien leur fasse, mais si l'Angleterre perd son sang-froid et entre dans la danse, il n'y aura plus de dividendes pour personne.

La guerre, vraiment! Cet homme de soixante ans, qui avait vécu toute sa vie dans la paix comme dans son élément naturel, était révolté jusqu'au fond de l'âme par cette lugubre perspective. A quel titre la Russie, ou même la France, demanderaient-elles à l'Angleterre de tirer pour elles les marrons du feu? Quant aux Allemands, leur Empereur était un matamore, un traîneur de sabre, un vantard, mais ils étaient tout de même plus faciles à comprendre que les Français. L'Autriche? L'idée de se battre à cause d'elle était simplement grotesque.

— Albert en a appelé aux grandes puissances, — dit une voix.

Albert, le roi des Belges. Il en appelait aux grandes puissances? La Belgique n'était-elle pas protégée par un traité,

comme la Suisse? Les Allemands ne commettront jamais la folie de ... les traités! Nous vivons à une époque civilisée! Soames se leva. Inutile d'écouter ces excités. Allons déjeuner!

Mais il ne mangea rien. Il faisait si chaud. La chaleur était pour beaucoup dans toutes ces histoires. Si on pouvait mettre au frais dans de la glace empereurs et généraux, comme ils se calmeraient!

Soames était en train de boire un verre d'eau d'orge quand il entendit le garçon répondre à un membre du Club :

— On le dit, monsieur.

— Bon Dieu! — s'exclama le dîneur en se levant brusquement.

Soames oublia sa correction accoutumée :

— Que dit-on?

— Que les Allemands ont envahi la Belgique.

Soames posa son verre.

— Qui vous l'a dit?

— Ce sont les dernières dépêches, monsieur.

Soames laissa échapper un soupir profond. Il lui fallait réfléchir. Mais impossible de rassembler ses idées, ici.

— Mon addition.

En la réglant, il donna un shelling au garçon, ce qui était contre les règlements du Club et tout à fait contraire à ses habitudes; mais il avait le vague sentiment que ce garçon venait de lui rendre un service inappréciable. Pris d'un irrésistible désir de rentrer à la maison, il se fit conduire à la gare de Paddington, et, dans le train, pendant tout le voyage, il lut le journal du soir ou regarda distraitement par la fenêtre.

Arrivé chez lui, il ne dit rien, rien à personne, de ce qu'il avait appris; il était absorbé par une espèce de silencieux et horrible travail de réajustement de ses idées. Ce Grey, un homme de valeur, le meilleur de la bande, devait être en train de parler aux Communes. Que disait-il? Et comment accueillait-on ses paroles? Soames alla s'asseoir dans son bateau et resta là, immobile, écoutant le roucoulement des ramiers dans la paix végétale du beau soir. Il avait besoin d'être seul. L'Angleterre! On disait que la flotte était prête. Les pensées de Soames refusaient d'aller plus loin. Il tirait une sorte d'obscur réconfort du fait d'être sur l'eau, comme si sa

confiance coulait, avec cette eau même, jusqu'à la mer où flottaient l'orgueil et la sauvegarde du pays. Il plongea la main dans le courant et regarda l'eau glauque fuir entre ses doigts. Tiens! voilà le martin-pêcheur, éclair d'azur qui file entre les roseaux; il y a des semaines qu'on ne l'avait vu. Être à la place de ce Grey? Pour rien au monde! Il paraît que c'est un amateur de pêche et un ami des oiseaux. Qu'est-il en train de leur dire sous la grosse cloche de Westminster? C'est un gentleman, que peut-il dire, sinon que l'Angleterre tiendra sa parole? Et pour la seconde fois, Soames émit un très profond soupir. Il n'apercevait pas d'autre issue. Et alors? Toute cette paix verdoyante, tous ces foyers épars dans la campagne, et les valeurs de Bourse, les titres, les actions, tout cela à vau-l'eau! Pauvre oncle Timothée avec ses quatre-vingt-quatorze ans, il faudra veiller à lui cacher la catastrophe; heureusement, depuis la mort de tante Esther, aucun journal n'entre dans sa maison. Les nouvelles concernant la Chambre des Lords l'avaient tellement bouleversé en 1910, qu'il avait même renoncé au *Times*.

« Et mes tableaux! pensait Soames. Et la gouvernante de Fleur qui est Allemande! Annette voudra s'en débarrasser, c'est presque sûr. Que deviendra-t-elle? Personne ne voudrait d'une Allemande, si la guerre éclatait. »

Une libellule passait. Soames la suivit des yeux, le cœur plein d'amertume et de ressentiment. Un si bel été, sec et chaud, et ils ne peuvent pas nous laisser tranquilles, il faut qu'ils mettent tout à l'envers, le monde entier sens dessus dessous! On peut tout craindre d'une guerre pareille. Se redressant, il rama lentement jusqu'à l'autre rive, d'où il avait vue sur son église. Il n'y entrait jamais, mais cela représentait quand même pour lui quelque chose d'indéfinissable. Que diraient les pasteurs en voyant les hommes s'entre-tuer dans l'Europe entière? Cela ne serait pas étonnant s'ils ne disaient rien du tout. Ce sont de drôles de types, les pasteurs. Sept heures! La séance des Communes doit être close. Il retraversa la rivière lentement dans sa barque. Le parfum des tilleuls en fleurs, des reines des prés et des églantines, de l'herbe que le soir commençait à rafraîchir, montait et devenait pénétrant,

Les mères de ces enfants qui partaient pour la guerre, ces jeunes conscrits, Russes ou Autrichiens, Allemands et Français, personne n'y pensait donc, personne ne s'en souciait donc! Une belle affaire, ma foi! Dans ce pays même, les volontaires ne manqueront pas. Mais qu'est-ce que l'Angleterre peut faire, ailleurs que sur l'Océan?

Soames sortit de sa barque et remonta lentement jusqu'à la grande porte de sa propriété. La grosse chaleur était tombée, la lumière pâlissait, des étoiles commençaient à poindre, une légère poussière flottait dans l'air. Soames, immobile comme un vieux pélican, attendait il ne savait quoi.

Une motocyclette arrivait par la route de Reading, en pétaradant; l'homme en salopette poussiéreuse jeta ces mots en passant :

— Parlement! Ça y est, on y va!

Soames étendit une main égarée comme un aveugle. « On y va! » Il était à jeun et sous un ciel plein d'étoiles; son imagination, d'habitude sévèrement bridée, s'ébranla, se donna libre cours. Des images de guerre, incohérentes, déchaînées, passèrent en se bousculant comme un vol d'oies sauvages se profilant sur la mer ou sur le sable du désert, sorties du fond obscur d'un esprit, totalement étranger aux choses militaires. Un civil qui a vécu sa vie, sa longue vie en croyant à la paix. Quelle aventure à soixante ans! De l'angoisse, c'était de l'angoisse qu'il ressentait. Que n'ont-ils attendu qu'il soit aussi vieux que Timothée. Kitchener, paraît-il, était rentré d'Égypte. C'est quelque chose. Kitchener est un gaillard de mine sévère qui regarde au loin par-dessus votre tête comme les lions du Zoo. Il a partout réussi. Soames se rappela brusquement ses émotions pendant la semaine noire de la guerre des Boers, une bagatelle en comparaison. Le vieux lord Roberts vivait encore, quoiqu'il fût bien âgé.

— Mais, peut-être, se dit Soames, continuant ses réflexions, n'aurons-nous pas à combattre sur terre? Et puis qui sait? Les Allemands pouvaient encore reculer, en apprenant que l'Angleterre ne restait pas neutre. Il y avait aussi la Russie, avec ses innombrables soldats; on l'appelait le rouleau à vapeur, mais le rouleau avait-il vraiment de la vapeur? Le Japon l'avait battue. Puis un sentiment étrange, fier et

douloureux, l'envahit : « Soit! Si nous commençons, nous irons jusqu'au bout! » Cette conviction instinctive lui apportait un mélange d'effroi et de profond contentement. On va chanter partout « Rule Britannia » ce soir, se dit-il. La foule est idiote, elle ne réfléchit pas.

Les étoiles étincelaient dans un ciel d'un bleu profond. Les hommes et les canons s'ébranlaient par toute l'Europe; sur toutes les mers, les navires se hâtaient. Le silence régnait, qui précède les orages. Cela ne pouvait durer. Déjà le long des routes, ivres, à n'en pas douter, des hommes arrivaient en chantant. L'air, les mots lui étaient inconnus, un très vulgaire refrain :

La route est longue par où l'on va,
L'on va jusqu'à Tipperary
Adieu, Londres, Piccadilly
La longue route qui s'en va.
Mon cœur est resté là-bas!

Quel rapport cela avait-il avec les événements? Les voilà maintenant qui applaudissaient. Quelque énergumène aura apporté les dernières nouvelles. Ce sont des gens du peuple. Mais, du peuple ou d'une autre classe sociale, ce soir, ils sont l'Angleterre. L'Angleterre!

Soames rentra chez lui.

Cette nuit-là, et le jour qui suivit, Soames resta muet, comme écrasé par une décision dictée par l'instinct plutôt que par une volonté réfléchie.

Il lut le discours de Sir Ed. Grey, et, avec le pays tout entier, attendit ce qui ne devait jamais venir, une réponse à l'ultimatum anglais. Les Allemands, grisés par leur coup de force, ne renonceraient pas à envahir la Belgique.

Au cours de l'après-midi, sa propre consternation et l'excitation d'Annette lui furent si intolérables qu'il partit pour Londres. Les rues y étaient encombrées et l'encombrement augmentait de minute en minute. Il dîna au Club, à une heure tardive, et quand il eut terminé un repas dont chaque bouchée l'étranglait, il s'assit au rez-de-chaussée devant une fenêtre d'où l'on apercevait Saint-James Street et la foule roulant comme un fleuve dans la direction du centre de la ville.

Il était seul. L'ultimatum devait expirer à onze heures.

Cette pièce, où il attendait, meublée par des hommes de goût pendant un long siècle de paix, représentait la vie anglaise telle qu'il l'avait connue, l'Angleterre de Victoria et Édouard. La guerre des Boers, et toutes les autres petites expéditions, en Afghanistan, au Soudan, avaient été des aventures coloniales, n'intéressant que les militaires de carrière, et n'avaient guère troublé les esprits, au Club des connaisseurs; on y avait continué à se promener et à causer comme de coutume, les considérant comme de désagréables nécessités, la pincée de poudre rafraîchissante avant le petit déjeuner du matin.

Cette redoutable affaire, au contraire, avait réussi, disaient les journaux, à mettre d'accord même les partis politiques. Un petit couplet de Lewis Caroll chanta dans la mémoire de Soames :

Alors parut un monstrueux corbeau
Noir comme un pot de cirage.
Il fit si grand peur aux héros
Qu'ils en oublièrent leur rage.

Incapable de tenir en place, il passa dans le hall. Tous les membres présents du Club, une demi-douzaine, étaient groupés devant le tableau des dépêches. Soames se tenait un peu à l'écart, mais quelqu'un s'approcha et lui adressa la parole. Il répondit brièvement et prit son chapeau pour sortir. L'éloignement qu'il éprouvait pour ses semblables, lorsqu'il était ému, avait atteint son paroxysme. Impossible de rester à écouter ces bavards. Dans la rue, au moins, il serait seul; il suivit le courant qui l'entraînait dans la direction de Whitehall. La foule, de plus en plus dense et qui offrait un curieux mélange d'excitation et de morne consternation, le porta, le poussa jusqu'au seuil de Downing Street où elle s'accumulait et s'immobilisait sans issue. Dix minutes encore avant la fin de l'ultimatum. Soames, inaccessible par tempérament et par éducation aux émotions populaires, était cependant impressionné. Il ne s'agissait plus cette fois d'un emballement collectif, mais de sentiments plus profonds, de quelque chose dont les manifestations extérieures n'étaient que le feston, l'enveloppe superficielle. Cette foule était bruyante, certes, il en montait une rumeur, traversée de brusques éclats, mais ces bruits ne semblaient pas plus en rapport avec l'expression

des visages qu'avec les étoiles qui brillaient là-haut. Soames était au milieu de gens de toutes conditions, de toutes sortes, hommes et femmes, serrés les uns contre les autres comme sardines en boîte, côte à côte, face contre face, et cela lui était égal. La foule, composée uniquement de civils, des gens paisibles, ni soldats, ni marins, commença à chanter le *God Save the King!* Soames remuait les lèvres comme les autres, heureusement il ne s'entendait pas, c'était une consolation. Il ne quittait pas des yeux la grosse horloge dont les aiguilles sur le cadran brillant, à mi-chemin des étoiles, avançaient avec une inconcevable lenteur. Plus que deux minutes, et la chose serait! Qu'adviendrait-il? Il ne savait, il ne pouvait savoir. Une aventure, une folle aventure, dont on ne peut plus sortir; une fois engagé, il faudra la poursuivre, tenir jusqu'à la mort, jusqu'à la mort! Tous les visages étaient maintenant fixés sur l'horloge, des visages pâles, sous la lumière des réverbères, des bouches ouvertes d'où sortaient interminablement le même chant. « Boum! » L'heure avait sonné, des applaudissements et des cris d'enthousiasme s'élevèrent. Singulier prétexte à applaudissements. « Hurrah! ». La chose avait commencé!...

Soames s'éloigna. Avait-il crié, avait-il applaudi? Il ne s'en souvenait pas. Il marchait droit devant lui, un peu honteux. Pourquoi n'avait-il pas attendu les événements chez lui, au bord de la rivière, au lieu de se fourrer au plus épais comme un simple commis ou un petit saute-ruisseau? Personne ne saurait où il était allé, heureusement. Comme s'il était bon, à son âge, de rechercher les émotions, comme s'il était de son âge de faire ou de risquer quoi que ce soit! Soixante ans! Il se félicitait de ne pas avoir de fils. C'était bien assez d'avoir trois neveux. Val était en Afrique, et sa jambe blessée le rendait inapte, mais il restait Bénédict; quel âge avait-il, trente ans? Puis le fils de Cecily qui venait de partir pour Cambridge. Tous ces jeunes gens! Beaucoup d'entre eux courraient se faire tuer. Quelle triste, quelle néfaste aventure! Et pour quelle raison? En définitive, pourquoi?

En avançant comme un somnambule, à travers les rues tumultueuses, il avait atteint le Ritz. Des maîtres d'hôtel étaient sortis sur le trottoir. Des promeneuses nocturnes

causaient entre elles avec animation et adressaient la parole aux agents de police comme si elles avaient oublié leur profession. Soames gagna, au delà de Berkeley Square, des rues plus calmes et la maison de sa sœur. Winifred l'attendait, en demi-deuil encore, ce qu'il jugeait superflu. Car il avait dû, en qualité de tuteur, apprendre la vérité sur la mort de son beau-frère Montagne Dartie, quand ce n'aurait été que pour cacher cette vérité aux autres.

— On me dit que la guerre est déclarée, Soames. Quel soulagement!

— Soulagement! Un drôle de soulagement!

— Vous savez bien ce que je veux dire; avec les radicaux, on ne sait jamais...

— Cela coûtera des milliards, avant que ce soit fini. Fini? Je me demande quand cela sera fini. Une guerre contre les Allemands n'est pas une plaisanterie.

— Mais, Soames, il y a la Russie, et nous. Et on dit que les Français sont tellement prêts.

— On dit n'importe quoi.

— Mais vous êtes content, avouez-le!

— Content que nous n'ayons pas reculé, oui. Mais c'est la ruine pour le monde entier. Où est Benedict?

Winifred releva la tête d'un air inquiet.

— Oh! il ne s'est pas encore engagé!

— Il le fera, — dit Soames, d'un air sombre.

— Croyez-vous que ce soit réellement si grave?

— Grave comme la mort. Souvenez-vous de ce que je vous dis.

Winifred se tut. Sa physionomie, habituellement si bien revêtue de conformisme mondain, avait changé, comme si son masque avait été soulevé à demi. Elle dit, d'une voix assourdie :

— Quelle chance que mon pauvre Val soit boiteux. Vous ne croyez pas une invasion possible, Soames?

— Non, si on ne perd pas la tête. Tout dépend de la marine. On parle d'un amiral qui s'appelle Jellicoë, mais que sait-on? Il y a aussi les zeppelins. Je vais envoyer Fleur en pension quelque part dans l'ouest.

— Faut-il faire des provisions?

— Si tout le monde en fait, il y aura pénurie de vivres.

Cela n'ira plus. Moins on changera ses habitudes, mieux cela vaudra. Je rentrerai chez moi demain par le premier train. Je vais me coucher. Bonsoir!

Il baisa au front un visage qui n'avait pas encore remis son masque.

Après une bonne nuit, il fut de retour à Mapledurham avant midi. L'accueil de Fleur et l'atmosphère de paix éclatante qui régnait près du fleuve le calmèrent assez pour lui permettre de déjeuner avec appétit. Le jardinier-chef vint lui parler sous la véranda.

— Cet après-midi, on a décommandé l'exposition d'horticulture. Les Allemands me font l'effet d'avoir eu les yeux plus gros que le ventre, ne croyez-vous pas, monsieur?

— Je n'en sais rien, — dit Soames.

Tout le monde parlait de la guerre comme d'un pique-nique, et cela l'agaçait.

— C'est une chance, que Lord Kitchener soit revenu, — continua l'homme. — Il leur donnera une leçon...

— Cela peut durer un an et même davantage, — dit Soames. — Ne gaspillez plus rien, vous entendez!

Le jardinier prit un air étonné.

— Je croyais...

— Croyez ce qui vous plaira. Mais veillez à ce qu'il n'y ait plus aucun gaspillage et faites beaucoup de légumes. Vous avez compris?

— Oui, monsieur. C'est donc sérieux, monsieur?

— Très sérieux.

— Bien, monsieur.

Le jardinier s'éloigna. Un entêté. C'était là le danger. Des cœurs solides, mais quelles têtes obtuses! Les Allemands, eux, ont de grosses caboches rondes avec des nuques plates, il s'en souvenait. Soames rentra pour lire le *Times*, car lire les journaux lui semblait la seule occupation possible. C'est ainsi que le surprit Annette, entrant très émue, un écheveau de laine à la main.

— Eh bien! — dit-il en la regardant par-dessus le journal déplié, — vous êtes contente maintenant.

— Posez votre journal, Soames, que je vous embrasse.

— Pourquoi faire?

Annette enleva le journal, s'assit sur ses genoux, lui passa les deux mains sur les épaules et l'embrassa. Elle était lourde et sentait la verveine.

— Parce que vous n'avez pas abandonné mon pays. Je suis fière de l'Angleterre.

— Voilà qui est nouveau. Je ne sais pas d'ailleurs ce que nous pourrons faire, sauf tenir la mer.

— Oui, mais c'est capital. Nous ne sommes plus le dos au mur. Nous nous appuyons sur vous.

— C'est ce que vous faites en ce moment, — répondit Soames qui ne trouvait d'ailleurs pas la situation désagréable.

Annette se leva et resta un instant immobile, transfigurée.

— Nous battrons ces sales Allemands! Soames, — ajouta-t-elle, — nous ne pouvons garder Fräulein, il faut qu'elle s'en aille.

— Je m'y attendais! Et pourquoi? Elle n'y est pour rien.

— Une Allemande chez nous? Jamais.

— Pourquoi cela? Elle est bien inoffensive. Si nous la renvoyons, où ira-t-elle?

— Où elle voudra. Mais pas ici. C'est peut-être une espionne.

— Quelle sottise!

— Oh! vous, les Anglais, vous êtes longs à comprendre, vous attendez toujours que la maison brûle.

— Je ne vois pas l'avantage qu'il y a à exagérer, — marmotta Soames entre ses dents.

— Sa présence susciterait toutes sortes de commérages.

— Laissez bavarder.

— Mais je l'ai déjà prévenue qu'elle partirait. A la rentrée, Fleur ira en pension. Inutile, Soames, je ne garderai pas une Allemande chez moi. A la guerre comme à la guerre!

Soames émit un grognement désapprobateur. La voici montée sur ses grands chevaux! Son amour de la justice protestait, mais son bon sens l'avertissait qu'il serait dangereux de contrarier sa femme sur ce point.

— Envoyez-la-moi, dans ce cas.

— Et ne soyez pas ridicule avec elle, — jeta Annette en s'en allant.

Ridicule! Il ruminait encore cette injure quand la gouvernante entra.

C'était une grande jeune femme aux fraîches couleurs, aux pommettes saillantes, aux candides yeux gris; elle restait muette, les mains croisées.

— Voilà de bien mauvaises nouvelles, Fräulein.

— Oui, monsieur, madame dit qu'il faut que je m'en aille.

Soames acquiesça d'un hochement de tête.

— Les Français sont passionnés. Avez-vous quelque chose en vue?

La jeune femme secoua la tête d'un air désolé.

— Où pourrais-je aller? Personne, sans doute, ne voudrait de moi. Que ne suis-je restée en Allemagne il y a une semaine. Me laisseront-ils sortir maintenant?

— Pourquoi pas? Nous ne sommes pas sur la côte. Je vous donnerai une lettre certifiant que vous n'avez pas bougé d'ici.

— Merci, monsieur, vous êtes bon.

— Pour ma part, je désirerais que vous restiez, — dit Soames. — Mais je n'y peux rien.

Et voyant des larmes briller sur les joues de l'Allemande, il ajouta nerveusement.

— Fleur vous regrettera. Avez-vous de l'argent?

— Très peu, j'envoyais mes gages à mes vieux parents.

Nous y voilà bien. Les vieux parents, les jeunes enfants, les malades, etc... Et c'est lui qui est responsable. Il s'agit d'une brave fille, d'ailleurs, rien à lui reprocher, sinon la guerre.

— Si j'étais vous, — lui dit-il posément, — je partirais sans tarder, avant qu'ils aient eu le temps de réfléchir. Il y aura fatalement des exagérations. Attendez-moi un instant, je vais vous donner de l'argent.

Il ouvrit le beau secrétaire de noyer acheté à Reading pour une bouchée de pain, une pièce rare avec tiroir secret, et se demanda combien il devait donner; tout était si exceptionnel. La gouvernante ne faisait pas un geste, il la devinait prête à pleurer.

— Parbleu, — dit-il avec brusquerie, — je vais vous donner un trimestre de plus et quinze livres de petite monnaie pour votre voyage. Si on ne vous laisse pas partir, faites-moi savoir quand vous serez à court d'argent.

La jeune femme joignit les mains.

— Je ne demande pas d'argent monsieur Forsyte.

— Absurde. Vous prendrez ce que je vous donne! Votre départ a lieu malgré moi. A mon avis vous devriez rester. Mais comment persuader les femmes?

Il tira du tiroir secret le nombre voulu de billets et s'approcha d'elle.

— Je vous ferai conduire à la gare. Allez dès aujourd'hui prendre les renseignements nécessaires. Pendant que vous faites vos préparatifs, je vais écrire cette lettre.

L'Allemande se pencha et s'empara de la main de Soames qu'elle baisa. C'était la première fois qu'une pareille chose lui arrivait et il espéra que ce serait la dernière.

— Là, là! — dit-il.

Et tournant le dos, il se mit à écrire :

Monsieur,

Le porteur de ce billet, Fräulein Schulz, a été pendant ces derniers dix-huit mois la gouvernante de ma fille. Je me porte garant de sa moralité et de sa conduite. A l'exception de deux ou trois congés en pays de Galles, elle a vécu tranquillement à Mapledurham sans en sortir. Fräulein Schulz désire rentrer en Allemagne et je vous serais obligé de lui faciliter les formalités indispensables. Ci-jointe ma carte, et croyez, monsieur..., etc.

SOAMES FORSYTE

Il commanda ensuite une auto par téléphone, ayant refusé jusqu'ici d'acquérir une de ces grosses machines bruyantes et toujours détraquées. Quand la voiture arriva, il attendit la voyageuse dans le hall. Fleur était partie se promener dans le bois avec une amie. Annette était au jardin et ne se dérangerait pas, c'était à parier. On ne pouvait cependant pas laisser partir cette fille sans une poignée de main.

D'abord parut une malle râpée, d'aspect étrange, flanquée d'une couverture roulée autour d'un parapluie. Enfin, la jeune fille descendit, les yeux rouges. Quelle exécution barbare! La jeter à la rue comme cela, sans motif, en une minute, parce que ce sacré Kaiser et ses assassins avaient perdu la tête! Ce n'était pas anglais.

— Voici la lettre. Descendez à l'hôtel près de la gare de Victoria, en attendant votre départ. Maintenant, adieu. Je

suis vraiment désolé. Mais vous serez mieux dans votre famille tant que la guerre durera.

Il serra une main gantée, mais voyant que la sienne était de nouveau en danger, il la retira précipitamment.

— Embrassez Fleur de ma part, s'il vous plaît.

— Mais oui, elle sera fâchée de ne pas vous avoir revue. Adieu!

Terrifié par la crainte de la voir fondre en larmes ou essayer encore de le remercier, il ajouta brusquement.

— Vous aurez une jolie promenade d'ici à Londres.

En réalité, il ne le croyait nullement, il l'imaginait pleurnichant dans son mouchoir tout le long du trajet.

Les bagages étaient chargés, la voyageuse était dans la voiture qui démarrait avec le tapage habituel. Soames sur le seuil agita la main dans la direction d'un visage aux lèvres gonflées, et qui avait pris une expression de stupeur.

C'était lamentable!

***

Des rumeurs étranges circulaient. Qui aurait cru les gens aussi bêtes! On parlait de batailles navales, d'espionnage, des armées russes. Ainsi, par exemple, Soames rencontrant, hors de son école, l'institutrice, la conversation suivante s'était engagée :

— Avez-vous appris la terrible nouvelle, monsieur Forsyte?

— Non. Qu'est-ce que c'est? — demanda Soames, les cheveux déjà hérissés d'appréhension.

— Une épouvantable bataille en mer. Nous avons perdu six navires. N'est-ce pas affreux?

Soames serrait les poings au fond de ses poches.

— Qui vous l'a dit?

— Tout le monde en parle au village. Six navires, c'est terrible!

— Et les Allemands, qu'ont-ils perdu?

— Douze navires.

Soames sauta en l'air. Douze! Alors la guerre est finie.

— Qu'est-ce qui vous prend de dire que c'est terrible. C'est la meilleure des nouvelles!

— Oui, mais six de nos propres bateaux... c'est atroce.

— La guerre est atroce, mais si la nouvelle est exacte...

Il quitta son interlocutrice et se précipita au bureau de poste. Rien n'était vrai, bien entendu.

Autre exemple : Soames rencontre deux hommes aux épaules carrées, en chapeaux de paille, qui marchent les pieds en dehors comme on n'a jamais vu marcher des Anglais. Des Allemands, et des espions par-dessus le marché, c'est certain. Coïncidence, le téléphone de Soames est détraqué, ce jour-là. Renseignements pris, les espions allemands se trouvent être des Américains en séjour de vacances à Pangbourne, et le téléphone a été détraqué par l'orage.

Mais que ne croirait-on pas, lorsque les journaux sont remplis d'histoires d'espionnage et que la foudre elle-même est accusée d'être au service du Kaiser? Les miroirs pendant le jour, les allumettes la nuit, servent sans aucun doute de signaux à la flotte allemande dans le canal de Kiel. De temps à autre Soames disait bien : « Idiot! Tout cela est idiot! » Mais il retombait aussitôt après dans cette idiotie.

Souvenez-vous de ces deux cent mille Russes que tout le monde avait vu passer dans des trains bondés, trains qui ne contenaient que des œufs, peut-être même des œufs pourris... Et puis, ce gouvernement muet, muet comme une carpe. Est-ce la façon d'agir avec les Anglais? Cela ne faisait qu'exciter les imaginations. Aucune nouvelle non plus de l'armée; rien, sinon qu'elle était héroïque, avait tué beaucoup d'Allemands et reculait en bon ordre, avant d'en finir. Puis un beau jour, on apprenait que le sort de Paris se jouait à pile ou face et que le gouvernement français se retirait à Bordeaux. Et rien à faire, que de lire les nouvelles, et d'écouter le cliquetis des aiguilles d'Annette qui tricotait.

Enfin, la bataille de la Marne. Soames respira.

Il respira librement comme il n'avait pas respiré depuis des semaines. On disait que c'était le commencement de la fin, que les Alliés (il avait toujours dit « les Alliés ») entreraient bientôt en Allemagne. Soames était si désireux que ce soit vrai qu'il se défendait d'y croire, comme lorsqu'il prenait un parapluie quand le temps était au beau. Mais voilà que commença la guerre des tranchées, forme nouvelle des

hostilités qui devait durer quatre ans, et qu'il ne comprit pas tout de suite. Cette immobilité du front lui procurait une espèce de soulagement après les angoisses de Mons et de la Marne. Il continuait à lire les journaux, à hocher la tête et à souscrire des Bons du Trésor.

Benedict suivait un cours d'officier pour entrer dans l'armée de Kitchener; le fils de Cecily s'était engagé. C'était inévitable sans doute. Annette répétait qu'elle voulait s'enrôler comme infirmière en France. C'était bien d'elle; elle était pourtant aussi utile en tricotant et en faisant des économies.

Juste à temps, avant que les incursions des zeppelins fussent devenues menaçantes, Soames avait conduit Fleur à son pensionnat, dans l'ouest, et une fois sa fille à l'abri, il avait trouvé que les gens faisaient bien des histoires pour quelques bombes. D'une fenêtre de son club, il avait vu un des ennemis tomber en flammes, et se félicitait de ne s'être livré à aucune manifestation comme certains membres du club. Car, après tout, l'équipage du zeppelin avait été brûlé vif. En général, et à mesure que traînait la guerre, sa réalité allait s'estompant pour lui, grâce à la complicité du Gouvernement, des journaux, de son âge peut-être, et d'une sorte de barrage que son esprit opposait aux vérités trop cruelles. La chose existait, à quoi bon s'en tourmenter plus qu'il n'est nécessaire? Quand elle sera finie, on pourra s'abandonner à ses sentiments, peut-être. En attendant, les péripéties de la guerre navale, les aventures et mésaventures des navires touchaient en lui une corde bien plus profonde que les nouvelles concernant les armées alliées. Le bombardement de Scarborough lui fut un coup au cœur. L'idée que des vaisseaux ennemis avaient pu approcher des côtes anglaises et tirer des coups de canon sur des villes anglaises, sans être châtiés, le suffoquait.

Qu'oseraient-ils encore? Il souhaitait passionnément un engagement décisif, pour prouver définitivement la supériorité britannique sur l'Océan. Il avait le « Rule Britannia » dans le sang. L'engloutissement du *Lusitania* commença par le bouleverser comme tout le monde, mais quand il entendit vilipender les Américains parce qu'ils n'entraient pas instantanément en guerre, il trouva qu'on exagérait. Les Améri-

cains étaient au bout du monde; les dire menacés était aussi faux que de croire l'Angleterre possible à battre, ce que Soames, malgré son pessimisme, n'avait jamais admis. A vrai dire il répugnait à voir son pays secouru par l'Amérique ou par qui que ce fût. Et d'autre part, il était parfaitement certain que l'Angleterre, elle, n'aurait pas supporté une perte comme celle du *Lusitania* sans venger cette injure.

Au commencement de l'année 1915, pour remplacer les absents, il avait repris le harnais, et se rendait régulièrement à son bureau chez Cuthcott, Kingson et Forsyte. Il besognait dur. Les affaires privées dont il s'occupait lui paraissaient bien mesquines, comparées au deuil national, mais il les suivait consciencieusement. Son travail le distrayait et lui rapportait un peu plus d'argent à investir en emprunt de guerre.

Après la bataille d'Ypres, il avait offert de ses deniers une ambulance à l'armée, ce qui lui avait valu la gêne, mêlée de plaisir, de lire son nom dans les journaux. Et il reniflait ironiquement en écoutant, au Club, à l'heure du lunch, ou pendant les trajets d'aller et retour du matin et du soir, de vieux sots qui discutaient les opérations militaires, le caractère des Allemands, et les hommes d'État américains.

« Qu'est-ce qu'ils y connaissent? se disait-il. Ils parlent à tort et à travers! C'est aussi peu anglais que possible! »

On se laissait si facilement, alors, entraîner à des exagérations « anti-anglaises ». La presse y poussait, avec ses campagnes contre « les Huns » et autres bourrages de crâne. C'eût été pourtant le moment de se taire, au lieu de brailler et de jacasser à tous les carrefours.

Deux années passèrent avant cette matinée de juin où éclata la nouvelle de la bataille de Jutland. Soames, son journal serré dans la main de façon à ce que personne ne pût lire le « communiqué », sortit par la porte-fenêtre et marcha droit devant lui sur la pelouse humide, luttant contre une espèce d'étourdissement. Arrivé au bord de la rivière, nu-tête en plein soleil, au milieu de la nature verdoyante et près des eaux calmes, entouré d'oiseaux qui chantaient comme si rien n'était arrivé, il chercha à se ressaisir et raisonna l'espèce de panique qui l'avait terrassé. Sous un grand peuplier, il relut

le « communiqué ». C'était bien cette fois un grand combat naval et les pertes étaient immenses. Mais le pire était annoncé dans les premières lignes, la fin valait mieux. Pourquoi diable n'avait-on pas commencé par dire que la flotte allemande, en fuite, avait dû regagner sa base? C'était une victoire, en somme, malgré tant de vaisseaux coulés. Quels imbéciles de rédiger ainsi les nouvelles! Il faut dire la vérité, bien sûr, mais pas nous flanquer un coup de fusil inutilement comme cela. Il rentra, serrant les dents.

— Annette, il y a eu une grande bataille navale, nous avons perdu beaucoup de navires, mais les Allemands ont pris la fuite. Je ne serais pas étonné s'ils n'osaient plus sortir.

C'est ainsi que par esprit de contradiction, il se trouva avoir prévu la suite des événements.

La mort de Kitchener, quelques jours après, l'éprouva sans le bouleverser aussi profondément, Kitchener était un grand patriote et il avait une tête léonine, mais au milieu des immenses événements en cours, même sa personnalité s'estompait.

A la fin de 1916, Soames fit une petite expérience qui ne fut pas sans l'affecter profondément, bien qu'il n'en parlât jamais. Cela se passa dans le train de Mapledurham à Londres. Pour des raisons patriotiques, il voyageait habituellement en troisième, mais ce jour-là le train était plein, il s'était installé dans un compartiment de première occupé par un jeune officier en uniforme, son bagage de campagne dans le filet, et par une jolie femme aux yeux rougis. Caché derrière son journal déplié, il eut l'impression que si ces jeunes gens n'étaient pas mariés, ils auraient dû l'être... A chaque station ils étaient obligés de cesser leurs caresses, et Soames abaissait son journal. Le désespoir qui se lisait sur le visage de l'officier et dans les yeux de sa compagne lui causait un profond malaise. C'était un exemple de ces séparations tragiques causées par la guerre, avec leurs terribles appréhensions et leur affreux déchirement, de ces séparations comme il y en avait chaque jour dans le monde entier. Mais Soames n'y avait jamais assisté de près. Or, c'était pire que tout ce qu'il avait imaginé. Quand le train entra en gare de Westminster-Park où, évidemment, la jeune femme devait descendre, elle

sembla incapable de s'y résoudre. Elle restait debout, tremblante, le visage inondé de larmes. L'officier ouvrit brusquement la portière et finit par la pousser dehors. Sur le quai, son visage était pitoyable. Le train se remit en marche et l'officier se rejeta dans son coin en soupirant. Soames, le cœur serré, regardait par la fenêtre de l'autre côté comme s'il n'avait rien vu. Ce n'est qu'une grande minute après l'arrivée en gare de Paddington qu'il s'arracha à la contemplation distraite d'un compartiment vide, pour descendre précipitamment et héler un taxi d'une voix mal assurée.

Ainsi allait le monde. Et les gens étaient plus préoccupés, à la longue, de leurs cartes de beurre et de leurs rations de sucre que de la guerre même. Raids aériens, bateaux coulés, provisions de bouche, on ne pensait plus qu'à cela, et bien entendu à danser et à se maquiller. De sa vie, Soames n'avait vu les femmes aussi peintes; toutes les passantes étaient fardées comme des filles. De la poudre et du rouge, escortés de kaki.

1917 s'écoula, Fleur grandissait et elle avait de bonnes notes en classe. D'esprit vif, disait-on, et adroite à tous les sports; c'était une satisfaction. Là-bas, dans l'ouest, on ne parlait pas beaucoup de la guerre, et, pendant les vacances, l'enfant restait le plus possible à la maison où tout était calme et où l'on voyait peu d'uniformes kaki.

Quand le service obligatoire fut voté, Soames désapprouva une mesure aussi contraire aux traditions anglaises; une fois acceptée, il admit qu'elle était inévitable. Les objecteurs de conscience ne lui inspiraient aucune sympathie, mais son individualisme était révolté par les lois d'esclavage imposées par les abominables circonstances que le pays traversait. Il avait perdu deux jardiniers, la première année de la guerre, et maintenant on lui prenait les deux autres, ne lui laissant qu'un vieillard et un enfant. Il prenait lui-même, parfois, la sarcleuse, tandis qu'Annette s'efforçait de détruire les courtilières avec une drogue venue de France. A la maison, le service était fait par des femmes, la guerre n'avait donc pu lui prendre le maître d'hôtel qu'il n'avait pas, mais le cocher était parti. Cela lui aurait été égal, si les hommes s'étaient engagés, mais les forcer à partir... il gardait un respect profond, sacré pour les sentiments d'autrui, l'inviolabilité de la

conscience, même en matière de patriotisme. Il se serait engagé lui-même, certes, s'il avait eu vingt ans de moins, malgré sa répugnance pour le rude et brutal métier de soldat; conseiller à autrui de s'engager, c'est une autre affaire. La survivance de ces scrupules, dont il était un peu honteux, l'isolait au club, dans la cité, dans les trains, partout et il tâchait de ne pas se trahir.

Un jour, cependant, il eut une désagréable prise de bec avec son cousin Georges Forsyte à l'Iseum Club. Georges, son cadet d'une année, s'occupait à exercer les jeunes conscrits dans le Hampshire et ne revenait à Londres qu'en week-end « pour le plaisir des raids », disait-il, mais Soames le soupçonnait de revenir pour d'autres plaisirs aussi.

Un samedi, apercevant Georges assis devant une des fenêtres du Club, il avait machinalement répondu à son bonjour et au geste par lequel il était invité à monter.

— Que voulez-vous, — dit Georges? — du thé? Vous pouvez prendre ma ration de sucre.

Il examina attentivement son cousin, de ses gros yeux aux lourdes paupières :

— Sec comme un coup de trique. Où êtes-vous enrôlé? dans les haras?

Soames rit jaune.

— Votre plaisanterie n'est pas drôle, — dit-il avec impatience. — Et vous, qu'est-ce que vous faites?

— Je prépare les gens à se faire tuer. Vous devriez en faire autant, les pauvres bougres ont besoin d'entraînement.

— Merci, ce n'est pas dans mes cordes.

Georges sourit ironiquement.

— Cela vous dégoûte?

— Si vous voulez.

— Qu'est-ce qui est dans vos cordes, alors?

— Faire mon métier.

— C'est-à-dire faire des testaments.

Soames posa sa tasse et prit son chapeau. Jamais il n'avait autant détesté son cousin.

— Ne prenez pas la mouche, — lui dit celui-ci, — il faut bien quelqu'un pour faire des testaments. A propos préparez donc le mien, partage égal entre Roger, Eustache et Francie.

Vous serez l'exécuteur testamentaire avec Eustache. Et venez voir un raid avec moi un de ces jours. Avez-vous su que le fils de Saint-John Hayman a été tué? Il paraît que les Huns préparent une grande offensive pour le printemps.

Soames frissonna.

— Bonsoir, je vous ferai envoyer un projet de testament.

— Qu'il soit court. Et faites-moi incinérer, qu'il ne reste pas un os.

Soames hocha la tête et s'en alla.

Une grande offensive. Ne seront-ils jamais las de s'entretuer? L'attitude pacifiste de lord Lansdowne l'avait tenté parfois, mais le bull-dog irréductible qui était en lui avait toujours fini par protester et montrer les dents. Il ne voulait pas d'une fin qui n'en serait pas une; après avoir tout supporté, il fallait tenir. Car jamais, dans les heures les plus noires, il n'avait cru à la défaite de son pays.

En mars 1918, il était alité à Mapledurham à la suite d'un refroidissement, lorsque commença la grande offensive allemande.

Ébranlé jusqu'aux moelles par sa soudaineté et sa violence, il chercha, comme d'habitude, en pareil cas, à s'isoler. Une lente promenade solitaire le mena dans un pré communal où il s'assit parmi des touffes de genêts. La campagne paisible sentait le printemps, une alouette chantait. Là-bas, l'ennemi enfonçait nos lignes.

Dans la profonde tranquillité de cette douce après-midi, Soames sentit monter en lui une sorte de prière.

N'était-on pas trop confiant, toujours trop sûr d'être prêts?... Il écoutait comme si le bruit du canon pouvait arriver jusqu'à ses oreilles. L'homme de l'écluse prétendait l'avoir perçu. Impossible. Cependant ce bruit au loin? Il s'étendit, l'oreille collée au sol. Mais seuls lui parvinrent le murmure du vent et le bourdonnement d'une abeille butinant les fleurs de genêts. Dominant ces bruits légers, plus aimables que la voix du canon, les cloches du village tintaient. Les fidèles se réunissaient sans doute autour de leur pasteur pour penser au front rompu et demander au ciel la destruction des Allemands.

Tuer pour ne pas être tué. Étrange chose que la vie, qui

se nourrit de la mort. Tout individu vit aux dépens d'un autre, toute matière se reconstitue avec des éléments désagrégés; la terre n'est qu'une poussière de formes disparues d'où sortent des formes nouvelles, et le cycle recommence sans fin.

Ainsi rêvait Soames, jouissant, malgré l'offensive, d'être encore vivant, après une semaine de maladie et de claustration. Son odorat, fatigué par le parfum d'eau de Cologne d'une chambre de malade, percevait avec délice le délicat arome des genêts fleuris.

Pendant ce temps des Anglais se battaient, mouraient — des jeunes gens qu'il avait employés dans ses affaires, fait travailler dans son jardin, qu'on avait employés dans tous les bureaux, dans tous les jardins d'Angleterre, — pour sauver le monde, dirait-on, en réalité pour sauver l'Angleterre.

Et l'Angleterre serait-elle sauvée?

Recroquevillant ses maigres jambes sous lui, Soames regardait distraitement la rivière dans la direction de sa maison. Oui, l'Angleterre serait sauvée, même s'il fallait englober dans la mobilisation dix classes nouvelles et reculer indéfiniment la limite d'âge. L'Angleterre sous le joug ennemi? Jamais. Soames ramassa une poignée de terre et l'approcha de son nez. Exactement l'odeur prévue. Cela sentait la terre — et lui donnait cependant une émotion particulière. La terre anglaise, la même en Angleterre qu'à Tombouctou. Est-ce assez étrange de mourir pour cette poussière, qui sentait le champignon comme les couches de son jardin? Les hommes mettent une étiquette sur quelque chose, et se font tuer pour cette chose. L'alouette, oiseau bien anglais, joyeux et imprévoyant, chantait là-haut à pleine gorge. La cloche avait cessé d'appeler les fidèles. Ceux-ci croyaient-ils vraiment que Dieu s'intéressait tout spécialement à l'Angleterre? Il ne lèverait pas un doigt pour elle. Les peuples doivent faire leur salut eux-mêmes ou disparaître. Contre les sous-marins, essayez donc de ne compter que sur l'aide divine? On serait vite réduit à la famine.

L'air velouté et un rayon oblique du soleil de mars réchauffaient la joue de Soames, pâlie par un trop long contact avec l'oreiller. Ce soir était charmant. Il reviendrait plus tard, voir à quoi cela ressemble, quand on ne souffre pas d'un point de

côté sous la cinquième côte... Pour le moment, il fallait rentrer, prendre son bouillon de volaille, entendre Annette répéter que les Anglais n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez, et la contredire, tout en sachant bien qu'elle n'avait pas tort. C'est assommant, quand on est déjà si anxieux. Il se leva. Midi. Les prières devaient être dites à l'église et le sermon commencé. Pauvre pasteur, obligé de prêcher sur les Philistins, peut-être, beaucoup de mâchoires d'ânes, dans le pays, mais de Samson, point.

Les genêts étaient tout en fleur, aux alentours, en avance sur la saison — quand le genêt a passé fleur, dit-on, le temps des baisers est passé aussi — quelles floraisons seront tombées, quand sera passé le temps des tueries?

Soames s'arrêta pour suivre des yeux un faucon qui flânait en tournant, avec de brusques plongeons de côté, faisant briller le rouge de son aile, puis qui s'immobilisait dans les airs. L'oiseau lentement finit par s'éloigner et disparaître du côté de la rivière, dans le soleil pâle.

***

Juillet, le front rompu était rétabli depuis longtemps, les positions reconquises, les Américains avaient débarqué en masse, Foch exerçait le commandement suprême — Soames hésitait à approuver cette dernière mesure — nécessaire peut-être, mais que rendait désagréable à accepter le soulagement affiché par Annette. Autant qu'il en pouvait juger, cela n'empêchait les événements de traîner en longueur comme auparavant. Ce fut à sa sœur Winifred, qu'il dit ces mots incroyables :

— Nous ne vaincrons jamais, j'en désespère. Ce ne sont pas les hommes qui sont inférieurs, ils sont parfaits, ce sont les chefs, nous n'avons pas de chefs.

Les journaux, le lendemain matin, exultaient, parce que l'offensive allemande était brisée et que les Français et les Américains avaient percé le front allemand. « Les Alliés » ne devaient plus cesser d'avancer.

Soames et ses pareils avaient-ils écarté le mauvais sort par leurs prédictions pessimistes, ou une intuition secrète

portait-elle à la contradiction leur individualisme forcené? Quoi qu'il en fût, Soames éprouva un soulagement immense. Les Français avançaient, les Anglais attendaient prêts à en faire autant, les Américains se comportaient bien, les raids nocturnes avaient cessé, les sous-marins étaient battus. Pour la première fois depuis trois ans, il passa le dimanche dans sa galerie de tableaux. Debout devant son Goya, une idée lui vint en feuilletant son album de photographies du musée du Prado. La jeune fille qui tenait un panier de raisins sur la tête, de la fresque de Goya intitulé « La Vendange », ressemblait à Fleur. Si la guerre finissait en juin, il ferait copier ce tableau par un artiste — la couleur, s'il avait bonne mémoire, en était très plaisante. Cela lui rappellerait des choses agréables — sa fille d'abord, puis sa visite au Prado, avant qu'il ait acheté ce Goya à lord Burlington, en 1910.

Des pensées aussi éloignées de la guerre ne lui étaient pas venues depuis des années; c'était un avant-goût de l'existence sans bataille, sans égorgements, une existence d'où les marchands de tableaux ne seraient plus absents, enfin une bénédiction. Il sonna et demanda un carafon de Bordeaux, dont il but très peu, mais qui lui inspira une pensée digne de l'ère victorienne : qu'étaient devenus ce Jolyon et cette Irène, pendant les années meurtrières? Avaient-ils souffert et fondus dans leurs vêtements, comme lui? Leur fils est en âge de partir. Pour la centième fois, il se réjouit de sa déception d'autrefois, et de n'avoir qu'une fille. En somme, ce dimanche fut la meilleure journée qu'il eût passée depuis l'achat de « James Maris » en juin 1914.

Il commença lentement à reprendre du poids, car, malgré des combats hasardeux et meurtriers, l'avance se maintenait, l'ennemi fléchissait, Bulgares, Turcs, Autrichiens allaient bientôt demander la paix.

Les Américains continuaient à débarquer et on rencontrait partout leurs officiers, de kaki vêtus, le col haut, souvent un lorgnon sur le nez (tenue inconfortable, pensait Soames), mais leur moral était bon, et leurs poches pleines, ce qui est l'essentiel.

Soames se demandait parfois ce qu'il ferait lorsque la guerre serait finie. Certaines gens s'enivreraient, d'autres

perdraient la tête et feraient probablement mille bêtises, mais lui? Comment extérioriserait-il sa joie? Un petit séjour à Brighton, une partie de pêche sur la rivière... ou irait-il voir Fleur à sa pension? Se mêlerait-il à la foule devant Downing Street comme au jour de la déclaration de guerre?

Rien ne semblait correspondre à ce que seraient ses sentiments.

Enfin les Autrichiens demandèrent grâce.

Soames n'avait jamais beaucoup pensé aux Autrichiens, comme à des ennemis — de bonnes gens, affligés de trop d'archiducs. Maintenant qu'ils étaient battus, les archiducs liquidés, il les plaignait cordialement.

Le bruit courait que la paix n'était plus qu'une question de jours. Les Allemands, cependant, pouvaient avoir encore quelques mauvais tours dans leur sac — ils s'étaient bien, trop bien battus, inutile de le nier. Il n'y aurait rien d'étonnant s'ils essayaient de détruire Londres, comme coup de la fin. Et par esprit de contradiction, Soames vint s'installer chez sa sœur à Green Street.

Le 9 novembre était l'anniversaire de sa soixante-neuvième année; personne ne s'en souvint, heureusement, car il avait en horreur les petits cadeaux, et les souhaits « d'heureux retours ». Il s'obstinait à prédire un dernier raid d'avions.

Tout le monde était sûr, cependant, que la partie était gagnée. Les conditions de l'armistice avaient été discutées et seraient signées d'un moment à l'autre. Soames était encore incrédule.

Le 11 novembre, tiraillé par des sentiments contradictoires, il n'était pas allé à la Cité, et était assis dans la salle à manger, quand la sonnerie d'alarme résonna. Les zeppelins! Il l'avait prédit. On avait un quart d'heure avant que les ennemis soient sur la ville.

Cette fois, il mit le nez dehors pour voir le raid.

La rue était vide; seule une vieille femme — une femme de ménage probablement — se tenait sur le seuil de la maison voisine, un torchon à la main, souriant avec l'air d'une rêveuse éveillée. Elle agita son torchon en le voyant, puis s'essuya la figure avec.

Un grondement se rapprochait, venant du côté de Park-

Lane, puis on entendit des applaudissements, un tonnerre d'applaudissements.

Les gens sortaient en courant — l'un d'eux, jetant son chapeau par terre, se mit à danser dessus. Ce n'était donc pas un raid d'avions — personne ne ferait cette folie pour un raid sur la ville. Alors quoi? L'armistice! Naturellement, c'était l'armistice. Enfin... Et doucement, en tremblant, Soames murmura : « Dieu merci. »

Un instant, il eut envie de courir vers le lieu d'où partaient les applaudissements. Puis l'idée lui parut vulgaire, il rentra, en claquant la porte, et s'assit dans la salle à manger sur un fauteuil qui tournait le dos à la fenêtre. Là, immobile, haletant, comme s'il avait couru, les lèvres tremblantes — jamais il ne l'avoua à âme qui vive — il pleura et les larmes roulèrent sur son col empesé. Était-ce possible? Cette longue affaire était finie — tout à fait finie. — Et se rappelant tout à coup que s'il n'y prenait garde, il serait obligé de changer de col, il tira un mouchoir de sa poche. Cet aveu implicite de son émotion agit comme un calmant. Ses larmes arrêtées, leurs traces essuyées, il ferma un instant les yeux, la tête appuyée au dossier, comme à la fin d'une longue journée de travail.

Le carillon des cloches, les éclats de la joie populaire envahissaient la pièce close; il restait là, encore tremblant. Cette heure de prostration était la rançon de toute une vie de réticence et d'isolement moral. Dehors, on dansait, on criait, on riait, on buvait, on priait, on pleurait; Soames, assis, frissonnait.

Enfin, il put se lever et s'approcher du buffet, où il se servit un verre du vieux cherry de son père.

Puis, il prit son parapluie, son manteau et s'en alla, sans but, sans projet. Après avoir traversé des quartiers tranquilles, il arriva à Piccadilly. Sur son passage, les gens lui souriaient, ce qui l'ennuyait en l'obligeant à sourire aussi. Des passants parlaient tout seuls — d'autres couraient.

Il atteignit Piccadilly dont l'aspect lui parut inquiétant, encombré de camions, d'omnibus bondés de gens hurlant, applaudissant et se conduisant comme des fous.

Il traversa la rue aussi vite que possible et Green Park, dépassant Buckingham Palace devant lequel s'écrasait la

foule. Il poursuivit son chemin jusqu'à l'Abbey et le palais du Parlement. Encore et partout la foule! Pour l'éviter, il longea des quais. Ne sachant, ni où il allait, ni pourquoi, il monta de Blackfriars à Ludgate Hill. Et soudain il comprit. Son but était la cathédrale. Saint-Paul érigeait sa coupole massive sous le ciel gris de novembre, dominant avec majesté le fracas de la rue et le flamboiement des drapeaux, silencieuse au centre des acclamations et du bruit des cloches sonnant à la volée.

Il entra, pour la première fois depuis la guerre et sans aucune pensée de piété. Il entra parce que c'était grand, et vieux, et vide, et anglais, et plein de souvenirs. Sous le dôme, il leva les yeux pour examiner la voûte : Christopher Wren... Un bon vieux nom de chez nous... de bonnes vieilles pierres et de vieux os anglais.

Plus de morts subites, de bombes, de bateaux coulés, plus de malheureux arrachés à leur foyer — et tués! La Paix. Soames immobile, les mains jointes sur la poignée de son parapluie, appuyé sur la jambe gauche comme s'il méditait, son visage pâle, levé vers le ciel, avait une expression à la fois pensive et secrètement ironique. Quel fleuve de sang et de larmes! Pourquoi, mon Dieu...

Une tache de couleur vive accrocha son regard.

Des drapeaux! Même dans cette église on ne pouvait se passer d'eux. Le Drapeau. Chose terrible — terrible et sacrée — le Drapeau...

JOHN GALSWORTHY

(Traduction de PAULETTE MICHEL-CÔTE.)

LE QUATRIÈME REICH

Trois dates dominent l'évolution du régime hitlérien au cours de l'année 1934 et ces trois dates représentent un tournant décisif de l'histoire de l'Allemagne elle-même : le 30 juin, le 2 août, le 19 août.

***

La crise du 30 juin. — Que signifie au juste la crise du 30 juin? Quels sont ses origines, son sens réel, ses conséquences? S'agissait-il d'un complot contre la personne du Führer ou contre le régime qu'il incarne et les événements du 30 juin ont-ils simplement constitué la répression brutale de ce complot? Ou bien s'agissait-il d'une sorte de coup d'état d'intimidation destiné à dégager la dictature du Chancelier des entraves et des menaces qui la gênaient? Que faut-il croire de l'interprétation que Hitler a lui-même donnée de ces massacres dans le discours qu'il a prononcé — j'allais dire qu'il a hurlé — au Reichstag? Certes, il n'est guère aisé de s'y reconnaître dans tant d'obscurités. L'Allemagne vit dans une telle atmosphère de terreur, de trouble, de suspicion, de mensonges et d'intrigues que, pour démêler tous les fils de la journée du 30 juin, il faudrait disposer d'éléments d'information que personne ne possède, même — ou surtout — en Allemagne. Cependant on commence à voir plus clair aujourd'hui. A l'aide de recoupements l'on reconstitue assez aisément les origines du drame et les mobiles de Hitler.

Un fait notamment est acquis. C'est que, contrairement à la version officielle, il n'y avait pas, il n'y avait jamais eu, à proprement parler, de « complot » le 30 juin. Ni Rœhm, ni Schleicher, ni aucune des personnalités, quelles qu'elles fussent, qui ont été arrêtées et fusillées, n'avaient ourdi, d'un commun accord, pour ce jour-là ou pour les jours suivants, un coup de surprise destiné à déposséder Hitler du pouvoir ou à lui imposer une tutelle. Lorsque le Chancelier, pour justifier sa conduite, a prétendu au Reichstag qu'il avait anéanti une conjuration au moment où cette conjuration allait le frapper lui-même, il a falsifié les faits ou les a présentés d'une façon tendancieuse. Son discours, d'ailleurs, quand on l'étudie ligne par ligne, la tête froide, apparaît extrêmement confus et embarrassé.

Un « complot » eût comporté, en effet, des difficultés prodigieuses, étant donné le régime de suspicion et surtout de délation où vit l'Allemagne. En tout état de cause, il n'aurait pu se concevoir qu'avec le concours ou tout au moins l'assentiment de l'armée. Or les faits ont prouvé — et nous allons revenir sur ce point essentiel — que non seulement l'armée ne menaçait pas Hitler le 30 juin, mais qu'elle avait conclu un pacte peu de temps auparavant avec lui. Au surplus, pour qu'un complot tienne debout, la plus élémentaire condition est que ceux qui le trament soient d'accord entre eux. Nous allons voir que les personnages « symboliques » que Hitler a frappés étaient fort loin au contraire d'avoir partie liée et même qu'ils représentaient des courants contraires. Le fameux capitaine Rœhm enfin, que le Führer et la presse officielle ont fait apparaître comme l'âme du « complot », non seulement ne préparait pas une révolte ouverte contre le Führer le 30 juin, mais le jour même où il fut arrêté et fusillé il attendait Hitler à déjeuner dans sa villa de Wiessee. — Je puis même indiquer ce fait qui prouve bien le caractère familier que devait avoir cette rencontre : Rœhm avait commandé un menu végétarien en l'honneur de son hôte. Ainsi qu'on ne nous parle pas de « complot ». La vie de Hitler n'était en rien menacée. Son gouvernement non plus. S'il y a eu massacres, c'est pour des raisons bien plus générales. C'est aussi pour mener une opération personnelle, cynique sans doute, mais bien conçue et qui, on va le voir, a atteint son but.

Des mouvements de mécontentement et d'opposition se manifestaient, en effet, depuis un certain temps et de plusieurs côtés en Allemagne. Ils prenaient une certaine ampleur. Or ces mouvements inquiétaient Hitler. Ils rendaient sa tâche de jour en jour plus difficile. Ils favorisaient les intrigues qui n'ont cessé de se nouer entre des lieutenants qui s'épient, se jalousent et se haïssent. Fort de l'appui de l'armée avec laquelle il venait de conclure un accord secret, Hitler s'est décidé à éteindre brutalement les foyers de résistance qu'il distinguait et à intimider les amateurs de machinations occultes en faisant disparaître tous ceux qui lui paraissaient susceptibles, soit d'encourager les intrigues en cours, soit d'en manigancer de nouvelles. Fort de l'appui de l'armée, viens-je de dire. Tout est là. Car c'est à la fois parce qu'il était sûr du concours de la Reichswehr que Hitler a pu déclencher cette répression et parce qu'il était devenu l'homme de la Reichswehr que cette répression s'était imposée à lui. Je m'explique.

A l'origine de toute cette affaire, on trouve la brève croisière que le Chancelier fit à bord d'un croiseur dans la Baltique, au début du printemps dernier. C'est là qu'est le véritable tournant du régime hitlérien et des événements qui se sont succédé depuis lors. Sur ce navire de guerre, Hitler s'était rencontré avec certains chefs de l'armée et de la marine. Au cours des conversations qui s'engagèrent, ces chefs firent comprendre au Chancelier qu'ils le soutiendraient corps et âme, mais à la condition qu'il imprimât une direction très nette à sa politique sur deux plans distincts. Un plan de politique générale. Un plan de politique militaire. Sur le plan général, les dirigeants de la Reichswehr exigeaient que le Chancelier donnât définitivement au IIIe Reich un coup de barre à droite, qu'il se débarrassât des tendances socialistes de son programme et des hommes qui les représentaient. Sur le plan militaire, ils demandaient plus âprement encore que leur autorité fût sans partage, qu'on en finisse avec les ridicules prétentions militaires de cette soi-disant armée brune qui ne faisait que créer du trouble, de la confusion en Allemagne et desservir en pure perte les intérêts extérieurs du Reich. Ils s'opposaient à ce que les crédits affectés à la Reichswehr fussent réduits au profit des milices

hitlériennes. Ils refusaient, enfin, l'incorporation automatique des miliciens dans la Reichswehr et entendaient rester maîtres de son recrutement. Devant un pareil ultimatum Hitler n'avait qu'à s'incliner. Au reste ses propres penchants — depuis qu'il détenait le pouvoir — le portaient lui-même vers une évolution de ce genre. Il conclut donc un pacte avec ses interlocuteurs. Donnant, donnant. Celui-ci ferait droit aux exigences de ceux-là, ceux-là deviendraient le bras séculier de celui-ci.

Cet accord ne tarda pas à faire sentir ses effets. L'armée brune, dont le capitaine Rœhm était l'animateur et le grand chef, sentit bientôt que la Reichswehr lui opposait une résistance de plus en plus radicale. Pourtant, cette armée brune, elle se prétendait, elle se croyait la véritable armée de la nation. Le programme national-socialiste ne le disait-il pas en toutes lettres? Ne lui attribuait-il pas la fonction maîtresse dans l'État? L'esprit de l'armée brune — jeune, enthousiaste, populaire — ne représentait-il pas le véritable esprit du IIIe Reich? Avait-on donc fait la révolution nationale-socialiste pour consolider le pouvoir d'une oligarchie d'ancien régime, incapable de saisir ce qu'il y avait de nécessaire et de rénovateur dans le mouvement des chemises brunes et qui le traitait avec mépris? De jour en jour la situation se tendait. Les relations entre l'état-major de l'armée brune de Munich et la direction de la Reichswehr devenaient de plus en plus revêches, de plus en plus soupçonneuses. Or chaque fois que Rœhm et les siens se plaignaient auprès du Führer d'être traités en petits garçons par l'armée de métier, le Führer semblait donner raison à cette dernière. D'où, incontestablement, une vague de mauvaise humeur dans l'armée brune. Par des agents secrets, la Reichswehr en surveillait avec soin l'évolution, se plaisant à grossir les choses et à mettre le Chancelier en garde contre l'état d'esprit de Rœhm et de ses acolytes. Lorsque la mise en congé des S. A. fut ordonnée, le conflit prit un tour aigu. C'est alors que Hitler se décida à sévir. Tel est le premier élément, et le plus déterminant, de l'affaire du 30 juin.

Le général von Schleicher et son collaborateur le général von Bredow étaient-ils, comme le Führer l'a prétendu, au

courant de ce mécontentement et cherchaient-ils à l'exploiter dans un sens antihitlérien? Il est à peu près certain que non. Certes, le général von Schleicher était un adversaire du régime. Il avait eu naguère certaines coquetteries avec Hitler, lorsque ce dernier n'était encore qu'un prétendant. Schleicher, homme habile, offrait ceci de particulier dans la politique allemande qu'il n'était en mauvais termes ni avec les gens de gauche, ni avec ceux de droite, ni avec les nationaux-socialistes. Mais les choses s'étaient vite gâtées. En outre, Schleicher ne pardonnait pas à Papen de lui avoir tiré dans le dos à la fin de janvier 1933 et, pour se venger de sa propre chute, d'avoir tramé l'intrigue qui avait donné naissance au ministère du 30 janvier. Mais Schleicher se savait beaucoup trop surveillé pour risquer des imprudences. En fait, il menait avec sa jeune femme une existence très retirée. S'il a été assassiné le 30 juin, c'est beaucoup plus parce que Hitler pouvait craindre qu'un mouvement d'insurrection pût se cristalliser un jour ou l'autre autour de lui que pour des faits patents et actuels. Quant au général von Bredow, il n'y avait rien, absolument rien, à lui reprocher. S'il a été fusillé, c'est en raison de l'intimité qui le liait à Schleicher. Il avait été pendant longtemps son principal collaborateur au grand État-Major. Le grief de prétendues intelligences avec l'étranger — lisez la France et la Belgique — constitue l'une des plus cyniques falsifications du régime hitlérien qui, d'ailleurs, n'en est pas à une près. Lorsque Bredow était à l'état-major de la Reichswehr, il entretenait de bonnes relations avec les attachés militaires étrangers. C'était un homme du monde d'une parfaite courtoisie, très brave homme. d'ailleurs, et qui ne paraissait doué d'aucun génie d'intrigue. Il avait épousé une Bismarck. C'est dire s'il était Prussien dans l'âme. Déchu de ses fonctions, après l'avènement de Hitler, il manifesta le désir de se rendre à l'étranger pour voyager. Pour lui être agréable, certains attachés militaires lui remirent alors des lettres d'introduction auprès de quelques amis. Ce sont ces lettres, aussi inoffensives que banales, qui servirent de prétexte, il y a déjà longtemps, à son arrestation à la frontière et plus tard à son assassinat. Le Führer savait cependant exactement à quoi s'en tenir. Il savait qu'il massa-

crait non seulement un innocent, mais un parfait serviteur du pays. Il n'a pas hésité à inventer de toutes pièces ces fabuleuses accusations d'intelligence avec l'étranger pour impressionner l'opinion et l'armée elle-même.

Ainsi Hitler frappait Rœhm et en le frappant il faisait disparaître l'homme le plus susceptible de lui créer de grosses difficultés, voire de se dresser un jour ou l'autre contre lui, puisqu'il tenait les leviers de commande de l'armée brune. Il faisait fusiller également un certain nombre de chefs des milices, insuffisamment soumis à sa seule volonté, les uns parce qu'ils étaient de tendance trop socialistes, les autres parce qu'ils étaient trop aristocrates. Il frappait le général von Schleicher. En le frappant, il faisait disparaître également l'une des personnalités du Reich les plus en vue et par le rôle qu'elle avait joué, et par le prestige qui restait attaché à son nom, et qui, par conséquent, pouvait devenir un jour ou l'autre un adversaire dangereux. Ce n'est pas tout. Pour compléter cette œuvre d'épuration, il eût fallu que Hitler abattît également le chancelier von Papen. Pourquoi? Parce que M. von Papen représentait lui aussi un mouvement d'opposition sourd et envahissant : celui de la vieille droite, celui des catholiques, celui du maréchal von Hindenburg lui-même. Le fameux discours de Marburg en était la preuve. A la mi-juin, le vice-chancelier avait fait, en effet, à Marburg, un discours qui avait fait sensation. Il s'y était élevé avec force contre les tendances démagogiques et anticulturelles du national-socialisme. L'émotion fut si considérable que le docteur Gœbbels empêcha la publication dans la presse allemande de cette harangue — prononcée cependant par le troisième personnage de l'État — et qu'il y répondit par une véritable diatribe. Or, le discours de Marburg n'était nullement dû à une improvisation. Il n'avait pas été composé par M. von Papen lui-même. Son auteur était l'un des collaborateurs du vice-chancelier, M. von Yung. M. von Papen le tenait tout prêt dans sa serviette depuis plusieurs semaines. Même il avait pris soin d'en soumettre le texte à son grand protecteur, le maréchal von Hindenburg, et ce dernier l'avait approuvé de A jusqu'à Z. M. von Papen hésitait cependant à lancer cette bombe. Il attendait le

moment opportun. Peu de jours après son éclatement, il se rendit un dimanche aux courses de Hambourg. Là, le vice-chancelier fut l'objet d'enthousiastes acclamations et ces acclamations prenaient un sens politique certain. On approuvait donc son geste courageux, son langage. Hitler sentit le coup.

Dans le fond, si l'on réfléchit, l'avertissement que M. von Papen donnait au régime hitlérien, les critiques qu'il formulait, n'étaient pas en contradiction avec les sentiments intimes du Führer. Celui-ci — je l'ai déjà dit — était résolu depuis un certain temps à donner un coup de barre à droite. Lorsque M. von Ribbentrop, émissaire intime de Hitler, vint à Paris au mois de juin, il avait déjà annoncé à certains de ses interlocuteurs que son chef en avait assez de la démagogie de gauche et qu'il allait désormais gouverner à droite. Donc, sur le fond du problème, pas de désaccord profond entre Hitler et Papen. Cependant, la manière dont le vice-chancelier avait procédé, le fait qu'il dirigeait officiellement des critiques contre un régime dont il était l'un des piliers, le fait surtout que M. von Papen incarnait un esprit « rallié » qui trahissait ainsi sa tiédeur et son opportunisme et qu'autour de lui beaucoup d'intrigants s'agitaient qui allaient exploiter à fond l'incident, tout cela détermina le Führer à sévir. Trop de conservateurs, trop de catholiques manœuvraient décidément contre lui et leur ton devenait menaçant. En ne frappant pas M. von Papen, cette opposition larvée se fût trouvée encouragée. Mais frapper le vice-chancelier, ami de cœur du maréchal, n'était certes pas une petite affaire... La Reichswehr d'ailleurs ne l'eût pas admis. Elle n'aimait pas Schleicher, auquel elle reprochait d'avoir été toute sa vie un officier de bureau et un politicien et, à la rigueur, elle pouvait fermer les yeux sur son assassinat. Elle ne se fût pas montrée aussi complaisante vis-à-vis de l'assassinat de M. von Papen, qui incarne plus que quiconque les véritables traditions et le véritable esprit de l'armée prussienne. Le chancelier laissa donc la vie à M. von Papen. Mais il fit passer le vent de la mort sur sa tête. Papen fut gardé à vue pendant plusieurs jours et l'on fusilla froidement deux de ses collaborateurs intimes — dont M. von Yung, auteur

du discours de Marburg. Peu de temps après, il fut placé dans une demi-disgrâce. Il faut la souplesse de M. von Papen pour être redevenu malgré cela l'homme de confiance de Hitler et avoir repris toute son activité en Europe. Nous verrons comment ce rétablissement s'opéra. Mais M. von Papen ne représentant pas la véritable opinion des catholiques, et ceux-ci méritant une leçon exemplaire en raison de la résistance ouverte qu'ils manifestaient dans certaines régions au national-socialisme, Hitler envoya également dans l'autre monde M. von Clausener, chef de l'action catholique populaire. Le lendemain, on prétendit qu'il s'agissait là d'une erreur. Excusez du peu! Cette mauvaise explication était seulement destinée à sauver la face vis-à-vis du Vatican.

La journée du 30 juin fut donc un *massacre de précaution.* Tel est le mot, croyons-nous, qui la définit le mieux. Massacre sauvage et bien plus étendu qu'on ne le soupçonne. A la tribune du Reichstag le Führer a avoué soixante-dix-sept victimes à son tableau de chasse et ce chiffre ne fut pas sans causer une grande stupéfaction en Allemagne où, selon la version accréditée d'abord par une presse ventriloque, on n'avait parlé que de sept ou huit exécutions. Or le chiffre de soixante-dix-sept est encore bien loin de compte avec la vérité. A l'heure actuelle, plus de onze cents victimes ont été repérées et sans doute y en a-t-il davantage encore, car, sur toute l'étendue du Reich, ce recolement de têtes décollées n'est point facile à faire. Les exécutions se poursuivirent d'ailleurs pendant plusieurs jours et beaucoup de femmes qui avaient vu leurs maris sortir le matin de chez eux en parfaite santé ne les ont jamais vus revenir. Si, pourtant! On avait en haut lieu la touchante sollicitude de renvoyer à ces épouses les cendres de leurs maris dans une petite jarre. C'est de cette façon qu'elles apprenaient leur veuvage...

Il est impossible de se défendre d'un mouvement d'horreur devant de tels procédés. Je sais bien qu'ils sont encore peu de chose à côté de ceux dont usèrent ces aimables bolchevistes que les vicissitudes de la politique ont tout d'un coup transformés en hommes d'état si honorables et si distingués... Il reste que la journée du 30 juin éclabousse l'Allemagne et le IIIe Reich d'une mare de sang qui ne séchera pas de sitôt.

Mais si l'on fait abstraction de ces horreurs et que l'on raisonne sur le seul plan des réalités, on est bien obligé de reconnaître que Hitler, en agissant avec cette violence, cette décision et cette rapidité, a révélé une fois de plus un sens politique étonnant et qu'il a parfaitement réussi son coup. Qui donc, aussi bien à droite qu'à gauche, oserait laisser trop percer son mécontentement, aujourd'hui? Les « fidèles lieutenants » se le tiennent pour dit. Le cadavre de Rœhm est là pour leur rappeler que le Führer n'hésite pas à frapper les siens... Le grand enseignement que nous devons personnellement retirer de cette affaire (et qui confirme bien des impressions que l'on recueillait déjà) c'est que Hitler n'est point du tout l'homme de ses apparences. On l'imagine souvent comme un tribun sentimental, mystique, sincère et confus. En réalité Hitler possède une volonté de fer. Un esprit de décision explosif. Une duplicité à nulle autre pareille. Il trompe d'autant plus son monde que son attitude extérieure donne le change. On le croit tout d'une pièce. Il est double. On le croit avant tout ardent, alors qu'il est avant tout rusé. Désormais, l'épreuve est décisive. Nous pouvons tous avoir cette certitude que si Hitler se sentait en mesure de déclencher la guerre en Europe avec soixante-quinze chances sur cent de la gagner, il la déclencherait demain et sans doute la crise hongro-yougoslave lui en fournirait-elle l'occasion. Son pacifisme actuel n'est qu'un moyen d'attente. Mais cette guerre, il la déclencherait alors sans le moindre avertissement, inopinément, en quelques heures. Comme les sous-marins japonais attaquèrent les croiseurs russes à Port-Arthur. L'affaire du 30 juin et la manière dont elle a été menée doivent être à cet égard méditées dans tous les pays. Quand un chef de gouvernement est capable, pour surmonter les difficultés qui l'assaillent et parer, non pas à des périls certains mais à des périls éventuels, de procéder à de tels massacres vis-à-vis de ses propres compatriotes, c'est qu'il est également capable de n'importe quoi vis-à-vis de n'importe qui. La vie humaine, dans ses calculs, ne compte pas...

***

La mort du maréchal von Hindenburg. — Six semaines après cette tragédie, le maréchal von Hindenburg, ancien commandant en chef des armées allemandes et Président deux fois élu du Reich depuis mai 1925, terminait sa prodigieuse existence. La secousse que l'Allemagne venait de traverser, outre l'assassinat du chancelier Dollfuss survenu à Vienne le 25 juillet et provoqué par les menées hitlériennes, tous ces drames, tout ce sang, toutes ces responsabilités ne hâtèrent-elles point sa fin? Certainement si. Bien que le vieux Maréchal fût intellectuellement très diminué depuis un certain temps, bien que son entourage immédiat lui dissimulât la plupart des événements qui surgissaient, il n'est pas douteux qu'il était lui-même effrayé et inquiet de la tournure que prenait le régime hitlérien. La meilleure preuve en est dans l'approbation intégrale qu'il donna au discours de Marburg, allant jusqu'à envoyer ses félicitations personnelles à M. von Papen au lendemain de cette manifestation tapageuse. Que le chancelier Hitler ait exploité la mort du Maréchal pour son profit personnel, qu'il ait réussi — lui dont les actes venaient précisément de hâter la fin du vieillard — à se poser devant le peuple allemand comme l'héritier de prédilection de Hindenburg, voilà qui constitue l'un des plus surprenants tours de passe-passe que l'histoire ait encore enregistrés. Ce tour de passe-passe illustre deux faits. D'abord l'habileté et la ruse du Führer que nous avons déjà signalées. En second lieu la terreur qu'il inspire et la soumission de tous ceux qui, pour des raisons personnelles — les uns pour sauver leur peau, les autres pour sauver leurs biens — n'ont pas hésité à favoriser cet escamotage. Et là encore se révèle l'une des qualités maîtresses de Hitler que nous avons déjà mise en lumière : son esprit de décision. A peine le Maréchal avait-il rendu le dernier soupir que le chancelier s'appropriait en effet en un tour de main tous les pouvoirs, ne laissant pas le temps de souffler à ses compatriotes et les plaçant devant le fait accompli. Puis, ce fait étant accompli, Hitler décida aussitôt de le faire consacrer par un plébiscite. Procédure habile qui donnait ainsi les allures de la légalité à un coup de force.

A vrai dire, ce coup de force n'était pas improvisé. Hitler avait pris ses précautions en se mettant à l'avance entièrement d'accord avec les dirigeants de la Reichswehr. Sans l'appui de l'armée, rien n'est, en effet, possible en Allemagne. Lorsque l'état du Maréchal indiqua donc d'une façon certaine qu'il était arrivé au bout de ses forces et que sa disparition n'était plus qu'une question de jours, des tractations secrètes furent menées entre la chancellerie et le grand État-major pour mettre au point les modalités de sa succession. On savait depuis longtemps que le Führer ambitionnait de concentrer dans ses mains tous les pouvoirs. Il avait déjà fait annoncer qu'à ses yeux l'Allemagne devait être gouvernée à la façon des États-Unis par un président — chef de gouvernement (mais sans Sénat et sans députés). Cependant bien des détails restaient à préciser. Hitler serait-il candidat à la présidence et se ferait-il élire par le corps électoral comme le prévoit la Constitution? Prendrait-il un chancelier ou un vice-chancelier auprès de lui? Depuis longtemps des combinaisons s'échafaudaient, des noms circulaient, des intrigues se tramaient. On parlait du prince de Hesse — gendre du roi d'Italie — comme président d'empire possible, ou du général von Blomberg, ou d'un Hohenzollern; on murmurait que Gœring désirait la chancellerie et que Hitler ne voulait à aucun prix la lui confier... Pour couper court à tout cela, le jour même de la mort de Hindenburg, Hitler se proclama lui-même chef de l'État et Chancelier et reçut le serment de fidélité de l'armée et de la marine. En contrepartie, l'armée et la marine recevaient de lui un hommage spécial. Il les reconnaissait officiellement dans sa proclamation au peuple allemand comme formant les « bases mêmes de l'État ». On a pu s'étonner d'une part que Hitler, chef populaire et dont la popularité se nourrit des aspirations toujours démagogiques des masses, n'ait pas craint de s'inféoder ainsi aux représentants d'une oligarchie qui incarne le passé et non l'avenir, et tourne carrément le dos au socialisme. Parallèlement, on a pu s'étonner que les chefs de la Reichswehr se soient inclinés avec tant de facilité et même d'empressement devant le tribun populaire et cela au lendemain même des événements du 30 juin et du 25 juillet qui avaient causé tant d'émotion

en Allemagne et desservi d'une telle manière les intérêts extérieurs du Reich. C'est ne pas comprendre alors le véritable fond du problème allemand. On peut le résumer brièvement dans la formule suivante : *la Reichswehr a besoin de Hitler et Hitler a besoin de la Reichswehr*. Ces deux forces se tiennent et se tiennent dans tous les sens du verbe. Non seulement parce qu'elles représentent les doubles aspirations, les doubles instincts du peuple allemand. Mais aussi parce qu'elles possèdent l'une sur l'autre des hypothèques que ni l'une ni l'autre n'a intérêt à lever.

La Reichswehr, c'est-à-dire la vieille Allemagne, ou plus exactement la Prusse — car la Reichswehr, c'est avant tout la tradition prussienne — a besoin de Hitler parce que le Führer reste un personnage mystique, une sorte de dieu, aux yeux de l'immense majorité de la masse. Il a su la galvaniser par la puissance de son verbe, par les mirages qu'il sait lui offrir, par ce mélange de sentimentalité vague et de décision brutale qu'il offre tour à tour à sa soif d'illusion et à son besoin d'autorité. On a le droit d'être sceptique et même sévère sur les résultats matériels obtenus jusqu'ici par le IIIe Reich. Si l'on veut rester objectif, il faut cependant reconnaître que sur le plan psychologique le IIIe Reich a presque opéré des miracles. L'Allemagne n'est certes pas moins malheureuse aujourd'hui qu'avant l'avènement de Hitler, au contraire. Du point de vue économique et commercial, la folle politique de provocation menée par les dirigeants allemands n'a fait qu'accentuer la crise qu'elle traverse. Du point de vue extérieur, en quelques mois, l'Allemagne a perdu tout le bénéfice des habiles efforts d'un Stresemann ou d'un Brüning. Elle est l'objet de la suspicion générale. Elle a perdu ses meilleures cartes diplomatiques. Et pourtant Hitler-dictateur a rendu confiance au peuple allemand. C'est un fait. Il a réveillé et décuplé ses énergies morales. Il lui a donné, non pas du pain, mais des spectacles, mais des fièvres, mais des illusions, mais des certitudes. Il lui a rendu sa volupté suprême : marcher quatre par quatre au son des musiques militaires. Aucun homme n'a su comme lui remuer les fibres les plus profondes de l'âme allemande. Quand il entre en transes et qu'il tonne de sa voix gutturale, les foules

frémissent. Elles ne cherchent pas à comprendre ce qu'il leur dit, elles ne sont pas frappées par le vide de ses formules, par ce pathos où s'enchevêtrent les imprécations les plus violentes et la philosophie sociale la plus primaire. Non. Elles écoutent cette musique et s'en enivrent. Il y a là un phénomène que nous ne pouvons absolument pas comprendre, parce qu'il est à l'opposé de notre état d'esprit. Mais il faut l'admettre comme un fait. Or la Reichswehr, qui est parfaitement consciente des défauts et même des dangers de l'hitlérisme, sait aussi que toucher à l'idole du peuple allemand serait lancer l'Allemagne dans une aventure sans issue. Elle ne dispose d'aucun homme susceptible de jouir, même de loin, d'un tel prestige. La monarchie, à laquelle elle tend, et qui sera restaurée un jour ou l'autre, ne saurait dans les circonstances actuelles être rétablie sans danger, car elle ne représente pas encore l'idéal dont le peuple a besoin. Tant que l'Allemagne traversera une crise économique et sociale aussi intense, tant qu'on aura besoin d'y tenir les masses en haleine par des promesses, des gestes et des musiques, Hitler restera l'homme qu'il faut. Avec sa chemise brune, ses culottes, ses bretelles, sa mèche sur le front, son air inspiré, sa prodigieuse éloquence et ses allures, son accent plébéien, lui seul donne aux masses l'illusion que le régime qu'il préside est fait pour elles et ne s'inspire que de leurs intérêts. Et du moment où l'on a barre sur lui et où l'on s'est assuré qu'il observera une politique conforme aux exigences essentielles de la Reichswehr et des milieux qui gravitent autour d'elle, la meilleure solution reste donc de le maintenir le plus longtemps possible au pouvoir.

Mais de son côté Hitler a besoin de la Reichswehr. D'abord parce que ses dirigeants sont au courant de quelques secrets qu'il vaut mieux ne pas afficher sur la place publique. L'incendie du Reichstag, par exemple. Il ne faut pas oublier que cet incendie a servi de tremplin au régime. Or, la Reichswehr possède les preuves concrètes de la machination hitlérienne. Il suffirait qu'elle les produisît ouvertement, pour jeter un trouble effroyable dans les rangs hitlériens et ouvrir les yeux de bien des aveugles. Et puis Hitler sait aussi que la Reichswehr est résolue à ne supporter aucune autre formation militaire

digne de ce nom à côté d'elle et qu'elle entend rester seule maîtresse de la sécurité et de l'ordre public en Allemagne. Si les S. A. ont été licenciés, c'est sur son ordre. Dès lors comment gouverner contre une telle force? Si puissant qu'il soit par le verbe et par le prestige, Hitler n'est rien en face d'un escadron flanqué de quelques tanks qui viendraient le cueillir chez lui. Or, le Führer est suffisamment averti des mœurs allemandes pour savoir deux choses : d'abord, c'est que la Reichswehr ne s'arrêterait à aucune considération, quelle qu'elle soit, si elle estimait que son intérêt supérieur lui commandait de faire disparaître Hitler sans autre forme de procès. La seconde, c'est que les masses allemandes, si férues qu'elles puissent être de leur Führer, ne réagiraient en aucune façon dans le cas où un coup de force militaire supprimerait Hitler d'un jour à l'autre. Sans doute, seraient-elles terrorisées, désemparées. Mais rien ni personne ne bougerait.

Ainsi, aussi bien pour la Reichswehr que pour le Führer, la meilleure politique, — c'est-à-dire, en fin de compte, la seule possible, consiste donc à lier partie. Les choses actuellement en sont là. Mais cette constatation appelle alors une observation capitale : c'est que de telles circonstances ont modifié du tout au tout, le caractère du régime hitlérien et que nous nous trouvons en présence d'une évolution décisive dans l'histoire de l'Allemagne contemporaine. Jugez plutôt.

Voici deux phrases que Adolf Hitler a prononcées à deux ans de distance, jour pour jour. La première — elle date de juillet 1932 — est celle-ci : « Jamais je n'accepterai de compromis avec ces gens-là. » Or ces gens-là, c'étaient les Junkers, les magnats de l'économie, de l'agriculture, de la finance qui gravitaient derrière M. Hugenberg, et formaient le gros du parti Deutschnationalen. C'était, par conséquent, aussi la Reichswehr, puisque les cadres de l'armée allemande sont fournis par cette caste. Et quand nous disons aujourd'hui : « La Reichswehr », c'est bien moins l'armée allemande, considérée en tant qu'outil technique à laquelle nous faisons allusion, qu'à l'état d'esprit, aux tendances, à l'idéologie politique que représente précisément le complexe de forces sociales qui se trouve derrière elle. La seconde phrase — elle date d'hier — est la suivante : « Je me conformerai au testament du défunt

maréchal en restant fidèle à sa volonté de faire de la Reichswehr la seule armée de la nation. » Faites la comparaison entre ces deux phrases. Tirez-en les conclusions. Ne s'agit-il pas d'un nouveau Reich?

Oui, le IIIe Reich est déjà fini, bien fini. Il n'a guère duré longtemps. A-t-il même duré un jour? « Ah! que la République était belle sous l'Empire! » soupirait chez nous un homme d'esprit, il y a trente ans. Aujourd'hui, les Allemands pourraient dire à leur tour : « Ah! que le IIIe Reich était beau sous le régime weimarien! » Qu'était-ce donc que ce IIIe Reich? C'était un mouvement passionnel, sorti des profondeurs des masses, et que la souffrance, la misère, le chômage, la faillite, le désespoir transfiguraient. Le peuple allemand était convaincu qu'une révolution miraculeuse allait s'accomplir, que du jour au lendemain toutes les hypothèques qui pesaient sur lui allaient être levées. On croyait que la justice descendrait des cieux, amenant avec elle la prospérité; que le règne des puissances occultes allait prendre fin, qu'il n'y aurait plus ni grand capital, ni grandes propriétés, ni grands magasins, ni grandes banques, que tout ce qui représentait les vieilles classes dirigeantes, le vieil esprit réactionnaire, irait rejoindre les mythes communistes dans le passé. La communauté nationale-socialiste devait faire faire peau neuve à l'Allemagne. Une armée de jeunes gens se levait, joyeuse, bien équipée, ardente, et ivre de se retrouver dans le « zusammen marchieren » pour faire respecter l'ordre nouveau. Avec le IIIe Reich s'ouvrait une ère bénie...

Et peu à peu, il a fallu en rabattre. Jour après jour, les réalités laminaient les illusions. Il a fallu même tellement en rabattre que ce sont aujourd'hui les vieux maîtres de l'Allemagne, — ces gens-là, — ceux avec lesquels on ne devait jamais accepter le moindre compromis, qui mènent effectivement le jeu. « La révolution nationale-socialiste est finie. » Hitler ne cesse de le proclamer à tous les échos. Il l'a déjà dit il y a six mois. Il l'a redit au lendemain des massacres du 30 juin. Il l'a encore affirmé dans son discours de Hambourg. Or, puisque la révolution nationale-socialiste est terminée avant même qu'elle se soit produite, c'est donc que le IIIe Reich a fait son temps. C'est donc aussi qu'il s'agit maintenant d'un « IVe Reich ».

Et qu'est-ce que ce IVe Reich? Un régime où précisément « ces gens-là » commandent en fait, mais en laissant Adolf Hitler sur le devant de la scène. Parvenu au faîte de sa puissance, Hitler n'est qu'un prisonnier. S'il n'était pas lié par des engagements décisifs, il ne se serait pas incliné, en effet, comme un petit garçon, devant les chefs de la « Reichswehr », il n'aurait pas affirmé que la « Reichswehr » était une des deux colonnes de l'État. Car l'État allemand a, paraît-il, deux colonnes. L'une — en bronze — qui est la Reichswehr. L'autre — en papier — qui est le national-socialisme...

***

Le plébiscite du 19 août. — Devenu maître de l'Allemagne, par sa volonté et celle de la Reichswehr, Hitler décida cependant de faire sanctionner ses décisions par un plébiscite. Ce faisant, il poursuivait deux buts. Un but intérieur : feindre la légalité et asseoir son règne sur une consultation électorale massive. Un but extérieur : au lendemain des drames du 30 juin et du 25 juillet, qui avaient si gravement ébranlé sa situation internationale, prouver au monde qu'il restait investi de la confiance du peuple allemand et qu'il fallait par conséquent compter avec lui. Encore une fois, constatons là l'esprit de décision et d'habileté du Führer. Les masses ont certainement été surprises de sa prise de pouvoir instantanée, peut-être même sourdement inquiètes. En leur donnant l'occasion de se prononcer et en leur rendant ainsi l'exercice d'une liberté illusoire, Hitler dissipait leur malaise et se les conciliait d'un seul coup. « Je décide d'abord. Je vous permets ensuite d'approuver ou de désapprouver ma décision. » Une telle douche écossaise exaspérerait une opinion comme la nôtre qui possède une telle susceptibilité quand on veut s'imposer à elle. Mais les réactions allemandes sont exactement inverses et Hitler en agissant ainsi a fait preuve, une fois de plus, d'un sens psychologique remarquable. Cependant, le résultat du plébiscite n'était pas sans inquiéter les dirigeants du régime. La preuve en est qu'ils déployèrent pendant les jours qui le précédèrent un effort de propagande absolument

prodigieux. Jamais encore l'Allemagne ne connut un tel fracas de discours, de réunions publiques, d'articles de presse, de T. S. F., de spectacles destinés à la galvaniser. On se servit, en outre, du cadavre du maréchal Hindenburg encore chaud pour le transformer en agent électoral du Führer.

Au lendemain de la mort de Hindenburg, les bruits les plus contradictoires circulaient au sujet du testament que le maréchal aurait ou n'aurait pas laissé. Les uns prétendaient que ce document existait, mais qu'il était sévère pour le régime hitlérien et qu'on l'étoufferait. Les autres affirmaient que le maréchal n'avait laissé aucun écrit. Une note officieuse parut mettant un terme à ces polémiques et spécifiant qu'il n'y avait pas de testament. Dix jours après, la bombe éclatait : on avait retrouvé, paraît-il, ce testament et il ne constituait pas seulement un certificat de bonne conduite pour Hitler, mais un pressant appel à le choisir comme chef du Reich!... L'aubaine était vraiment inespérée!

Il s'agit là de toute évidence d'un truquage et d'un marchandage. Quand on sait, en effet, à quel point le Maréchal vivait en intimité avec son fils, le colonel von Hindenburg, et le rôle que jouait ce dernier auprès de son père, on ne peut admettre un seul instant que le colonel ne savait pas si, oui ou non, le Maréchal avait rédigé un document d'une telle importance politique. Tel qu'on a fini par le sortir, le testament comporte deux parties. L'une qui date de plusieurs années et qui est certainement authentique. Le Maréchal y fait une profession de foi monarchiste, conforme à sa vie et à sa doctrine. L'autre qui est toute récente, puisqu'elle remonte, dit-on, à quelques mois. C'est celle-là que les hitlériens exploitèrent, car elle désignait Hitler comme successeur. Ce passage est certainement apocryphe ou tout au moins falsifié. Le colonel von Hindenburg, pour des raisons fiscales peu reluisantes, est, on le sait, entre les mains des hitlériens. Est-ce pour cela seulement qu'il s'est prêté à cette supercherie? Nous pensons qu'il y eut aussi des calculs politiques d'un ordre supérieur. Il est probable que les héritiers consanguins ou politiques de Hindenburg offrirent cette aide inespérée au Führer en échange de certaines garanties précises. C'est ainsi que M. von Papen trouva là le moyen de rentrer en grâce auprès de son chef et proba-

blement d'obtenir des assurances catégoriques quant à sa sécurité personnelle. Ce ne fut pas, en effet, le colonel von Hindenburg qui remit au Führer l'enveloppe contenant les dispositions suprêmes de son père, ce fut M. von Papen lui-même en se rendant à Vienne... Pour la seconde fois, l'habile vice-chancelier, devenu ministre en Autriche, devenait ainsi le parrain d'Adolf Hitler...

Les résultats du plébiscite ne furent certainement pas ceux que l'on escomptait en haut lieu. Ils marquèrent, en effet, une diminution appréciable des voix hitlériennes par rapport à la consultation qui avait eu lieu neuf mois avant, en novembre 1933. Il est vrai qu'en novembre 1933, le plébiscite portait sur la question du départ de l'Allemagne de la Société des Nations et que sur ce plan les Allemands, hitlériens ou non, étaient à peu près tous d'accord. Cependant, pour un régime de dictature et surtout au lendemain des événements sensationnels qui venaient de se produire, un recul des voix ne saurait être considéré comme un succès. Sur 45 millions et demi de votants et 43 millions et demi de suffrages exprimés, 38 362 000 se prononcèrent en faveur de Hitler et 4 294 000 contre lui. Il y eut en outre 900 000 abstentions. Deux faits sont à remarquer. Le premier est qu'il y eut deux millions de suffrages exprimés de moins en août 1934 qu'en novembre 1933. Or ces abstentionnistes n'étaient évidemment que des anti-hitlériens timorés. En outre, le nombre des opposants était passé de deux millions à quatre, soit du simple au double. Cependant, il ne faut rien exagérer. Quatre millions de « non », c'est évidemment quelque chose sous un régime de dictature, de terreur et de représailles. Mais 38 millions de « oui », c'est bien davantage encore. Il est certain qu'un régime et qu'un homme qui peuvent se dire plébiscités par les neuf dixièmes du peuple sont en droit de se considérer comme ses maîtres. Peut-être cependant les chiffres du scrutin ne sont-ils pas aussi sûrs qu'on l'a dit? Je tiens de source certaine qu'un des dirigeants hitlériens, se sentant en voie de confidence avec un étranger qu'il prenait pour un ami, lui avait dit, quelques jours avant le scrutin : « Nous ne tolérerons pas plus de 10 p. 100 de « non ». D'autre part, il est certain que bien des gens ont voté sous l'empire

de la crainte. Les résistances les plus marquées se sont manifestées dans les régions catholiques et dans certains centres ouvriers, bien que les dirigeants communistes aient, paraît-il, donné à leurs troupes le mot d'ordre de voter pour Hitler, estimant que ce dernier était celui qui travaillait le plus sûrement à l'explosion, proche ou lointaine, du chaos révolutionnaire.

***

L'avenir de l'Allemagne? — Ainsi voilà Adolf Hitler, du moins en apparence, maître unique et tout-puissant du Reich. Pour combien de temps? La situation extraordinaire à laquelle il est parvenu se stabilisera-t-elle? Dans quelle direction la politique allemande continuera-t-elle à évoluer? Questions qui nous hantent. Car enfin, l'expérience est là. Elle prouve que, même sous le corset de fer de la dictature, les choses n'ont cessé de « bouger » en Allemagne. Il n'y a aucune raison pour que ce mouvement continu, qui est un des traits essentiels de la vie publique allemande, cesse du jour au lendemain de se produire. Mais alors, si mouvement il y a, dans quel sens se produira-t-il? Où va le régime hitlérien? Où va l'Allemagne? A cette interrogation il y a sans doute deux réponses, selon que l'on se place sur le plan de l'avenir immédiat de l'Allemagne ou sur celui de son avenir lointain.

Sur le plan immédiat — je veux parler des mois, disons même des années qui viennent — on ne voit guère quels bouleversements radicaux seraient susceptibles de se produire. Certes, il peut y survenir des changements de personnes dans l'entourage du Führer. Le bruit circule que la situation du docteur Gœbbels est notamment assez ébranlée et que le Führer-Chancelier se rend compte aujourd'hui que son ministre de la propagande lui a fait, du point de vue extérieur, infiniment plus de mal que de bien. Il est probable d'autre part — voire certain — que selon la fluctuation des événements économiques et sociaux, la politique intérieure du Reich procédera empiriquement en zigzag, donnant un jour un léger coup de barre à gauche — notamment au creux de l'hiver lorsque les masses sentiront plus durement leur misère

— puis revenant à droite pour freiner les appétits démagogiques et maintenir l'ensemble de la politique allemande dans le cadre fixé par ses trois tuteurs éternels : les dirigeants de la Reichswehr, les junkers de l'est, et les magnats de l'industrie lourde et de la banque. Du point de vue économique, la situation intérieure allemande est si fragile qu'elle ne permet pas de grands écarts. Le docteur Schacht a beau mener une guerre sans merci contre les créanciers échaudés du Reich, il a beau dégager méthodiquement l'Allemagne de toutes ses charges publiques et privées, les chimistes allemands ont beau se creuser la cervelle pour « inventer » des matières premières et fabriquer du coton, de la laine, et du pétrole avec n'importe quoi et moins encore, il reste qu'il y a une grande part de bluff et de chantage dans cette campagne « autarchique ». L'Allemagne ne peut se passer et d'exporter et d'importer les produits indispensables à sa vie et à son commerce et, dans leur for intérieur, toutes les têtes économiques du Reich — et elles sont nombreuses — souhaitent ardemment que l'on abandonne bientôt ces attitudes de matamores et que l'on en revienne à une conception plus saine des échanges internationaux. D'autre part, l'Allemagne a besoin de calme intérieur et extérieur. Calme intérieur, parce que le raz de marée du 30 juin a tout de même produit ses effets et qu'on ne peut pas se livrer chaque semestre à de telles saignées. Calme extérieur, parce que l'affaire du 25 juillet a dressé l'opinion mondiale contre Berlin et qu'il faut s'appliquer à donner maintenant des témoignages de calme et de pacifisme. Il faut les donner d'autant plus que l'on approche à grands pas du plébiscite de la Sarre et que le régime hitlérien a mis désormais tous ses espoirs dans cette partie. Or, les événements du 30 juin aussi bien que ceux du 25 juillet ont produit dans la population sarroise — dont la majeure partie est si profondément catholique — une impression désastreuse. Il s'agit de la lui faire passer. Pour cela, la meilleure méthode est de se tenir tranquille. Ou je me trompe fort, ou d'ici le 13 janvier nous ne verrons probablement pas de nouvelles explosions se produire en Allemagne. Tout au contraire, le gouvernement de Berlin se fera conciliant. Il tiendra un langage raisonnable. Il montrera patte de velours au Vati-

can, recherchera l'apaisement religieux avec les éléments catholiques du Reich et fera entendre des paroles de détente et de paix. Seule cette tactique peut améliorer sa position vis-à-vis des électeurs sarrois...

Quant à l'avenir lointain du Reich, c'est une autre affaire et l'on ne peut porter sur lui que des vues abstraites. Mais la question se pose et elle ouvre d'intéressantes perspectives. Car enfin, la dictature hitlérienne peut certes durer longtemps et, bien que l'Allemagne soit le pays du monde au sujet duquel le métier de prophète reste le plus scabreux, on peut prévoir que Hitler, qui est encore jeune, gouvernera son pays de nombreuses années encore. Mais un jour ou l'autre, tôt ou tard, de façon naturelle ou non, il disparaîtra. Que deviendra alors l'Allemagne? Deux choses sont sûres. La première, c'est que le régime hitlérien n'est pas un régime, mais une aventure individuelle. La seconde, c'est qu'il n'y a plus d'institutions en Allemagne. Or, un pays qui ne possède plus d'institutions est nécessairement destiné à flotter à la dérive. Ce fut la suprême sagesse de M. Mussolini, la marque de ce génie réaliste qui, malgré les fumées de l'encens, garde la froide notion des choses, que d'avoir respecté en Italie les institutions monarchiques. D'un geste, il pouvait les abattre et jouer au César. Il se garda bien de tomber dans une telle faute. Son patriotisme l'emporta sur son orgueil. Il savait, en effet, que s'il privait l'Italie de son armature dynastique, il risquait de la plonger, un jour ou l'autre, dans d'inextricables difficultés; il voulait lui assurer une sauvegarde permanente. En Allemagne, rien de tout cela. Plus de constitution, plus de parlementarisme, plus de partis — pas de dynastie. La dictature nationale-socialiste est un désert. Nécessairement une heure viendra où ce désert sera tragique. Examinons les hypothèses qui peuvent alors se présenter. La nouvelle dictature d'un nouvel homme? C'est une solution possible. Mais trouve-t-on à la portée de la main, quand il le faut, un Mussolini ou un Hitler? En tout cas, une nouvelle dictature ne ferait que reporter la difficulté. Elle ne la résoudrait pas. Le retour alors à un système républicain démocratique et parlementaire? Éventualité qui me paraît totalement à exclure. L'Allemagne est et restera fortement socialisante,

sinon socialiste. Mais elle est et restera le contraire d'une démocratie. La république weimarienne n'avait pas de racines dans la nation. En outre, elle avait tout contre elle : la défaite, la discussion irritante avec l'étranger, l'hypothèque d'un traité, les difficultés financières, économiques, etc. Comment un tel régime, si peu conforme déjà au tempérament national, pouvait-il être populaire?

Le communisme? De bons esprits sont convaincus que l'Allemagne y glissera sûrement et que Hitler est le fourrier de cette forme de révolution. Personnellement, je n'y crois pas. Je crois à l'extrême socialisation de l'Allemagne sur un certain plan. Je ne crois pas à la possibilité d'un régime communiste. L'Allemand n'a ni le goût ni le sens de la barricade. Il est naturellement hiérarchique. Il est à la fois incohérent et ordonné. Le désordre dans l'esprit, mais l'ordre dans les réflexes physiques. Alors, que reste-t-il? Il reste la monarchie. Il me paraît absolument évident que l'Allemagne retrouvera un jour ses formes impériales. Mais quand? Nul ne le sait. A l'heure actuelle, la situation est trop fiévreuse, les illusions des masses trop tenaces pour qu'une restauration soit possible. Mais le temps travaille en sa faveur. Au fur et à mesure que les déceptions s'épaissiront, la carte monarchique se valorisera et apparaîtra comme l'ultime ressource. Peut-être même n'est-il pas exclu que Hitler la jette lui-même sur la table et se transforme en Monk après avoir joué les Cromwell. Cette hypothèse me paraît même assez vraisemblable...

Mais ici, deux observations. Une restauration unique, c'est-à-dire, en termes clairs, le retour pur et simple des Hohenzollern à la tête d'un empire étroitement unifié serait une solution détestable. Elle se heurterait, d'ailleurs, en Allemagne même à des résistances locales d'autant plus fortes que le principe monarchique ressusciterait. Si l'Allemagne doit retrouver des formes dynastiques, que les anciennes familles régnantes remontent alors toutes sur leur trône; que les Wittelsbach, notamment, receignent la couronne qui leur appartient. Cela serait, du point de vue européen, le moindre mal.

Une chose est sûre : c'est que l'Europe, pour son repos, a joué pendant longtemps la carte démocratique en Alle-

magne, et qu'elle l'a perdue. La pire des cartes, c'est celle qui est actuellement sur la table : celle de la démagogie. Restent les autres. N'y touchons pas. Mais si les Allemands veulent eux-mêmes en jouer, nous verrons bien, le moment venu, quelle attitude il faudra prendre...

***

En attendant, ce qui nous importe le plus, c'est le tour que prendra la politique extérieure de l'Allemagne au cours des mois qui vont venir. Jusqu'ici, cette politique extérieure a été d'échec en échec. Non seulement Hitler n'a atteint aucun des buts auxquels il s'était flatté de parvenir par sa seule présence, mais il a perdu les deux meilleures cartes que la diplomatie allemande avait en main : la carte italienne et la carte russe. En outre, pas plus du côté de l'Autriche que du côté de la Pologne — devant laquelle il a capitulé en faisant passer cette capitulation pour un succès — il n'a enregistré le moindre progrès. A l'heure actuelle, je l'ai déjà dit, l'effort allemand est tout entier dirigé vers le plébiscite de la Sarre. Là se jouera pour le IIIe Reich une partie considérable. S'il la gagne, c'est-à-dire si les Sarrois se prononcent, à la quasi-unanimité en faveur du retour pur et simple de leur territoire à l'Allemagne, il est évident que le Führer-chancelier embouchera ses trompettes et fera de ce vote, et pour longtemps, le tremplin de son prestige et de sa popularité. Si au contraire le plébiscite ne constitue pas un triomphe pour Hitler et que la majorité des Sarrois choisissent le *statu quo*, si même le retour à l'Allemagne n'est voté qu'à une majorité sans éclat, Hitler sentira le coup qui lui sera ainsi porté et il est difficile de prévoir les conséquences qu'il en tirera. Ne cherchons donc pas pour l'instant à imaginer ce qui se passera après le 13 janvier, puisque cette date comporte une inconnue et que de cette inconnue dépendra largement l'évolution dans un sens ou dans un autre de la politique extérieure du Reich.

Constatons cependant que la diplomatie allemande ne reste pas inactive. Partout où il y a des possibilités de fermentation en Europe, elle travaille. Elle travaille en Pologne,

en Hongrie, en Yougoslavie; elle continue même à travailler à Rome malgré les déboires ressentis. Avec habileté, elle utilise toutes les dispositions susceptibles de jouer en sa faveur. Ici la vanité, là la convoitise, ailleurs le ressentiment, autre part la misère. Elle aiguise les susceptibilités. Elle brouille les cartes. Tantôt elle se pose en cliente sur le seul plan économique. Tantôt elle se farde en alliée sur le seul plan politique. Brutale ou rusée. Non. Brutale et rusée. Et tandis qu'elle manifeste cette activité sur le plan diplomatique, sur le plan matériel, elle réarme plus fiévreusement, plus techniquement que jamais, hâtant ainsi le moment où elle pourra appuyer son action extérieure d'une menace constante d'agression. Elle entraîne la jeunesse et transforme les « congrès » nationaux-socialistes en grandes manœuvres, réalisant ainsi des exercices de mobilisation qu'aucun autre pays ne se permet de faire. A nous de garder l'œil bien ouvert et de savoir exactement ce que nous voulons et ce que nous ne voulons pas. Il est vrai que, dans ce monde en folie, plus que jamais nous devons tendre à l'apaisement, à la cohésion, aux rapports sains entre les peuples et il est vrai aussi qu'une Europe normale ne peut se concevoir sans l'Allemagne. Mais le problème reste précisément de savoir comment concilier les débordements allemands et l'équilibre stable de l'Europe? Ce problème, hélas, n'est ni d'aujourd'hui ni d'hier. Il se pose depuis plus de trente ans et il a déjà provoqué une catastrophe. Ce qui le rend tragique, ce ne sont pas les dangers qu'il porte en lui. C'est bien plutôt l'incompréhension — faite de fausse sagesse sophistique — de ceux qui pourraient, avec un peu de clairvoyance et de fermeté, le rendre inoffensif. Car il suffirait pour cela qu'on le situât sur le seul plan où il soit soluble : celui d'une collaboration internationale fondée sur des principes rigides, des garanties certaines et une loyauté sans fissure.

WLADIMIR D'ORMESSON

PAULINE[1]

Les pieds nus dans ses sandales, Jean s'assit au bord d'un pré. Le rayonnement du ciel demeurait suspendu en poudres argentées parmi des brumes, et Jean respirait dans la brise un parfum un peu amer, l'odeur d'algues des aubépines, sensation d'océan qui toujours composait pour lui l'arome secret, l'arrière-goût voluptueux d'une belle matinée de mai.

Il rentra pour écrire des lettres. Le soleil ne pénétrait pas encore dans la chambre où l'ombre était morne. Il jeta les yeux sur un cahier ouvert et relut une phrase écrite le mois dernier : « Influence des incendies sur l'art des cathédrales; ils ont permis des embellissements nouveaux. — Les statues, les ornements délicats perchés si haut qu'ils échappent aux regards. — Beauté pour les hirondelles. » Il ne se souvenait plus du sens qu'il attachait à ces mots. Ici, depuis des années, sa pensée était faite de remarques inachevées, sans liens, de sensations à peine effleurées.

Avant de refermer le cahier, il écrivit : « Ce pays que je vais quitter : indéfinissable. Non pas tel site, mais l'espace, l'enveloppement discret des horizons. L'aisance, la disponibilité de l'être. Le fin tissu impondérable d'une véritable existence. » Ces mots ne s'expliquaient que par un contraste. Il connaissait déjà les préoccupations précises, les menus faits qui accaparent tout l'esprit et vous réduisent en poussière.

Il écrivit à son avocat, à Bavouzet et à Desca, puis il sortit

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 septembre, 1er et 15 octobre.

avec Pauline. Elle n'est plus, pour lui, la femme un peu vague confondue à une vie agréable, mais le refuge, l'âme qui survit aux choses éphémères. Pauline a pu se déprendre de tout ce qui n'est pas lui, surmonter ses faiblesses, ses rancunes, ses goûts, afin de le suivre là où l'appelle son destin d'homme, même sans tout à fait le comprendre et l'approuver. Pendant ces promenades, ils ne regardent rien autour d'eux, déjà détachés de ce pays, mais tendrement rapprochés, marchant en silence, comme frappés d'un malheur qui vous rend plus graves, plus seuls, plus nécessaires l'un à l'autre.

Pauline avait atteint tout de suite à l'abnégation extrême, acceptant les résolutions graves qui influent sur toute l'existence, mais elle demeurait sensible à de petites gênes, à de menues privations qui lui semblaient intolérables. Elle ne pouvait supporter les courtes absences de Jean. Plusieurs fois, il se rendit à Limoges et à Paris. A son retour, Pauline lui disait.

— Partons. J'aimerais mieux habiter Limoges.

— Les formalités ne sont pas terminées. Frédéric a le droit de conserver son poste quelque temps encore. Je tâcherai d'abréger le délai. Nous passerons peut-être encore un été ici. Je ne m'en plaindrais pas.

A Limoges, Jean descendait à l'hôtel et, de bonne heure, il allait chez Bavouzet qui le recevait dans sa salle à manger. Jean s'asseyait devant un secrétaire Empire ou dans un fauteuil, près de la fenêtre qui donnait sur un jardin planté d'arbres. Dans un coin de la salle à manger, une petite vitrine garnie d'émaux représentait le seul luxe de Bavouzet. Il avait accepté son renvoi comme un accident qu'il est vain de discuter. Il n'en sentait ni l'injustice, ni le dommage pour la Fabrique. Souvent, il avait vu Robert Barnery congédier un employé pour une faute légère après vingt ans de bons services. Cette chute, au terme d'une vie de dévouement, lui semblait fatale et mystérieuse comme la mort.

— Vous reviendrez bientôt à la Fabrique, — lui disait Jean pour le réconforter, avant de se mettre au travail.

Et aussitôt, dépliant des papiers, il commençait un interrogatoire minutieux en attendant Châtenet. Il s'agissait de fixer les dispositions de la nouvelle Fabrique. Les plans seraient prêts le jour où Jean prendrait possession de la gérance.

Les yeux fixés sur de grandes feuilles bleu ciel, déplaçant un carré de papier blanc qui figurait un atelier, Bavouzet répondait aux questions de Jean d'un air affable, affairé et réfléchi. Il avait encore sa moustache blonde, son gilet clair, un aspect un peu mièvre, que nulle disgrâce ne pouvait modifier. Lorsque Jean lui disait : « Vous reviendrez bientôt à la Fabrique », il acquiesçait d'un petit salut reconnaissant et son sourire découvrait deux dents gâtées, mais il ne concevait pas cet événement comme possible, ni que rien pût ébranler le pouvoir établi, la royauté de Frédéric. Et les visites de Jean, ses projets, cette Fabrique nouvelle dont on discutait avec tant de sérieux les moindres détails, lui semblaient un jeu fait pour distraire des chimériques qui se réunissaient deux ou trois fois par mois dans sa salle à manger.

Jean voulait faire acheter par Paul Desca les actions de Frédéric et contraindre Frédéric à les céder. Ces titres ne rapporteraient rien à Paul pendant longtemps; seul Jean le savait et il se doutait que son cousin le lui reprocherait un jour. Mais le but, le succès nécessaire, comptait uniquement à ses yeux, comme la guérison pour le médecin. Dans la pensée ou la parole, il ne considérait plus que des moyens pour une fin urgente. Il avait appris un langage inusité chez lui, et le tact, le tour d'esprit que les événements exigent. Mais dans cette activité incessante, souvent grossière, dans cette suite d'efforts si mesquins, si fugaces, tout de suite oubliés, il sentait le plus pur désintéressement; il était absent de son œuvre.

Un employé frappa à la porte du cabinet de Frédéric.

— Monsieur Jean demande si vous pouvez le recevoir?

Frédéric se leva, passa dans la pièce voisine, serra la main de Jean, et, sans parler, retourna dans son cabinet, suivi de Jean.

— Mon cher Frédéric, tu sais que ta gestion n'est pas approuvée par tes frères et tes beaux-frères. Ils n'ont pas ton expérience, mais tu dois te résigner devant le fait : on ne veut pas renouveler ton mandat et on m'a demandé de prendre la direction de B et C°. J'ai accepté. Les actions de Nathalie m'appartiennent. Paul veut bien acheter tes titres. Il les payera un bon prix, cinq fois le prix que tu as offert à Nathalie. Je suppose que tu ne désires pas conserver des intérêts dans

une affaire que je dirigerai. Aussi, je te conseillerais d'accepter toute de suite la proposition de Paul. Il pourrait changer d'avis.

Le mutisme de Frédéric était une défense instinctive de l'organisme, qui lui permettait d'écarter les problèmes difficiles et d'amortir les chocs sous l'enveloppe d'une personnalité factice. Son œil noir prit une telle fixité qu'il parut plus noir encore et comme grossi; sa main brune, nerveuse, aux phalanges marquées serrait un coupe-papier.

Patiemment, avec de petites ruses, il avait mis son père en garde contre l'intrusion des ignorants et des fous qui détruiraient la maison. Tout ce qu'il a redouté s'accomplit maintenant.

Gêné par ce silence, Jean se leva.

— Voilà, mon cher Frédéric. Réfléchis. J'espère que tout cela s'arrangera.

Frédéric accompagna Jean jusqu'à la porte et dit à un employé :

— Je ne veux plus qu'on me dérange aujourd'hui.

Il s'assoit devant sa table, prend un catalogue et note les plants de fraisiers qu'il désire commander pour son jardin, puis il descend l'escalier de la Fabrique, à petits pas, ne voyant que les marches.

Quand il arrive chez lui, on se met à table. Joli couvert, nappe damassée très blanche, porcelaines blanches, fines, unies, sans décors. Sa femme et ses enfants parlent entre eux. Il ne dit rien, mais caresse son gros chat noir qui lui grimpe sur l'épaule et se frotte contre sa tête. Après le dîner, il va dans le jardin et inspecte les massifs. On entend le bruit des lourds contrevents de fer que le domestique referme. Les enfants vont se coucher; ils disent qu'ils s'endorment pour échapper à la longue soirée dans le salon trop beau avec son haut plafond, le rouge sombre des murs, les portes démesurées, les vitrines, les cadres dorés. Ils vont bavarder chez eux, dans les chambres claires. Frédéric étend ses jambes sur une chaise, les pieds chaussés de vieux escarpins vernis, puis se relève et détache de la boucle de sa montre une clef minuscule. Il ouvre une vitrine et en retire des objets d'art nègre, statuettes et masques hideux qu'il palpe et pose sur la table, et regarde amoureusement de ses yeux fixes.

***

Jean s'est réservé, par une promesse de vente, un terrain de dix hectares, avenue de Poitiers, où il bâtira la nouvelle Fabrique. Dans ce quartier se trouve la maison des Larmandie où Nathalie a vécu cinq ans.

Durant ses séjours à Limoges, Jean se heurte partout à l'image de Nathalie. Cette femme inoubliable lui fait sentir le lien entre soi et autrui dont le malheur est comme en relation avec notre existence et semble notre faute. Ce sentiment abstrait, indépendant de la personne et qui peut associer l'aversion aux plus tendres scrupules, demeure intact.

Mais tout de suite sa pensée glisse vers Aline. Cette fille qu'il ne connaît pas grandit en lui selon son rêve.

A Paris, même s'il n'y reste que deux jours, il ne manque jamais de passer rue de Messine. Il s'avance timidement sur le trottoir et s'assoit derrière la vitre d'un café, écartant un peu le rideau pour observer la rue. Peut-être qu'il va l'apercevoir. Mais c'est trop tôt encore pour rompre le pacte de silence. Quand elle aura vingt ans, il imagine une étrange rencontre. Brusquement elle deviendra sa fille. Il lui dira : « J'étais loin mais j'ai travaillé pour toi. »

Il s'en va, heureux comme s'il l'avait vue telle qu'il l'imagine.

***

En gilet blanc, veste de tussor écru, canotier, Paul Desca attendait Jean à la station voisine de Joncherolles, son cheval attelé à un tonneau à l'ombre d'un arbre. Sortant de la gare, Jean se dirigea vers une automobile, tourna la tête et aperçut son cousin.

— C'est l'auto des Surpierre, — dit Desca. — J'ai pris le tonneau. Je le préfère à l'auto pour les petites courses. Je sors si peu ces temps-ci!

Plus fermé que de coutume, comme un peu distant, Desca aida Jean à placer sa valise dans la petite voiture de manière à équilibrer le poids, monta après lui, et, rassemblant les guides, il effleura du fouet les flancs du cheval qui abaissa la croupe et partit au trot, tandis que tinta le grelot du collier.

— Julie va bien?

— Elle sera contente de vous voir. La chaleur l'éprouve, — dit Paul d'un ton résolu, presque cassant, et une légère contraction altéra son visage.

Il reprit :

— Avez-vous vu Frédéric?

— Je lui ai fait part de votre offre. La conversation a été cordiale si l'on peut appeler cela une conversation. Il n'a rien dit.

— Il ne dira rien, mais, à la dernière minute, il acceptera.

Desca prononça ces mots comme contraint de parler, la pensée ailleurs, et, désignant du bout de son fouet les hêtres rouges et les chênes du parc, il ajouta : — Des arbres plantés par mon beau-père! Ils ont grandi... Il y a dix ans, j'allais le chercher à la gare. Que de changements depuis!

Des chèvrefeuilles entouraient le porche. Dans le hall, les mêmes tableaux étaient suspendus aux mêmes places, mais une tristesse pesait, et Jean se rappelait les arrivées de jadis, au temps où l'on voyait de la marquise entre les arbres le train passer, puis la voiture quitter la route et disparaître dans l'avenue, et l'accueil de Julie, les robes claires, les visages rieurs.

Ils traversèrent le salon, et Jean aperçut Julie, allongée dans un coin abrité de la marquise, en robe de chambre de flanelle bleue, une couverture de laine blanche tricotée, posée sur ses jambes, malgré la chaleur. Il fut frappé de sa pâleur. Elle masquait, sous une couche de poudre, de petites plaques rouges sur les joues, et ses yeux, par contraste, d'un noir perçant, étincelaient :

— Je suis heureuse de te voir ici, Jean! — dit-elle à voix basse, les mains tendues vers lui, tandis que Desca se penchait derrière elle et lui embrassait le front.

— Ne t'agite pas, Julie.

— Te souviens-tu, Jean, de tes vacances à Joncherolles? Tu jouais la comédie au château de la Tulle avec Lili de Surpierre et les jumelles.

— Lili... Qu'est-elle devenue?

— Elle a un fils capitaine.

— Un capitaine!

— Quand tu étais enfant, tu jouais très bien la comédie.

Je me figurais que tu deviendrais, non pas un acteur, précisément, mais un écrivain. Et tu seras un modeste fabricant de porcelaine, comme disait papa. C'est la dernière chose que j'attendais de toi. Il est vrai que je ne pensais pas voir Guy marchand de lait. Ces Barnery sont déconcertants. Je te montrerai un tableau de Guy. Il avait du talent. Papa le lui a reproché. Ce n'était pas la peine.

— Julie, ne parle pas de trop, ne t'excite pas! — fit Desca.

— Je me sens mieux aujourd'hui... Oui, Jean, je croyais que tu serais un écrivain, parce que tu as écrit un roman à douze ans.

— Un roman?

— Les premières pages d'un roman. Il s'appelait *Hélène*. Cette héroïne était Lili. Aujourd'hui, sa vie pourrait inspirer un romancier... Toutes les vies, d'ailleurs. Quels personnages étranges nous entourent, n'est-ce pas? Mais c'est plutôt la vie de sa mère qui est étonnante. Madame de Surpierre était une honnête Limousine, une sainte femme. Comme toutes les saintes femmes, elle a épousé l'homme qu'elle n'aimait pas, elle a vécu dans l'endroit qui lui déplaisait, au milieu de gens qu'elle ne pouvait souffrir. Puis elle s'est révoltée, mais sourdement. Elle s'est jurée que sa fille aurait une autre existence que la sienne, une vie d'amour et de liberté, et Lili a reçu une éducation effroyable. Pourtant, ces belles leçons n'ont eu aucun effet. Lili a fait un mariage de raison, arrangé par madame de Larmandie. Sa mère ne lui a pas pardonné cette trahison... Je crois qu'elles se sont réconciliées quand Lili a eu des amants.

— Vraiment, une mère peut pervertir sa fille? Est-ce que l'amour maternel...

— Il ne s'agit pas de perversions, mais de bons conseils. Seulement, chacun les donne à sa façon... Ah! l'amour maternel est un sentiment insondable!... A la fois le plus égoïste et le plus sublime, le plus aveugle, le plus clairvoyant...

— Je vais donner un coup d'œil au vin, — dit Paul. — Blanc ou rouge?

— Comme vous voudrez, — fit Jean.

Il se tourna vers Julie et dit à mi-voix, regardant la rampe de la marquise où les rosiers grimpants cachaient les ornements dorés :

— L'amour maternel, c'est la tendresse pour des êtres disgraciés... Il y a là du divin...

Il se tut et quand Desca se fut éloigné, il dit soudain :

— Tu as vu Nathalie. Comment l'as-tu trouvée?

— Elle n'a pas changé. Chez elle, aucun trait n'a vieilli... même dans le visage. L'idée fixe pétrifie... La vie s'écoule hors de vous... Une certaine tension de l'esprit entretient une perpétuelle jeunesse... Nathalie m'apparaît comme une statue. La statue de la fidélité.

Elle sourit. Jean la regardait avec gravité :

— Et Aline? est-elle élevée comme je le souhaiterais?

— Tu demandes beaucoup! Nathalie se considère comme une victime, surtout comme une sainte... Cela implique pas mal d'aigreur et de soif de vengeance. Aline n'aura pas une très haute opinion de l'homme, si elle écoute sa mère. Mais je doute qu'elle l'écoute. En tout cas, elle se porte bien.

— Sa mère aurait une mauvaise influence... Ne crains pas de m'inquiéter. J'aime mieux savoir.

— Que sait-on?... On dit... Est-ce vrai? Mais cela n'a pas d'importance. Les enfants les mieux élevés se sont formés en réaction contre un milieu détesté... Tu as connu Ferdinand Vouzelles, cet espèce d'Arabe si noir, le père de ton ami Pierre. Il n'a jamais goûté de vin, ni touché à un verre d'anisette, parce qu'il avait gardé le souvenir d'un père ivrogne.

— Tu as des comparaisons effrayantes! Quand tu m'as parlé de madame de Surpierre et de l'étrange éducation qu'elle a donnée à sa fille, n'était-ce pas un rapprochement...

— Non!... Jean!... Quelle idée! Jamais... Bien sûr, ta fille n'est pas dans un milieu excellent pour une enfant, mais vraiment cela n'a pas d'importance... Heureusement, car presque tous les enfants sont élevés par des mères insensées. Une merveilleuse force de résistance, de renaissance permet de surmonter une mauvaise hérédité et une mauvaise éducation, qui sont le lot commun.

— Aline est blonde, n'est-ce pas?

Cette question, ce frémissement de curiosité, voulaient dire : « Elle me ressemble? »

Julie le comprit, hésita, et d'un ton gêné qui augmenta son blésement :

— Oui... Elle est assez blonde... Les cheveux bouclés... Puis, d'une voix rapide :

— Et ton fils? Il va venir à Limoges. Ce sera un changement pour lui. C'est un gentil garçon?

— Très gentil... Un paysan.

— Comment?

— C'est un petit paysan suisse. Mais il le sait, il en est fier. Il imite les paysans. Il y a là une différence.

— Une grande différence. Dans un an, il aura l'accent limousin.

— Tu vois bien que le milieu compte.

— Il compte et il ne compte pas.

— Nos enfants...

Jean se retourna en entendant le pas de Desca sur le dallage et il le regarda en souriant.

***

L'armoire est ouverte, la commode béante, le lit défait chargé de piles de linge. Pauline à genoux devant une malle entasse soigneusement les chemises de Jean, utilisant le moindre espace. Max profite du désordre pour déballer une caisse derrière le lit.

— Jean, emmène Max!

— Je vais corder une caisse.

— Emmène Max!

Elle ne semble pas entendre les cris, toujours penchée sur la malle.

— Madame a encore besoin de moi? Mon riz pourrait brûler.

Rose ouvre la porte et une fumée âcre envahit la chambre.

— Tant pis!... Je n'ai pas faim.

Pauline rabat le couvercle de la malle qui ne ferme pas. Exaspérée, elle en retire un casier qu'elle renverse sur le lit, puis s'étend, la tête appuyée sur un amas d'objets disparates et éclate en sanglots.

Plus calme, elle revient devant la malle, vérifie les armoires, repousse les tiroirs. Tout est vide; seuls les draps restent sur le lit. Par la fenêtre, elle jette des fleurs fanées sans souci de la

terrasse sablée. Plus de fleurs dans la chambre, sauf sur la table de nuit, un petit tas de pâquerettes et de boutons d'or que Max a apporté de sa dernière promenade.

Elle se recoiffe, change de blouse, entre dans la cuisine où Max déjeune.

— Ah! le bon chéri! — dit Rose. — Si je n'étais pas mariée, je le suivrais à Limoges!

L'air sombre, les pieds dans un tas de papiers, Jean trie des lettres. Apercevant Pauline, il sourit et l'entoure de son bras.

Elle cache sa tête dans l'épaule de Jean avec un frisson, mais ses larmes sont épuisées.

— J'ai peur...

Elle s'apaise au contact de la rude étoffe où elle sent la chaleur, la charpente de l'homme qu'elle aime.

— Pauline... Ne pleure pas... La vie est très longue...

— Laisse-moi... Attends... Je prends des forces...

III

Assis devant la table, dans l'ancien bureau de Frédéric, Jean mit ses lunettes, prit un coupe-papier pointu et ouvrit la grande enveloppe qui contenait le courrier d'Amérique. La maison de New-York adressait à Limoges les commandes de ses clients, qui suivaient ici une voie tracée jadis par Robert Barnery, dans un règlement de soixante pages, écrit de sa main : « M. Bavouzet est chargé de l'exécution des commandes d'Amérique et il dirige toutes les opérations jusqu'à la remise au Grand Bureau des livres d'emballage. Dans l'heure qui suit la réception du courrier, on commence à relever sur les originaux les *besoins de blanc* pour les commandes de blanc. Le délai extrême dans lequel les besoins de blanc doivent être relevés est le soir du jour qui suit la réception des commandes. On ne doit pas quitter le bureau ce soir-là avant d'avoir achevé de relever les besoins. En même temps qu'il fait relever les besoins de blanc, Bavouzet fait relever les *besoins de chromos*, dans les mêmes délais, afin de ne pas retarder la remise des commandes à Châtenet. Chaque semaine, les besoins de chromos sont envoyés à M. Robert... »

En adressant le règlement à Bavouzet en 1890, Robert Barnery lui avait écrit :

« Mon cher Bavouzet, je vous envoie le nouveau règlement. Je vous prie de copier vous-même les pages qui vous concernent et de m'envoyer cette copie. Signalez-moi ce que vous trouvez difficile à exécuter et je vous montrerai que toutes les prescriptions sont faciles à exécuter. Je voudrais obtenir une stricte observation du règlement dans ses moindres détails; et chaque fois que j'irai à Limoges, je passerai une inspection minutieuse, le règlement à la main. Je tâcherai que pas une infraction ne m'échappe. Vous tâcherez, j'en suis sûr, que je n'en trouve pas. C'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire. »

Dans cette lettre très ancienne, que Bavouzet lui avait donnée, Jean reconnaissait le charme de Robert Barnery, ce ton gracieux et si pénétrant de l'homme qui n'avait pas besoin d'exiger pour obtenir et qui eût considéré un air impérieux comme un signe de faiblesse. Son ascendant si puissant sur tous, venait de l'évidente sagesse de ses décisions. Cette pensée perspicace et réfléchie, aujourd'hui encore, réglait tous les gestes, par l'entremise d'hommes dévoués à celui qui avait toujours raison et à qui on aimait à faire plaisir.

Cependant, dans cette fabrique si bien agencée et où chacun exécute avec compétence une tâche familière, sans cesse surgissent des problèmes inédits. Depuis vingt ans, ponctuellement, Bavouzet relève les besoins de blanc, mais s'il faut passer une commande aux ateliers de fabrication, il ne sait quelle quantité conserver en stock, évaluation complexe que nul règlement ne prescrit et qui exige le tact du chef. Lorsque New-York transmet la commande d'un client qui a des vues personnelles sur le décor et les formes, Bavouzet comprend la lettre; mais, pour saisir les véritables intentions de cet étranger, l'intuition de Jean est nécessaire.

Il se consacrait spécialement à la décoration, laissant à Joubert la responsabilité des fours, mais il s'aperçut que les vieux fours limousins donnaient pour chaque fournée trop de déchets. Il recueillit les avis de Joubert, il consulta le chimiste qu'il venait d'engager pour la fabrication des cou-

leurs, il questionna des ingénieurs; mais la volonté constante de réduire la part coûteuse du rebut, malgré les échecs, l'ennui des innovations, un surcroît de difficultés, émanait de Jean. Si un peintre, traçant un filet d'or, trouvait un bord d'assiette insuffisamment émaillé, Jean entendait la remarque et avertissait l'émailleur. Traversant un atelier, il s'approchait tout à coup d'un ouvrier : « Votre plâtre n'est pas assez poreux. » Il semblait mieux pourvu que les autres d'une chair sensible, de perceptions actives, récepteur en contact avec l'ensemble, qui concentre l'énergie directrice essentielle.

Parfois, il passait des heures dans un grand fauteuil de cuir, comme s'il dormait.

Un commis du bureau de la comptabilité, lui dit :

— M. Pierre Vouzelles demande si vous pouvez le recevoir.

— Pas maintenant, à onze heures et demie, — dit Jean, sans bouger de son fauteuil.

***

Lorsqu'on annonça Pierre Vouzelles, Jean songea au petit garçon qui traversait la place Jourdain, sous une ombrelle, aux côtés de son père, et il se rappela le visage de Levantin de M. Ferdinand Vouzelles, blanc par la barbe, mais qui avait gardé un fond noir dans les yeux, la peau bistrée, la jaquette fermée par un bouton. Le père et le fils se promenaient toujours ensemble. Jeune homme, Pierre fit de la peinture; il lisait les maîtres du socialisme. Mais on ne pouvait croire à son talent ou à ses opinions; tout en lui semblait bizarre, à cause du couple inséparable qu'il formait avec son père.

Pierre avait un visage mat encadré dans une barbe d'ébène et Jean reconnut à la fois l'enfant et le père. C'était bien l'enfant, incapable de vieillir, mais façonné dans la substance noirâtre de M. Ferdinand Vouzelles. Pierre ne ressemblait pas complètement à son père : aux yeux de Jean, il n'atteindrait jamais à la maturité absolue de M. Ferdinand Vouzelles.

Jean lui serra la main, désigna une chaise, le questionna par des phrases détournées, ne sachant s'il devait le tutoyer. Il se demandait si M. Ferdinand Vouzelles était mort. Comment imaginer que Pierre lui ait survécu, même avec un aspect si funèbre?

— J'écris quelquefois dans des revues, — dit Pierre, passant la main sur sa barbe. — Justement, je t'ai apporté la *Revue Socialiste* où tu trouveras mon dernier article. Quand tu l'auras parcouru, tu saisiras mieux le sens de ma visite. J'ai appris que tu prenais la direction de cette Fabrique. Je n'ai pas voulu te féliciter tout de suite; tu étais trop occupé pour me recevoir. Même aujourd'hui, je ne veux pas te retenir longtemps. Je te dirai seulement que je suis heureux de penser que dans cette Fabrique l'ouvrier enfin ne sera pas oublié.

Jean se leva, passa dans une pièce voisine et revint tenant dans les mains deux assiettes qu'il posa sur la table.

— Regarde ces assiettes. L'une est fabriquée en Allemagne et son prix est beaucoup moindre. Et, maintenant, Rosenthal ne copie plus les formes et les décors B et C°. C'est grave. Nous sommes obligés de réduire nos prix de revient, ou nous perdrons le marché de l'Amérique. Nous allons construire une nouvelle usine, mieux outillée. Après, on pensera aux ouvriers.

— Ce n'est jamais le moment de penser à eux. Tu peux mesurer le développement de la maison Barnery depuis 1840. En comparaison, le sort de l'ouvrier s'est-il amélioré suffisamment?

— Il s'est légèrement amélioré. Les ouvriers sont encore mal logés, mais si je leur construis des pavillons décents et que l'on ferme l'usine, que feront-ils chez eux? Je suis ici pour que la Fabrique dure.

— Je ne t'ai pas revu depuis vingt ans, mais je sais d'où tu viens. Je n'aurais pas eu l'idée de rendre visite à Robert Barnery. Je m'aperçois que tu raisonnes comme lui. Rien n'est changé.

— Rien ne peut changer dans ce bureau. De cette place, on a une vue sur tous les horizons; on n'est pas libre de ses mouvements. Une certaine politique s'impose. Et si, à ma place, se trouvait un fonctionnaire, représentant de l'État ou de telle collectivité, il ne penserait pas autrement. Mais il y a une différence entre l'héritier de Robert Barnery et ce fonctionnaire : un délégué est obligé de ménager les intérêts actuels des membres de la confrérie. En 48, les ouvriers limousins ont

constitué des associations pour créer des fabriques de porcelaine. Ces tentatives ont échoué tout de suite, sauf une qui avait à sa tête un homme énergique et compétent : Ricroch. Seulement Ricroch a déplu aux ouvriers et ils l'ont remplacé par un imbécile. L'année suivante, l'affaire sombrait. Elle avait duré cinq ans. Je n'ai pas d'autres objections contre le socialisme. C'est un régime voué à l'échec à cause de ses complaisances. Il est soumis à l'intérêt immédiat des membres dont il dépend... Les décisions que je prends dans ce bureau sont déplaisantes. Elles contrarient tout le monde et ne sont pas comprises. Le salut des hommes est toujours très amer. Mais on ne me chassera pas si je déplais. Je ne serai frappé que par mes fautes.

— Les intérêts de la fabrique ne sont-ils pas conciliables avec les intérêts qui me sont chers? Peu m'importe la prospérité de B et C° si les hommes qui travaillent ici, et en quelque sorte l'humanité, n'en tirent aucun profit, si toujours les ouvriers ont juste de quoi vivre. Entre le luxe des choses, l'extension de B et C° depuis soixante-dix ans, le progrès des machines et la situation de ces hommes, il y a un tel écart, je sens là une telle contradiction, que j'ai peur pour toi et pour eux. Je vois une anomalie catastrophique. Et, de ces hommes, quels raisonnements peux-tu attendre? Ils t'opposeront la révolte butée de l'esprit de groupe. Ont-ils les moyens d'avoir une pensée individuelle?

— Je m'attends à leur révolte. Ils résisteront aux nouvelles machines, à l'école professionnelle que je veux créer, aux...

— Ils savent bien qu'il s'agit toujours d'empêcher la hausse des salaires.

— Je le répète : je ne céderai pas, je n'accorderai rien avant que la nouvelle fabrique ne soit construite.

— Cette fabrique est-elle indispensable?

— Oui. C'est le salut. Que l'on supprime la concurrence, et elle n'est plus nécessaire, et moi je suis inutile ici. Mais il ne suffit pas de supprimer la concurrence en France, ce qui après tout est concevable. Il faut la supprimer dans le monde entier, en Amérique, en Chine. Ce rêve peut inspirer un article ou un discours au peuple. Ma tâche est de continuer à vendre, en Amérique, la porcelaine de Limoges.

— Pourquoi ne pas la vendre en France?

— C'est impossible, tu le sais bien. Les Français ignorent la porcelaine de Limoges. Les plus beaux produits français ne se vendent qu'à l'étranger. C'est à Lubeck que l'on trouve nos meilleurs vins, dans les docks de Londres, le vrai cognac, à New-York, la porcelaine de Limoges.

— Pour construire une fabrique nouvelle, tu prives tout le monde, mais tes appointements... Je ne te reproche pas tes appointements. Tu es utile. Tu fais bien de t'assurer tes aises. Mais l'ensemble de tes ouvriers et de tes employés compte également, pour les mêmes motifs.

— Je ne répondrai pas à ta question, mais à ta pensée plus secrète. Tu crois que l'on fait de la porcelaine avec du kaolin, des machines et des ouvriers. Moi, je peux faire de la porcelaine de Limoges en Allemagne, mais ici, sans la famille Barnery, avec les machines les plus perfectionnées, on ne fera pas de la porcelaine de Limoges, du moins la porcelaine que veulent les Américains. Je peux remplacer un ouvrier par un autre ou par une machine, changer le personnel des techniciens, mais on ne peut pas me remplacer sans dommage pour tous, avant que j'aie formé un successeur pris à la même source. Cela, qui est mystère et vérité, n'est pas croyable, et c'est gênant à dire. J'aimerais mieux parler d'autres choses... Tiens! Regarde les plans de la fabrique...

Il ouvrit un carton et en tira des feuillets bleus :

— Tu connais l'emplacement, avenue de Poitiers. Voici, sur une longueur de deux cent cinquante mètres, les ateliers de fabrication. A côté, les fours. Vingt fours. Les magasins de blanc. Les ateliers de décors...

***

Une pluie qui mouille à peine tombe doucement en gouttelettes fines, comme chargées des fumées de la ville. Jean remonte l'allée de gravier, regarde les rosiers, puis ouvre la porte de la maison. Max entre en courant, sa serviette sous sa pèlerine et referme la porte en la poussant avec son dos, tandis que Jean suspend son caoutchouc au portemanteau. Pauline apparaît dans l'escalier, enlève le capuchon de Max, examine ses mains :

— Va te laver, le déjeuner est prêt. Vous êtes en retard.

Le domestique rasé, en veston et tablier blanc, annonce :

— Madame est servie.

Dans la salle à manger tendue de rouge, le couvert est mis à la mode Barnery : nappe de couleur, napperons de toile blanche, cruches de porcelaine en guise de carafes. Mais Pauline n'a pu supporter la présence du domestique pendant les repas. Il met les plats devant elle, et, sur une desserte, à ses côtés, elle prend le pain sans se déranger.

Max se glisse sur sa chaise et tire sa serviette avec des mouvements brusques de jeune chien. Jean découpe un de ces délicats petits gigots limousins parfumés aux herbes des collines. Il dit en déposant une tranche sur le plat :

— A propos, il faut que j'aille en Amérique.

Dans la matinée, Bavouzet avait montré à Jean une boîte de son invention, divisée en compartiments et dont chaque case correspondait à un atelier. En déplaçant un carton, on pouvait suivre le parcours des commandes à travers la fabrique et dépister les retards. « C'est très ingénieux », dit Jean qui tenait à la main une lettre de Brown. Il se rendit ensuite dans une salle poussiéreuse où sont exposées vingt mille assiettes différentes, tous les décors créés à la fabrique. Il regarda un modèle de 1912 et relut la lettre de Brown. C'est alors qu'il résolut d'aller en Amérique. Il avait examiné les détails du nouveau système de contrôle proposé par Bavouzet, et, ensuite, il avait reporté la même attention sur un problème de grandes conséquences, tout entier présent là où il était requis. De même, il acceptait de partir pour l'Amérique sans protester, même en pensée, contre ces ordres de l'extérieur et les nécessités de la fabrique, sans considérer ses convenances personnelles, ignorant ses propres goûts, comme si l'individu n'existait plus chez lui.

— Tu vas en Amérique!

— Je partirai le mois prochain ou en octobre. L'été, je ne peux pas quitter Limoges. C'est l'époque où l'on établit les nouveaux modèles et les prix de revient.

Pauline prend l'assiette de Max et la tend à Jean.

— Donne-lui un morceau très cuit, sans quoi il le laissera dans son assiette.

Jean n'a pas remarqué la légère altération de sa voix. Elle regarde fixement par la fenêtre tomber la fine pluie.

— Tu seras absent longtemps?

— Je resterai six semaines à New-York. Avec la traversée, il faut compter deux mois et demi, si je ne vais pas à Rio. J'aurais voulu t'emmener, mais c'est trop cher. Et puis, il y a Max...

— Que tu manges lentement, Max, et tout courbé sur ton assiette! Tiens-toi droit! — dit Pauline.

L'enfant remonte une épaule sans changer sa posture et Pauline exaspérée le tape sur la joue. Il éclate en pleurs bruyants. Jean le fait taire et lance un regard de blâme vers Pauline, mais elle tourne la tête tantôt vers Max, tantôt vers la fenêtre.

Sur la table du salon, près d'un bouquet d'œillets de Nice, le domestique a disposé le plateau avec deux tasses à café, la lampe à alcool, la petite bouilloire.

— Sais-tu tes leçons, Max? Va les chercher.

— Tu as été trop brusque avec ce petit; toi qui le gâtes toujours.

— Il en abuse.

Max s'assoit sur le tapis, se bouche les oreilles, et, la tête baissée, un livre sur les genoux, remue distraitement les lèvres.

— Il est temps de partir, mon garçon.

Max lève des yeux égarés, ôte les mains de ses oreilles et bâille. Pauline le tire par les épaules, le pousse dans le vestibule et lui donne sa pèlerine. Elle revient, pose près de Jean sa tasse de café, puis reste debout devant la porte-fenêtre, les yeux fixés sur la terrasse.

— Qu'est-ce que tu fais, Pauline?

Surprise, elle répond :

— Je regarde partir Max.

— Il y a longtemps qu'il est parti. J'ai entendu le bruit de la porte de fer.

— Oui... Je regardais notre rosier pleureur. Il était bien grand, quand on l'a planté à l'automne. On aurait dû en commander un plus jeune. Je me demande s'il n'est pas mort.

Jean se lève et s'approche de sa femme et lui entoure l'épaule de son bras :

— Je l'ai vu en montant. Il a de tout petits bourgeons... La pluie a cessé. Avril inconstant. Je pars. C'est l'heure.

Tandis qu'il se dirige vers la Fabrique, longeant le Champ-de-Juillet, Jean se rappelle la dernière réflexion qu'il a notée à Rens, dans le cahier où naguère il écrivait quelques remarques : « Le sentiment et même la méditation, la contemplation, rendent l'homme plus conscient, exclusif et enivré de soi. La pensée la plus haute s'oppose à l'effacement de soi, à l'accord nécessaire entre le particulier et l'universel, entre l'homme et la mort. »

Cet effacement de soi, que la pensée refuse, s'opère naturellement dans l'action. « A la Fabrique, se dit Jean, je suis dépouillé de mes réactions élémentaires. » Mais il a conscience de cette soumission. S'il est absorbé dans un organisme étranger, absent de lui-même, transformé dans sa substance, une voix libre que rien ne submerge, centre de l'être protégé contre toutes les vicissitudes, continue en lui son murmure.

Les petites filles sautent à la corde sous les arbres qui bordent la grande place rectangulaire; une bonne tricote, un peloton de laine dans la poche de son tablier, sans se soucier du gros bébé qui pleurniche et trottine en s'accrochant à sa jupe; deux messieurs à barbiches grises parlent politique d'une voix un peu efféminée avec des inflexions chantantes qui portent loin. Jean salue un jeune couple. La robe de la femme, d'une coupe masculine, est discrètement à la dernière mode. C'est une fille d'officier. L'homme est officier. Cela se voit à la façon dont il porte son costume neuf qui n'a pas l'air fait pour lui.

Jean s'engage dans l'avenue Garibaldi, presque déserte, large et droite. Il suit un trottoir étroit, le long des maisons grises et sans ornements, où déjà semble commencer la nudité de la Fabrique, avec ses hauts murs sombres, percés de vitres noires.

***

Aidée par l'habitude de la discipline et par ce respect des affaires qu'on lui avait enseigné jadis chez les Pommerel, Pauline s'était vite accoutumée aux changements de sa vie. Seule, tout le jour, comme dans sa jeunesse, éloignée de Jean,

le voyant songeur et fatigué, elle sentait pourtant entre eux un contact constant en nappe souterraine.

Mais, dans l'absence totale, l'inconnu d'un long voyage, les points d'attache essentiels seraient rompus. Jean disparaîtrait. Une autre vie inimaginable commencerait pour elle.

Elle en avait peur, mais elle ne disait rien. Si elle avouait à Jean cette lâcheté, elle sentirait peser sur elle ce regard froid, méditatif, comme blessé, qui si souvent se pose sur son fils. Max a beaucoup grandi cette année. Ce n'est plus le robuste petit paysan de Rens. Jean le trouve frêle, indolent, étourdi. Les traits qu'il croit discerner chez son fils, il les prolonge jusqu'à l'âge mur et voit en lui un homme inquiétant. Pourtant, Pauline cache à Jean la paresse de Max et ses colères. Elle abrège les devoirs, explique les leçons, emmène l'enfant au bord de la Vienne pour lui rendre des impressions de campagne.

Jean ne pouvait souffrir un défaut chez les proches qu'il aimait, non par intransigeance d'homme fort, mais, au contraire, par faiblesse. Pauline le savait, elle connaissait tous les travers de son mari, mais elle les regardait comme les caractères distinctifs d'un homme entièrement aimé.

Jean lui refusait pareille liberté. Elle devait ruser avec soi-même et avec lui, dissimuler le côté d'ombre, car il ressentait au cœur, comme un amoindrissement de son sentiment, toute déception sur un être cher.

Pauline souhaitait parler de ces choses avec une amie. Elle lisait des romans, des revues, intéressée par les complications amoureuses, s'apercevant que le cœur même heureux a ses obscurités.

Elle rencontrait des jeunes femmes qu'elle avait connues avant leur mariage, franches, libres, soulevées par l'approche de l'amour, à présent accablées d'enfants, cachant on ne sait quoi. Certaines, atteintes de plaintives neurasthénies soulageaient leur angoisse par des confidences embrouillées ou bien, étendues sur des chaises longues, lisant des romans, traînaient des métrites interminables. Les hommes s'absorbaient dans des bridges silencieux, ou somnolaient chez eux dans des fauteuils profonds, un journal tombé à leurs pieds quand les enfants étaient couchés. Les officiers, plus libres, parcouraient

les avenues à cheval, puis détendaient leurs jambes engourdies par des marches lentes. Fidèles aux jours des femmes, élégants, un peu gourmés, on les voyait autour des tables à thé ou debout près d'un piano, tournant les pages des partitions. Des dîners, des bals, des concerts de charité mêlaient de temps en temps les ménages anciens revenus à de paisibles affections, les couples désenchantés, les célibataires, les jeunes filles en robes de mousseline, avec leurs regards mouvants.

Pauline se souvenait du bal de Barbazac qui avait éveillé en elle comme de nouvelles perceptions. Aujourd'hui, presque aussi ignorante qu'alors de la vie des autres, depuis tant d'années captive d'elle-même dans cette longue nuit d'un unique amour, elle soupçonnait autour d'elle des courants cachés, elle redoutait de découvrir le secret des ménages, les déceptions étouffantes de celles qui ont tout obtenu et qui n'ont plus d'espoir.

Au printemps, Louise l'envoyait chercher dans l'automobile de Beaubatou. Quand Pauline approchait de l'allée qui tournoie dans la montagne entre des arbres, elle abaissait la vitre, regardant avidement des champs de blé noir, les remblais humides et moussus, l'horizon onduleux, puis les pentes gazonnées du parc, les grands arbres aux branches traînantes, cèdres d'un vert gris, érables, bouleaux, frênes dont la structure transparaît sous le feuillage naissant ou qui laissent deviner dans les premières pousses rosées leurs tons de l'automne. Elle goûtait l'air âpre et un peu excitant. Ce n'était pas seulement le souvenir de Rens et du bonheur sans contrainte qu'elle respirait dans ce pays montagneux : elle éprouvait à Beaubatou un sentiment d'allégresse inexplicable, sans rapport avec sa vie et le passé, surprise toujours de ressentir un plaisir vif, auquel Jean n'était pas mêlé, et même où elle l'oubliait un peu.

— Madame est occupée dans sa chambre, mais madame Louise est sur la terrasse, — dit le domestique.

Louise lisait et le bruit de l'automobile ne lui fit pas détourner la tête. Sans bouger, mais avec un charmant sourire de bienvenue, une petite main potelée tendue sur le bras du fauteuil, ses pieds appuyés à la balustrade de granit, elle regardait venir Pauline. Au delà du parc, les monts du Li-

mousin, bleus et mauves, bornaient l'horizon de leurs formes arrondies. Louise continuait à sourire sans essayer de trouver un mot d'accueil.

Pauline prit le livre posé sur le rebord de pierre :

— C'est bien?

— C'est merveilleux! — dit Louise avec un accent de ferveur qui étonnait après tant de placidité.

Elle ne dit plus rien, comme s'il suffisait de contempler le paysage. Pourtant Pauline éprouvait auprès de Louise une impression d'intimité exquise.

— Madame prie ces dames de rentrer.

Louise se souleva avec nonchalance de son fauteuil de jardin et Pauline sauta en bas du petit mur de granit où elle était assise. La mère de Louise les attendait debout au milieu du salon, habillée d'une robe très simple et qui semblait antique avec un grand camée épinglé très bas sur la poitrine, le nez busqué, les yeux perçants, les mains grasses aux doigts effilés, pareilles à celles de Robert Barnery, mais plus rouges. Elle dit en anglais à Louise d'aller à la cuisine faire des biscuits selon la recette d'une tante américaine que les cuisinières ne pouvaient réussir et dont le secret était transmis de mère à fille. Un peu plus tard, le domestique apporta sur une table de petites brioches chaudes entassées dans un plat profond, du beurre fait à Beaubatou, un thé pâle, léger, très parfumé, qui rappelait à Pauline le thé des Pommerel, mais que les dames de Limoges buvaient avec une grimace.

Le soir, Pauline dit à Jean :

— Maintenant, je me rappelle qu'il n'a pas été question des enfants de Louise et que je ne les ai pas vus. Un moment, son père a paru. Il m'a regardée avec une expression endormie dans ses yeux bleus. Je m'attends toujours à entendre une sentence. Mais il ne dit rien... Louise aussi est silencieuse, mais c'est de l'inexprimé... Son air d'indifférence vous attire. Elle semble agir à son gré, échapper à toute influence, comme si elle conservait une jeunesse pleine de rêves, une foi sans atteinte. Auprès d'elle, tout a plus de grandeur, de plénitude. Quand je la quitte, je sens que j'ai rencontré un être, je suis remuée, je ne sais par quoi. Elle aime son mari et ses enfants,

mais s'ils étaient tout autres, on sent qu'elle serait la même. Quelquefois, elle soupire : c'est un petit soupir très discret, qui vous étreint. On la regarde, et elle sourit d'un air heureux. On dirait qu'elle cache quelque chose. Je me demande s'il n'y a pas en elle un secret.

— Il y a un secret.

— Un secret?

— Ce secret, c'est l'âme.

Pauline regarda dehors par la porte ouverte sur le jardin, puis se retournant vers Jean :

— A Rens, tu écrivais quelquefois des bouts de phrase dans un cahier. Je les ai lues. Il y en avait de belles. Tu n'écris plus, tu ne lis plus...

— Je n'ai pas le temps.

— C'est dommage.

— Tu crains que je ne perde mon âme. Non. Elle n'était pas dans ces phrases.

— Peut-on mettre son âme dans la porcelaine?

— On peut en mettre un peu. Les hommes mettent un peu de leur âme dans beaucoup de choses, et c'est pourquoi il y a tant de beauté dans le monde, de cette beauté inutile qui est au-dessus de la vie.

— Et les femmes?

— Je plains les femmes. Elles demandent tout à l'amour.

— Est-ce que l'amour, un amour partagé, unique, constant, n'est pas fait pour remplir une âme?

— Non... Ou bien il l'étouffe.

— Quel blasphème! L'amour, n'est-ce pas toute la vie?

— Toute la vie, oui. Mais l'âme dépasse la vie. Et, justement, seule une femme qui a vraiment connu l'amour, le plus grand don de la vie, peut le sentir. Elle le sent... Un homme, ce n'est pas assez pour une femme, ou bien c'est trop. A la fin, il est pour elle une voix trop rude, trop pénétrante, fatigante, monotone. Mais elle est prisonnière. Elle le sait un jour, quand elle est comblée d'amour.

— Que trouverait-elle hors de lui?

— Si elle a aimé vraiment une seule fois, si elle a souffert, si elle a été heureuse, elle ne trouvera plus rien. Le monde est vidé.

— Elle n'a plus rien?

— Elle a son âme.

— Tu as dit : un homme, ce n'est pas assez pour une femme, ou bien c'est trop. Cette phrase est-elle de toi?

— Oui.

— Elle ne te ressemble pas... Elle m'étonne... D'où vient-elle?... Où as-tu pris cette pensée?

Jean se détourna et tirant son mouchoir comme pour s'en couvrir la figure, il se moucha longuement.

***

Pauline s'étonnait d'éprouver avec tant de persistance ce besoin nouveau d'une amie, surtout d'une amie qui l'eût connue dans sa jeunesse et avec qui elle communiquerait d'instinct. Elle pensait à Marcelle, si proche autrefois, dont elle savait le secret et qui l'avait si peu comprise, Marcelle toute absorbée maintenant par un homme qu'elle n'aimait pas. Un deuil l'avait retenue éloignée des réceptions de l'hiver et Pauline remettait sans cesse une visite dont l'idée la troublait. Un jour elle se décida.

Elle longeait un faubourg et aperçut, isolée, une petite maison aux volets entr'ouverts au milieu d'un jardin. Derrière la grille, une femme maigre sous un chapeau de paille noir, vêtue d'une robe gris foncé recouverte en partie d'un tablier à bavette, désherbait une plate-bande. Elle tourna vers Pauline un fin visage sans couleur; une expression de crainte parut dans ses yeux tristes, puis une lueur vive et un sourire. Pauline se jeta dans les bras de Marcelle qui la serra tendrement, mais elle sentit se redresser le buste, se durcir les membres, et une main ferme taper dans son dos de petits coups nerveux.

— Voyons... Voyons... Viens. Rentrons.

— Attends... Je veux te revoir...

Pauline redoutait soudain de se trouver seule avec Marcelle dans l'intimité de la maison.

— Allons nous asseoir, il y a des chaises sous l'arbre.

Marcelle fit quelques pas saccadés et Pauline remarqua ses mouvements composés, la raideur de toute sa personne.

— Nous avons trouvé cette maison un peu loin de la ville. Mon mari a besoin de calme.

— Oui...

— La maison est pratique. Avec une bonne et une femme de ménage, je m'arrange très bien.

— Oui...

Cherchant entre elles une correspondance intérieure, Pauline écoutait mal cette voix inconnue, sourde, qui scandait des mots inutiles.

— Veux-tu voir la maison?

Pauline se leva et timidement passa son bras sous celui de Marcelle. Elles montèrent en silence les marches basses du perron.

— Voici la bibliothèque de mon mari, — dit Marcelle d'un air d'entrain un peu affecté. — C'est un chercheur... Tout cela, ce sont des documents.

Sur la table, une loupe pesante maintenait un album ouvert, des plans anciens, des papiers.

— Ici, on ne doit toucher à rien.

Marcelle souleva une portière :

— Le salon.

D'un regard errant, Pauline parcourut les meubles figés dans la pénombre des persiennes mi-closes, la fenêtre voilée d'un store ocre en broderie anglaise, les tables, les consoles, les murs, garnis de portraits, de bibelots, d'éventails encadrés, de glaces mignardes. Dans un coin, près d'un petit bureau en bois de rose, ses yeux se fixèrent longuement sur une table à ouvrage entr'ouverte et qui laissait voir des bobines alignées, une tapisserie, des lettres relues, un mouchoir chiffonné, le désordre sans apprêt de la solitude. Là, peut-être, Marcelle s'abandonne.

Vite, Marcelle abaissa le couvercle, poussa le fauteuil paillé, secoua d'un geste coutumier un coussin de toile de Jouy et, montrant le canapé :

— Assieds-toi.

Elle resta debout, releva le store, puis le rabaissa à demi :

— La lumière fatigue. J'ai les yeux sensibles.

Tout à coup, elle dit :

— Je savais que tu étais à Limoges depuis quelque temps. Je pensais te rencontrer au temple.

— J'y vais peu.

— Tu n'as pas changé. Pourtant, dans cette ville catholique, il faut se montrer.

— Montrer quoi? ce qu'on n'est pas?

— On est ce que l'on veut.

— On paraît...

— Non, on devient. On se transforme. Il y a beaucoup de possibilités en nous...

— Tu crois?

— Je le sais. Des forces immenses.

Marcelle se pencha pour ramasser sur le tapis un fil blanc et le roula entre ses doigts; puis elle ôta et plia son tablier qu'elle dissimula sous un coussin, enleva son chapeau, découvrant ses cheveux plats séparés sur le côté par une raie, le front barré douloureusement d'une longue ride droite et fine comme une cicatrice. Le visage anguleux semblait troublé dans sa rigidité par des yeux bridés mais vivants, une prunelle noire très mobile, un regard aigu qui s'éteignait soudain, fuyait en scrutant et ne voulait rien livrer. Sur ces traits familiers, rétrécis mais à peine usés, Pauline observait une expression nouvelle qui s'y adaptait mal, masquant la réalité profonde. Détournant son regard comme pour évoquer une image lointaine, elle dit lentement :

— Je voulais te revoir... Je serais venue plus tôt...

— Je comprends, tu as été occupée par ton installation, — dit Marcelle d'une voix indifférente et un peu sèche.

— Non, ce n'est pas cela... Je voulais te retrouver, Marcelle. J'avais reçu ta lettre à Rens.

— Ah! Il y a longtemps!...

— Je ne l'ai pas oubliée. Toi non plus. Elle m'a fait mal.

— Quelquefois c'est nécessaire, Pauline.

— J'avais passé une année cruelle... Je croyais à ton affection...

Marcelle s'assit sur le canapé; une lueur fiévreuse brilla dans ses yeux, mais elle répondit froidement :

— Tu avais mon affection.

— Sévère.

— Peut-être. Nous jugeons ceux que nous aimons. Ce qui

te menait, je le devinais et je ne pouvais l'admettre, ni te laisser croire que je l'approuvais.

— Mais tu comprenais!... Toi, tu pouvais comprendre!

Une crispation fit tressaillir les lèvres de Marcelle et elle dit d'une voix ferme :

— Moi, justement, je ne comprenais pas... Je ne comprenais pas tes actes...

— Marcelle!.. Tu m'abandonnais... N'avais-tu pas besoin de mon amitié?

Elle chercha la main de Marcelle, toucha les doigts glacés :

— Comme tu souffrais! — dit-elle tout bas.

La gorge de Marcelle se gonfla sous le col, elle ferma les yeux un instant, puis se leva, toucha une statuette qui trembla sur la cheminée, froissa dans sa paume dure les pétales d'un bouquet qui s'effeuillait et jeta dans la corbeille à papier les fleurs fanées. Elle resta un moment immobile, puis, sans bruit, souleva le cylindre du bureau, prit des lettres, des photographies.

— J'ai des nouvelles de Barbazac. Anna...

La voix brève retrouva de l'assurance. Seules, sur les yeux enfoncés et troublés, les paupières mues par un déclic irrégulier battaient vite, et ses mains avaient de courtes secousses pendant qu'elle retirait des enveloppes les pages repliées.

Pauline n'écoutait pas les détails sur la famille, les mariages récents, le caractère des enfants. Elle mit ses gants et se leva. Pendant qu'elle rajustait son chapeau et attachait sa voilette, Marcelle, debout derrière elle, surgit dans la glace, leurs deux visages reflétés, proches et séparés par un espace indéfinissable. Soudain, elle eut hâte de partir. Quand elle passa la grille, Marcelle la retint par le bras d'un geste craintif :

— Je voulais te dire, Pauline... J'irai te voir...

— Cela me fera plaisir.

— Tu me montreras ton petit garçon... Tu l'amèneras ici.

— Oui, je te l'amènerai...

— Il jouera dans le jardin. J'ai un seau, des pelles, un train...

Elle murmura, très vite :

— Je n'ai pas eu d'enfant. J'avais espéré au moins...

Elle reprit d'une voix distincte, regardant Pauline dans les yeux :

— C'est mon seul regret.

***

Pendant un voyage de Jean à Paris, Pauline passa, avec Max, quelques jours à Beaubatou. Le matin, de la terrasse de sa chambre, elle voyait les enfants courir dans l'herbe, et Louise, une grande capeline sur la tête, mêler dans une corbeille des fleurs qu'elle disposait ensuite en gerbes dans de hauts vases; ou bien elle entendait au loin le galop d'un cheval et apercevait Louise dans son amazone sombre, les cheveux défaits sous le canotier de paille, qui excitait les chiens, pressait sa monture et s'arrêtait net devant le perron du château.

— Je l'ai menée dans les terres labourées, disait-elle; il faut la fatiguer, sans quoi je n'en ai pas raison.

Pauline regardait cette femme animée, haletante, dont la petite main gantée, ferme et nerveuse, maintenait la bête essoufflée, couverte de sueur, et se demandait laquelle des deux avait le plus besoin de ce mouvement effréné qui les emportait l'une et l'autre et les ramenait brisées vers la maison.

L'après-midi, venaient des amis de Limoges et des châteaux voisins. Des groupes flânaient dans les allées, s'asseyaient sous les bouleaux, canotaient sur l'étang. Louise aimait la jeunesse libre, les relations faciles. Pauline mettait ses robes nouvelles et des chapeaux à bords souples. Elle se sentait rajeunie ainsi vêtue, le cou dégagé, les bras à demi nus, marchant légèrement en souliers blancs avec des jupes qui ne dépassaient pas les chevilles. Max, lâché, batailleur, se détachait d'elle, emporté dans des jeux, l'esprit rempli de plans brûlants, et, le soir, se penchant sur son lit, elle sentait l'exubérance de ce petit corps musclé qui ne demandait plus de caresses. Comme ils se passaient bien d'elle, Jean à Paris, l'enfant évadé, la maison déserte! Une sensation de vide la déroutait, et, parfois, lui donnait une ivresse inexplicable et qu'elle ne fuyait pas.

Des rires montaient de l'étang. Dans une barque, que suivaient les cygnes, des jeunes filles et des jeunes hommes jetaient des morceaux de pain. Les bêtes se disputaient, le bec dur, le col raidi, et, soudain, s'enfuyaient à grands coups

d'ailes recourbées qui battaient l'eau, puis reprenaient leur flottement majestueux.

Pauline descendit un sentier sur la pente gazonnée, arrachant des herbes dont elle mordait l'extrémité pâle; elle s'arrêta, et choisit des roses rouges qu'elle mit à sa ceinture.

— Pauline!... Où vas-tu? — dit Louise. — Attends-moi. Ne pars pas si vite.... Voici le commandant Balestier qui voudrait t'accompagner... Il prétend que tu le fuis. N'oubliez pas de remonter pour le goûter et ramenez cette jeunesse.

Le commandant s'inclina, baisa la main de Pauline, et dit :

— Je ne sais pas si vous m'avez reconnu, madame. Il y a si longtemps!... Alors, je n'avais pas de cheveux gris!

— Je vous ai très bien reconnu. Je ne vous fuyais pas. Je savais que vous vouliez me parler, que ce moment viendrait. Pourtant, ce n'est pas moi que vous cherchez.

— Vous aussi, madame... Mais je n'osais pas vous approcher. Souvent je vous ai observée de loin... J'ai retrouvé avec émotion la petite fille en rose, toute effarouchée, qui est entrée, une nuit de bal, dans un salon bleu.

— Vraiment, vous m'avez vue alors... J'avais peur. Je voulais me sauver.

— De ce moment, rien n'est effacé pour moi.

— Un moment.

— Mais qui vous a fixé dans mon esprit. J'ai toujours souhaité vous rencontrer. Guitta vous aimait beaucoup.

— Pauvre Guitta!... Vous avez été coupable.

— Vous ne savez pas, madame! Elle périssait!... Tout en elle demandait secours... Une femme comme elle! Si délaissée! Je l'ai sauvée... Mon amour l'a sauvée...

— Sauvée!

— Oui... Je comprends... Vous êtes heureuse, vous... comblée.

D'une voix tremblante, Balestier reprit :

— Je vous en prie, madame... Je voudrais tout vous dire. Arrêtons-nous. N'allons pas plus loin. Nous sommes seuls. Il y a si longtemps que j'attends cette heure qui me libère... Vous me libérez...

Pauline écarta des herbes hautes et s'installa sous un arbre. L'étang brillait au soleil et se plissait sous le battement des rames. Des cris montaient, des appels :

— Madame Barnery, venez avec nous!

Elle eut envie de courir, de retrouver cette insouciance puérile qui, de plus en plus, l'attirait. Mais elle ôta son chapeau et fit gonfler ses cheveux, tandis que Balestier, silencieux auprès d'elle, courbait les herbes d'un mouvement régulier de sa canne.

— J'ai gardé tout cela, tant d'années! Vous êtes la seule... On a tout renfermé, et il suffit d'une expression retrouvée tout à coup sur un visage... d'une rose rouge à un corsage... que sais-je?... Ce qui a cheminé en silence jusqu'alors se met à crier... Écoutez-moi...

Il parla longuement, avec des intonations profondes, et Pauline suivait des yeux une file de fourmis qui traversait l'allée, troublée par l'écho de cette passion lointaine. Fallait-il cette souffrance contenue pour garder à l'amour un accent si plein?

— Et puis, cet accident de chasse... Cette mort étrange...

— Vous étiez là?

— Non... D'autres... Excusez-moi, madame, il a fallu que je vous retrouve pour parler ainsi d'elle et de moi...

— Vous en avez bien parlé. Je vous remercie... On a été si sévère... Je ne savais plus...

Le pré se couvrait d'ombres.

— Il est tard... On oublie tout... Rentrons, je ne vois plus personne sur l'étang.

Seule sur la terrasse, Louise les attendait :

— Il y a longtemps que nous avons goûté. Je voulais vous appeler. Les garçons ont dit qu'il ne fallait pas vous déranger. Voulez-vous du thé, de l'orangeade? Je vais demander de la glace. Il y a encore des fraises... Vous étiez donc bien loin?

— Très loin dans le passé, — dit Balestier.

— Attention! — fit Louise en se renversant dans son fauteuil.

Sous les platanes, les fleurs bleues des hortensias avaient des clartés de veilleuses.

— Je suis fatiguée. Il est venu beaucoup de visites. Tout le monde parlait à la fois. On a discuté de ce procès.

— La meurtrière passionnée?

— Des amours et des morts des archiducs d'Autriche.

— C'est plus grave, — dit Balestier.

— Pourquoi? — fit Louise, — il y a tant de suicides, de disparitions ou d'assassinats dans cette famille.

Elle avait pris son ouvrage et comptait sur de grosses aiguilles les points de son tricot. Elle se tut et sur son visage passaient des rougeurs délicates, des sourires énigmatiques; ou bien un furtif battement des paupières rompait un instant la limpidité de son regard direct.

Soudain, comme revenant à une réalité oubliée, Pauline dit :

— Où sont les enfants?

— C'est vrai, madame, vous avez un fils. Certaines femmes ont toujours des airs de jeunes filles. On oublie qu'elles n'attendent plus rien. Le définitif ne les gêne pas.

— Il prend des formes nouvelles.

— C'est peut-être qu'il n'y a pas de définitif, — dit Louise.

— Est-ce que Jean n'a pas téléphoné? — dit Pauline.

— Je ne crois pas.

— Il a été retenu à Paris... Mais il rentrera ce soir...

— Ce n'est pas sûr.

— N'importe. Je partirai aussitôt après le dîner. Je ne veux pas qu'il trouve la maison vide.

— Les bons maris ont des négligences impardonnables, — dit Balestier.

— Ils ont surtout des occupations trop importantes.

— Quoi de plus important qu'une femme qui vous attend?

Balestier remarqua une légère crispation sur le visage de Pauline, et se tournant vers Louise :

— Irez-vous au bord de la mer cet été?

— Comme toujours, deux mois à Belleanse... J'aimerais tant, Pauline, que tu viennes à Belleanse.

— Tu sais bien que l'été nous ne pouvons pas quitter Limoges.

— C'est une plage de Saintonge? — dit Balestier.

— A peine une plage à l'embouchure de la Seudre.

— Ce n'est pas la mer.

— Je ne sais pas. C'est un endroit que j'aime.

***

Deux fois, dans la matinée, le préfet traversa le long couloir de ses appartements, passant rapidement devant le salon, la

salle à manger, trois chambres, et regagna son bureau dans l'aile droite de l'édifice. Le chef de cabinet entendit ses pas à travers la double porte; un bruit de crécelle étouffé vibra sur sa table, et il fit entrer dans le bureau du préfet les délégués de l'association patronale. Jean s'assit à l'écart, derrière M. de Larmandie, regardant la raie qui partageait ses cheveux blancs au milieu de la tête, jusqu'à son cou rose. M. Giri, propriétaire d'une des plus petites fabriques de Limoges, mais qui avait une voix agréable, présidait toujours une délégation ou un comité. Il exposa les vues des fabricants de porcelaine.

Le préfet voulait corriger le devoir de latin de son fils qu'il surveillait pendant la matinée du jeudi, et proposa une nouvelle réunion. Puis il pencha la tête de côté pour apercevoir Jean dont le visage était caché par M. de Larmandie et lui sourit. Répondant à cette attention, Jean lui dit :

— Est-ce que les événements politiques vous inquiètent, monsieur le préfet?

— Comment ne serait-on pas inquiet? Nous n'avons jamais été plus près de la guerre... Je sais bien qu'il y a du bluff... Au dernier moment, un réflexe de sagesse...

— Qu'est-ce que c'est que la guerre? Je n'en ai aucune idée, — dit Jean, spontanément, avec un air naïf. — Est-ce que les trains marchent? Est-ce que les boutiques sont ouvertes? Peut-on vivre dans les villes?

— Tout est prévu, — dit le préfet. — La vie continue au ralenti à l'intérieur, comme dans le passé. A la frontière, c'est autre chose.

Il admettait une zone réservée aux calamités, mais il y aurait toujours des préfets, avec leur chef de cabinet, et une administration respectée. Aussi, il se leva l'air tranquille, et, pour prendre congé de ses visiteurs sur une parole réconfortante :

— Il y a beaucoup de bluff.

Tenant ses gants à la main, près de la porte, M. de Larmandie étendit le bras comme pour demander à parler, et, avec effort, d'une voix un peu tremblée, mais énergique :

— J'ai été frappé par la parole de Pie X, disant aux cardinaux, il y a quelque temps : « La France sera châtiée, mais elle se relèvera. »

Jean sortit de la préfecture sous un ciel ardent. Il pensait retourner à la Fabrique, mais, surpris par cette lumière, par la sensation étrange de traverser une place à 10 heures du matin comme un promeneur oisif, il prit un pas de flânerie et se dirigea vers la rue du Clocher.

Sous le soleil, les façades de torchis pétries de fumée, les hauts contrevents délabrés, paraissaient plus sombres, et les rues plus resserrées, ennemies du ciel, refusant la clarté, avec leurs maisons de vieux carton sali, percées de petits couloirs béants sur des ténèbres internes. S'arrêtant devant la vitrine d'un libraire, Jean se disait : « Cette ville noire, hargneuse, si farouchement pauvre, et qui semble délaissée par ses habitants, cache, en vérité, une population pudique, très fine et qui a le goût du plus délicat bien-être. Dans sa maison difforme de bois et de boue sèche, Adolphe Girad, riche porcelainier, mène l'existence d'un voluptueux érudit. Nos ouvriers préfèrent, à l'argent, la pêche à la ligne. »

Il regardait des livres dans la boutique et remarqua un roman très épais, dont il ignorait l'auteur. Il l'ouvrit. L'aspect compact des pages l'intrigua; une longue phrase filandreuse d'une tonalité tendre lui plut. Il acheta le livre et l'emporta chez lui.

Il poussa la porte de fer et traversa la pelouse; les pieds dans l'herbe, parmi un bourdonnement d'insectes, il s'assit dans un fauteuil vert sous le cerisier dont les fruits rougissaient, et coupa les premières pages du roman avec une brindille de lilas. Il éprouvait un sentiment d'écolier qui a manqué son cours. Parfois, il levait les yeux vers le ciel bleu et les abaissait sur les rosiers en fleurs et son livre; son regard rencontrait dans l'intervalle, au-dessus du mur, les hautes cheminées d'usine et leurs flocons noirs.

L'auteur racontait des impressions d'enfant et les décrivait avec ces fausses perspectives, le détail outré, l'extase sensuelle, le chant que nous inspirent les moindres choses quand elles nous apparaissent sous les couleurs du passé.

Cette lecture, ce soleil, cet instant de vacance dérobée, rappelaient à Jean des images de son enfance à Limoges. L'avenue Garibaldi, la Vienne, la Fabrique qu'il voit tous les jours ne ressemblent pas à ces mêmes objets autrefois. Dans

la fabrique, ce n'est pas seulement la distance qui est autre entre le magasin de blanc et l'atelier de décoration, distance qu'il franchit si rapidement aujourd'hui : les choses elles-mêmes sont modifiées dans un monde presque abstrait et différemment peuplé. Le monde de l'enfance et celui d'à présent ne sont pas de même nature et la notion du temps qui peut s'appliquer à l'année rapide que Jean vient de passer à Limoges ou aux courtes années de Rens, n'est plus valable pour un passé lointain.

Des pas sur le gravier lui firent lever la tête. Pauline sortait de la maison, un panier sous le bras. Loin, derrière elle, le jardinier portait une échelle double. Pauline avait les yeux fixés sur le cerisier. Jean, caché par les rosiers, ne bougeait pas, la regardant venir vers lui, sans le savoir, dans une robe de percale à carreaux roses, si jeune encore, les yeux animés, mais l'air un peu grave, préoccupée par l'idée de sa cueillette.

Dans son amour pour Pauline, Jean sentit qu'une substance d'essence magique, une espèce d'éternité, s'était aussi incorporée et c'est pourquoi, dans l'instant fugace où elle est mêlée, domine une sensation étrange de permanence.

Pauline regarda le cerisier, puis tourna la tête vers la maison :

— C'est inutile, Fardissou, elles ne sont pas assez mûres.

Elle s'approcha du cerisier et tendit la main pour prendre une cerise quand, tout à coup, elle aperçut Jean. Il fut ému par la transformation de ce visage, l'illumination de la surprise. D'ordinaire, Pauline l'accueille joyeusement, mais avec un sourire habituel, une attitude réservée, manifestant son amour par de petites choses d'apparence puérile, mais qui font pour Jean le charme de la vie auprès d'elle : de l'ordre, une jolie robe, une perpétuelle bonne humeur.

— Tu es si contente de me voir, Pauline?

— Mon chéri... Je ne t'attendais pas si tôt!...

Il ouvrit les bras et elle vint s'asseoir sur ses genoux et cacha sa joie dans son épaule.

— Oui... Je suis paresseux aujourd'hui. Je fais l'école buissonnière. J'ai été chez le préfet, et, en sortant, ce beau temps m'a séduit. J'ai flâné dans les rues. J'ai acheté un roman; je suis venu ici, le lire à l'ombre.

— Le préfet a été aimable?

— Nous étions réunis dans son cabinet pour une question de douane. C'est très simple, mais on est obligé d'entendre la jolie voix de Giri. Le préfet m'a fait l'honneur d'un sourire et d'une conversation particulière. Nous avons parlé de la guerre...

Pauline qui s'était laissée glisser dans l'herbe, releva la tête.

— La guerre?... Toi, tu ne partirais pas.

— J'irai rejoindre mon dépôt à Angoulême. Je suis sergent. Je suis un vieux sergent, mais je pars tout de même.

— Que deviendrait la Fabrique?

— Il resterait Bavouzet.

— Tu ne te battrais pas? Ce sont les jeunes gens...

— Je n'en sais rien. Je l'ai dit au préfet : « Qu'est-ce que c'est que la guerre? » Il a trouvé ma question baroque; il croit en avoir une idée. On ne sait rien, on n'a aucune imagination devant l'avenir prochain.

— Ce n'est pas possible...

— Je t'assure que je n'ai aucune envie de me battre. D'ailleurs, dans l'état actuel du monde, je ne vois que des conflits sociaux... Je suis chargé de devoirs suffisants... Je suis nécessaire à beaucoup. La vie m'a déjà lié... Non, je ne tiens pas à me battre, moi, Français, pour des Français qui parlent ma langue et qui me font sentir si clairement dans notre idiome commun que nous n'avons rien de semblable... Je ne veux pas mourir pour la France où je n'ai pas un ami.

***

Ce mois de juillet fut si chaud, si poussiéreux à Limoges, que Pauline envoya Max chez les Desca avant les vacances. Le dimanche, ils allaient à Joncherolles, et parfois, dans la semaine, emportaient leur déjeuner au bord de la Vienne ou dans la montagne.

Un matin, ils gravissaient un mamelon couvert de bruyères en fleurs, longeant un ruisselet bordé de blocs de granit. A mi-chemin, ils s'étendirent sous un hêtre. Brusquement, déboucha sur la route, au pied de la colline, une troupe de soldats qui chantaient à pleine voix.

Pauline se redressa et regarda Jean fixement, longuement, d'un air d'épouvante.

— Ne t'inquiète pas, — dit Jean, — ces choses n'arrivent plus!

Ils prirent le train pour Joncherolles plus tôt que de coutume. Eux qui aimaient tant ces journées en tête à tête, ne pouvaient rester seuls.

Jean déjeunait en face de Pauline, les yeux fixés sur un journal. Il partit de bonne heure pour la fabrique. Pauline mit son grand chapeau de paille et prit un sécateur. Un panier à la main, elle coupait dans le jardin les roses fanées. Elle ne cessait de faire des projets. En septembre, Jean pourra prendre quelques jours de vacances; où iront-ils? Pour se rassurer, elle avait besoin de sentir un objet fixe dans l'avenir. Ah! la belle rose! On ne la voyait pas, tout près du sol, cachée sous les feuilles. Pauline se penche pour la cueillir et s'arrête saisie : tous les clochers de la ville sonnent des coups espacés, un glas universel, jamais entendu. Elle comprend cette annonciation lugubre. Rien, autour d'elle, ne semble plus réel; seulement ces vibrations dans les oreilles et un effroyable serrement de cœur.

Le petit porteur de pain monte en courant, sa miche sous le bras. Rouge et joyeux, il lui crie en passant : « Madame, c'est la guerre! »

La même porte du jardin, qui donne sur une ruelle, s'ouvre, et un grand jeune homme s'avance, pâle, les yeux brillants. C'est le fils de la cuisinière. Il est ouvrier chez B et C° et tient sous son bras et à la main ses vêtements de travail et des outils. Aussitôt, on entend des cris dans la cuisine.

Pauline enlève son chapeau et elle écoute, à peine perceptible, le bruit de la porte de fer. D'ordinaire, Jean la laisse retomber d'elle-même avec fracas. Il vient de la refermer doucement.

***

Jean n'avait jamais eu un sentiment absolument plein de la réalité du monde qui lui apparaissait souvent comme une

dépendance de sa vie intérieure. Devant l'affiche de la mobilisation, il vit se dresser, en face de lui, le non-moi.

Il allait essayer d'apprendre une autre existence, d'autres conjonctures; un automatisme méticuleux remplacerait sa conscience : pour commencer, il y avait son livret militaire et cette affiche. Sergent au 94e territorial, il devait se rendre le sixième jour à Angoulême, caserne Saint-Roch, à 8 h. 30.

Au delà du dressage scolaire et militaire, il sentait autour de lui l'action occulte de deux mille ans d'histoire. « Nous avons eu tort de nous croire des hommes nouveaux », se dit-il. Toujours elle-même dans ses renouvellements successifs, l'affiche de la mobilisation était demeurée depuis près d'un demi-siècle dans un carton spécial de la mairie. Il avait suffi de la placarder pour que reparût la France révolutionnaire avec ses foyers communaux de patriotisme, sa mission civilisatrice, son administration qui se réveille sèche et active, et s'exprime dans un style formé sous les rois par des siècles de connaissance des hommes. En peu d'heures tout un appareil de sécurité, de recherches, d'immatriculation, de contrôle, est en marche; tout un peuple naguère divisé, insouciant, frondeur, se met spontanément à ses ordres et entre de plein gré dans ses cadres.

Pourtant les liens intimes restent tendres dans les familles. L'amour délicatement imprégné d'idées rend chaque sentiment irremplaçable. Aucune réserve pour le gaspillage. Tout est précieux.

Mais le devoir est accepté jusqu'au sacrifice. Les barrières tombent par miracle; plus de classes; on ressent partout une chaude impression d'être enfin entre soi.

Jean s'aperçoit que la France est aimée, non comme nation, mais pour elle-même, dans cette gamme d'accords où la femme est incluse. Il sent cela aussi en lui-même. Et ses rêveries le mènent à l'histoire.

Il ne comprend plus le XIXe siècle. L'essence de la France lui paraît avoir été deux fois exprimée, pour toujours, par le Roi et par la Révolution : deux images inconciliables dont la fusion seule pourrait tout exprimer. L'une peut-être pour le bonheur de vivre : la France des provinces, des jardins, des châteaux, de la Cour, la France charnelle et personnelle, la

France royale; l'autre, pour le combat et pour l'idée, pauvre, jacobine, évoquée par les mots terribles : *Comité de Salut public*. Celle-ci, maintenant, est à l'œuvre.

***

Par la grille grande ouverte les mobilisés arrivaient, passaient devant le corps de garde, puis s'arrêtaient, cherchant une indication. Au fond de la cour, devant le bâtiment, avec ses arcades passées à la chaux au-dessus d'un soubassement de goudron noir, des groupes contemplaient des écriteaux. Un sous-officier de l'armée active examina le livret de Jean et fit une marque sur une liste qu'il tenait à la main.

Des paysans racontaient qu'ils avaient laissé leurs récoltes en gerbes dans les champs. Un professeur de philosophie discourait sur les conséquences morales de la guerre.

Une cinquantaine d'hommes stationnaient maintenant devant l'écriteau de la 12e Compagnie, qui était celle de Jean. Le sous-officier appela le caporal qui devait emmener le premier détachement à l'école de Lhoumeau. Sur quatre rangs, portant leurs valises, les hommes descendirent vers le faubourg où se trouvait la vieille école, au milieu de la cour de récréation. Un adjudant récemment retraité se tenait dans la grande salle, parmi les piles de pantalons rouges et des capotes bleues. Corpulent, l'œil un peu narquois, il semblait le seul qui eût une idée nette des besognes à accomplir. Deux tailleurs civils mobilisés cousaient dans un coin des écussons, des galons dorés ou de laine rouge. Jean obtint que son col de capote fût mieux ajusté. On distribuait des havresacs, des gamelles, des plats de campement. Dans la cour, se promenait le capitaine. C'était un quincaillier d'Angoulême, conseiller municipal, à la barbiche blonde, et qui avait la poignée de main facile. Les arrivants aimaient à voir cette silhouette peu militaire revêtue de la capote de campagne.

Le commandant de Surpierre, chef du dépôt, officier en retraite, entra dans la cour. Sanglé dans sa tunique, la moustache blanche, ses yeux bleus naïfs lui donnaient une étrange expression, à la fois de timidité et de volonté un peu fantastique.

***

Un soir, sur le rempart méridional d'Angoulême, Jean vit un homme de garde, jugulaire au menton, aller de groupe en groupe, donnant l'ordre aux militaires de rentrer au quartier.

— Les territoriaux aussi?

— L'ordre est général.

Les compagnies se réunirent dans la cour de l'école pour le rapport. On portait à la connaissance du 94e territorial qu'un départ important se produirait le lendemain dans deux directions, pour le régiment d'active et pour le régiment de réserve. Les territoriaux qui voudraient y prendre part comme volontaires donneraient leur nom. Le commandant serait fier des braves qui répondraient à son appel.

Le jour suivant, à huit heures, devant un des perrons de l'école, seize soldats étaient rangés et présentés par leurs sergents.

Le commandant félicita les volontaires et leur donna jusqu'à midi pour parachever leur équipement, après quoi, ils se rendraient à la caserne principale et se joindraient au détachement en partance. Il les congédia et garda près de lui les sergents.

— J'ai besoin d'un sous-officier qui accompagne au front les volontaires. Retournez à vos compagnies et dites-le à vos camarades. Vous, Barnery, vous m'apporterez la liste à mon bureau.

Jean fit appeler les sous-officiers de jour par le poste et transmit l'ordre. Une demi-heure après, ils revinrent. Il n'y avait pas de volontaires.

Jean non plus ne voulait pas s'inscrire. Il pensait aux seize hommes, mais sans se sentir entraîné. Chacun n'avait-il pas, pour cet acte exemplaire, un motif secret et personnel? Jean concevait un geste d'adhésion; une paralysie l'empêchait de le transmettre aux membres. Même une pudeur le retenait, et une sorte de révolte. Il s'en tiendrait au service, à l'abnégation. N'était-ce pas le fondement de cette guerre de masse?

***

Debout, en face de Jean, dans la salle de classe, le commandant lui dit :

— Je ne comptais guère sur ma démarche. Les sous-officiers à la caserne sont les petits bourgeois de l'armée. Ils seront dévoués, mais il faut qu'ils soient *désignés*... Sur le terrain, c'est différent, la responsabilité inspire! Mais avez-vous vu mes seize fortes têtes? Ils sont superbes! Il leur faut un sergent. J'ai pensé à vous, Barnery... Je ne vous force pas. Je n'ai pas le droit de vous *désigner*... J'ai fait partie avec votre oncle, avec Déroulède, Delamain, Bouraud, des mobiles de Bourbaki. Je pense à eux, jeune homme, en vous regardant. Et si cela ne suffit pas, songez que vous êtes Jean Barnery. Vous devez l'exemple. Le pays vous a beaucoup donné. Il a besoin de vous.

Le vieil officier à la moustache blanche, aux sourcils gris en broussailles, avait un type classique et presque caricatural; Jean le vit soudain atteindre à la grandeur. Il reconnut la mission poursuivie pendant quarante ans de paix, parmi l'indifférence générale, pareille à celle du prêtre dans le siècle impie.

— Pour vous, mon commandant, je partirai, — dit-il en baissant les yeux.

« Qu'est-ce que ma vie? songeait Jean avec un haussement d'épaules, traversant la cour. La vie en soi n'est pas le but. »

Il entendit derrière lui une voie limousine :

— Tu sais, le commandant, c'est un pays. Je le connais bien. Un calotin! Il va tous les matins à la messe.

Il sortit calme et presque insensible devant une métamorphose complète de sa situation. Dans un café, il écrivit à Pauline, très vite, à larges traits de plume, avec un grand tremblement intérieur. Puis ce furent les préparatifs fébriles d'équipement, la réception des vivres et des armes, le rassemblement final dans la cour de la caserne, les deux cent cinquante hommes du détachement Vouzelles, fleurs au fusil ou sur les poitrines, alignés sous le soleil, dans l'immobilité à laquelle aboutissait enfin un si grand remue-ménage. On remarquait les seize volontaires territoriaux qui se distinguaient par le soin de leur ajustement, par le fini de l'astiquage, par l'imposant édifice du sac et l'attitude résolue.

Maintenant, le train roulait vers Paris, passant par Limoges. Le lieutenant Pierre Vouzelles, qui commandait le détache-

ment en route pour le front, l'avait confié à Jean. Mais l'itinéraire devait suivre les détours qu'imposait l'encombrement des voies. Jean connaissait à peine les hommes qu'il commandait et il ne savait pas, lorsqu'il regardait dans le wagon, au-dessus des cloisons interrompues à mi-hauteur, jusqu'à quel banc s'étendait son autorité. Mais, quand il lèvera la main sur un quai de gare, le tri se fera parmi toutes ces figures inconnues et il sera bientôt entouré d'hommes qui, eux, auront retenu son visage, et dont il est le point de ralliement et le recours. Sa section se composait des seize volontaires territoriaux, avec un gros numéro blanc au képi si reconnaissable, et d'hommes de la réserve, un peu plus jeunes.

Parmi les rêveries de Jean, l'idée de la guerre, ses inquiétudes sur la France, qui l'avaient assailli au départ, s'écartaient d'elles-mêmes, quand elles apparaissaient un instant. La réalité de ce wagon rempli de soldats était trop distrayante. Les voix s'entre-croisaient avec cet enjouement qui forme vite, entre les hommes arrachés à leurs foyers et à leurs affaires, une société d'enfants sans souci.

Le pays changea d'aspect au crépuscule : pâturages en pente, vallées bordées d'escarpements où un ruisseau coulait vivement sur des cailloux noirs. Au clair de lune, ce fut, tout à coup, comme on passait sur un viaduc, un grand paysage romantique. On approchait de Limoges.

Le train s'arrêta en gare. On mangea dans les wagons. L'arrêt se prolongeait. Un à un, tous les soldats se couchèrent sur le quai et s'endormirent.

De gare en gare, avec de longs stationnements sur des voies de garage, peu à peu le train avançait vers Paris. Quand on arrivait dans un grand centre, sous une imposante verrière, on voyait un grouillement de population civile et militaire. Alors, un des volontaires territoriaux, qui autrement ne desserrait pas les dents, descendait du train et demandait :

— Dites-moi, monsieur, pourriez-vous me dire pourquoi il y a tant de soldats?

De temps en temps, Jean rencontrait Vouzelles, affairé, préoccupé des besoins du détachement, mais qui avait toujours pour lui un mot plein d'amitié et d'entrain, et, parfois,

une nouvelle. A Châteauroux, il lui dit rapidement : « Compiègne est occupé. »

Jean connaissait maintenant les hommes de son compartiment. De la guerre, du danger de la patrie, il n'était jamais question. Mais de chacun, on savait le métier et la famille. On distinguait les lurons, les bavards, les modestes, les timides.

On commença de croiser les convois de réfugiés du Nord. A 11 heures du soir, 6 septembre, le train arriva à la gare d'Austerlitz. Le détachement se mit en rang sur le quai, puis traversa le hall en enjambant les voies. Au fond, à gauche, près d'une petite porte, se tenait Vouzelles, un papier à la main. Il fit à Jean un signe amical et lui dit :

— Les Allemands sont devant Paris.

Jean pensa : « Que va devenir Aline?... Où est-elle?... » Notre vie nous déborde. Elle nous donne trop de cœur. Nous ne pouvons courir partout où nous sommes appelés, répondre à tous nos sentiments. Il faut s'oublier.

Pendant qu'on chargeait les sacs et les bagages sur deux fourragères, le détachement forma les faisceaux. La lune, pleine l'avant-veille, était déjà haute au-dessus de la gare. Seule, elle éclairait les rues, et les courtes pyramides des fusils brillaient d'un éclat dur.

Vouzelles s'approcha de Jean.

— Tu connais Paris?

— Où va-t-on?

— A la gare Saint-Lazare.

La troupe se mit au pas de route, arme à la bretelle, et suivit le quai en silence. Jean et Vouzelles marchaient côte à côte. Notre-Dame, sous la lune, semblait grandir en tournant lentement sur elle-même. Ils contournèrent le Palais de Justice, gagnant le Louvre par le Pont-Neuf. Pour Jean et Vouzelles cet itinéraire était comme une musique trop riche qu'on ne pourra retenir, et pourtant ineffaçable.

L'avenue de l'Opéra était déserte; on sentait un faux sommeil, une veillée muette et anxieuse. Les projecteurs de la Tour Eiffel balayaient d'en haut l'espace, effleuraient les maisons de l'avenue; d'autres raies lumineuses, parties du sol, se perdaient vers le ciel dans un cercle blanc de vapeurs.

A la gare Saint-Lazare, dans la cour de Rome, le détache-

ment fit halte, et les hommes se couchèrent sur le sol autour des faisceaux.

***

Ils s'embarquèrent pour Rouen, sommeillant sur des banquettes, sans plus rien dire. Ils reprirent un autre train vers Paris. D'une gare, ils virent un aéroplane ennemi passer lentement dans le ciel; il déployait sur le fond d'azur un immense drapeau noir, blanc et rouge, qui parfois s'enroulait à demi sur soi-même en se gonflant avec magnificence.

Ils descendirent à Bécon-les-Bruyères, puis gagnèrent Aubervilliers. La nuit, la lueur de l'armée allemande devenait plus proche et plus imposante, inquiétante aurore. Le détachement de Vouzelles fut intégré comme unité constituée dans un régiment et devint une compagnie. On se mit en marche vers le Nord.

On avançait sur des chemins défoncés, traversant des villages reconquis, mais qui restaient vides et mornes, avec les inscriptions à la craie des cantonnements allemands. Journées de marches, sans repos, presque sans vivres, le plus souvent sans gîte, sur les grandes routes pavées entre les arbres mutilés; journées d'une victoire qu'on ignorait, qui faisait souffrir, à laquelle on ne croyait pas. On avançait mécaniquement vers la ligne de feu, sans appréhension ni curiosité, sans même questionner les régiments relevés, arrêtés au bord de la route, qui regardaient passer les unités montantes. Les réservistes se montraient du doigt les volontaires territoriaux. Eux-mêmes se tournaient en risée.

Le premier mort que vit Jean était posé sur le bord de la route. On avait pris tous les boutons de son uniforme et il était pieds nus. Plus loin, les fossés en étaient pleins. Ils passèrent l'Aisne sur un tout petit pont du génie. Entre Tracy-le-Mont, Tracy-le-Val, Carlepont, ils vivaient de pain et de pommes ramassées sous les arbres.

Jean marchait dans la monotonie de la progression moutonnière, des arrêts piétinants, des reprises harassées, des ordres brefs et des jurons, l'esprit envoûté, d'une fixité hagarde. Il sentait dans toutes ses fibres la possibilité d'être tué. Ce risque n'était pas pour lui une vue mathématique, mais

comme un poison dans ses entrailles. Serait-il touché à la tête ou dans le ventre? Il voyait Pauline recevant la nouvelle... Revenant sans cesse sur son tableau, pour ajouter une précision, il marchait somnambule en plein jour, la sueur coulant du front; les armes, les ustensiles bringueballaient et se plaçaient peu à peu dans une position incommode : d'un coup d'épaule il remontait son sac; une autre fois il ramenait en arrière sa musette, et chacun de ses gestes coïncidait avec un moment insupportable du cauchemar. Une mouche venait bourdonner autour de lui, se poser sur sa joue, sur son cou; il la chassait, essayait de l'écraser comme si elle eût été le malheur lui-même.

Une amicale tape sur l'épaule, à l'arrivée à la halte, ou au campement; un vigoureux « au café », ou bien un ordre de service tiraient Jean de ce tourment. Il reprenait tout à coup tant de joie à l'existence qu'il s'empressait de répandre autour de lui plaisir et confort, c'est-à-dire plaisanteries, cigarettes, coups de vin. D'homme mort en principe, mais qui a une faible chance de revivre, il redevenait le soldat, vivant au soleil, et qui, comme tous les vivants, peut mourir. Ses songes s'espacèrent à mesure qu'il se sentait plus soldat.

Avec effort, il vivait pour ses camarades et par eux. Les noms des hommes revenaient en file à son esprit : Clergeaud, Dasth, Daubigny, Eleuthère, Gourdon, Froin, Got, Herglet, Latie, Tondut, Vanstraet. Avec Clergeaud, ouvrier de Ruelle, il parlait de musique. Clergeaud adorait sa femme qui jouait du piano. Avec Dasth, au repos, il parlait de science et de balistique. Et il avait ses deux acolytes, Eleuthère, le petit Limousin délicat et Gourdon, le Charentais dévoué. Comme des chiens autour du maître, Jean sentait qu'ils vivaient de son regard et de ses paroles.

Il aurait voulu que son âme devînt comme son corps et que la partie tendre en fût enfermée dans une dure armature de vêtements, d'équipements et d'inséparables fardeaux. Parfois, un arrêt auprès d'un ruisseau permettait un lavage à froid, qui raffermit. Il abandonnait ses pieds à l'eau vive; elle emportait la boue, mais laissait sous les plantes les cornes protectrices si précieuses.

La compagnie séjournait dans de petits ravins ou au creux

des ondulations de terrain. Des heures, elle attendait un signe. Tout à coup un obus éclatait. Chaque section se ramassait en une sorte de boule, couverte de la carapace des sacs, animal vivant dont le cœur multiple bondissait aux détonations des shrapnells. Jean voyait souvent, à la tête de ces groupes prosternés, la silhouette de Vouzelles debout, qui se lissait la barbe.

Une attaque était prévue. La division devait conquérir une ferme fortifiée qu'on apercevait à l'horizon, très plate au-delà d'un champ de betteraves. On entendait se succéder par séries régulières les claquements d'une batterie de soutien. Le régiment de Jean occupait les hangars et les salles d'une distillerie. Un grenier à fourrage prit feu. Les soldats suivaient des yeux la belle spirale de fumée et le mouvement des flammes. Quand elles se rapprochaient, ils cédaient un peu de place, puis ils cherchèrent un autre abri dans une écurie vide. Les hommes se mirent à manger et à boire, avant l'attaque. On entendait tinter une grêle de balles sur les machines agricoles et les charrues amoncelées au dehors. Dans la crèche, pleine de foin, il y avait un mort, boutonné dans sa capote bleue, son képi sur la tête. Personne n'y prenait garde. « Il est venu là, pensait Jean, se tenant le ventre ou le côté, comme tant d'autres, qui, une fois touchés, se lèvent du sillon et s'en vont debout dans la fusillade, indifférents à tout nouveau danger. Il s'est couché dans cette crèche, qui ressemblait à un lit. A-t-il pensé aux siens, à un pardon, à une affaire mal arrangée, qui, au dernier moment, l'a turlupiné, ou s'est-il revu bambin dans les foins? On donne sa vie, quand on est vivant, mais on garde sa mort pour soi. Dans cette ultime pensée du soldat blessé, qui, plus que le malade se voit mourir, que trouverait-on? Sans doute, des figures douces, plus de femmes que d'hommes, et plus de vieilles que de jeunes; ou bien seulement, un *enfin* qui n'a pas besoin d'être dit. »

C'est le tour de la compagnie de Jean. Homme par homme, la première section passe le portail et s'aligne derrière les charrues, puis, comme impatiente de franchir le pas le plus difficile, elle se jette dans le champ. On entend un crépitement d'épaisses feuilles trouées. En plusieurs bonds précipités,

que termine la lourde chute des corps plaqués au sol, Jean et ses hommes ont atteint la hauteur prescrite où le danger est moins dense. Ce ne sera plus la mort pour tous, mais pour l'un ou l'autre. L'immense champ de betteraves paraît désert. Sous la petite pluie de balles, les hommes ont l'impression qu'il faut changer de place pour les esquiver et qu'un même endroit du sol ne sera pas longtemps respecté. Puis ils s'habituent : « A quoi bon?... Elles sont aussi fines que toi. » Étendus, le sac posé devant leurs têtes, ils commencent à parler : « Que devient cette attaque?... »

L'artillerie s'est tue... « On dit qu'ils manquent de munitions. » Jean est côte à côte avec Daubigny, un territorial, le plus vieux des seize volontaires. La dysenterie le ravage. Sa voix est cassée et sénile. Le visage ne résiste à la débâcle que par les yeux bleus.

— Ce sont les jambes qui ne vont pas; mais le coffre est bon... J'ai voulu voir ça... C'est tout de même curieux! — fit-il dans un hoquet.

Puis il parle de son métier. Il est horloger. Jean lui tend sa montre. Daubigny tire difficilement un lorgnon d'une de ses cartouchières et ouvre le boîtier.

Au milieu du champ, un shrapnell éclate. Aussitôt les hommes couchés à l'avant se dressent au-dessus des feuilles et se replient en courant. Jean entend derrière lui :

— On est tourné!

— Ne bou-gez-pas! — crie Jean.

Les fuyards s'approchent, groupés par leur course.

— Ils dormaient! — dit Jean. — Ils sont fous!

De nouveau, des balles percent les feuilles.

— Sergent! Sergent! Ne restons pas ici!

— Ne bou-gez-pas[1]!

JACQUES CHARDONNE

1. *Porcelaine de Limoges*, troisième et dernière partie des *Destinées sentimentales*, paraîtra dans la *Revue de Paris* au cours de l'année prochaine.

LES MARLYS

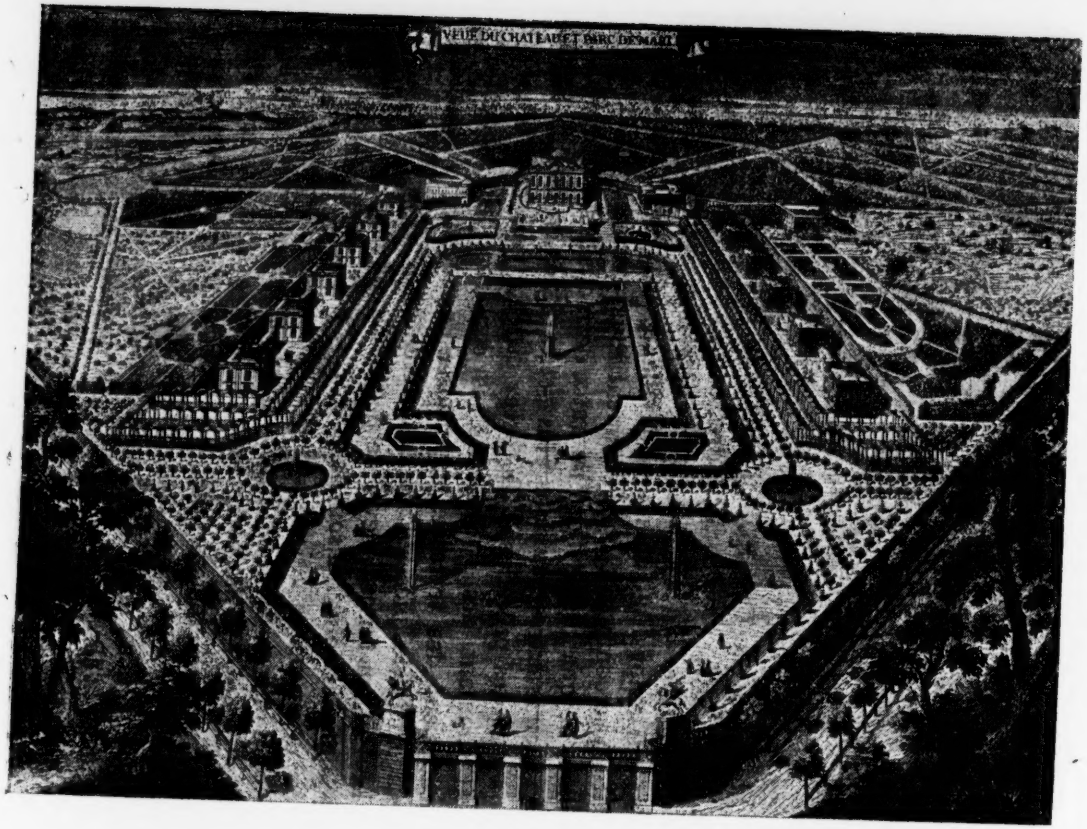
Au milieu de l'an 1679, l'architecte Mansart, sur l'ordre de Louis XIV, commençait à dresser, dans un vallon marécageux en forme de fer à cheval, un château de structure singulière qui emprunta son nom au village voisin de Marly. Ce château se composait d'un bâtiment royal tenant le haut du vallon, de quatre pavillons latéraux de moindres dimensions et de douze autres pavillons plus petits situés en double file[1] en avant des précédents. Décorées de peintures en trompe-l'œil simulant des sculptures, ces constructions modestes encadraient des terrasses superposées au centre desquelles s'étageaient des pièces d'eau de différentes figures.

Le Roi, en faisant élever ce petit château entre Versailles et Saint-Germain, maisons fastueuses, avait eu l'intention de créer à son usage un discret ermitage, un « vide-bouteille », dira-t-il plus tard, où il pût échapper à la grandeur, à la foule, au bruit, aux attitudes de parade, à l'état continu de majesté et vivre familièrement dans la compagnie de personnes choisies. Il y coucha, pour la première fois en septembre 1686. Contraint, deux mois ensuivants, par l'opération d'une fistule, de garder la chambre, il s'y rendit, de nouveau, en janvier 1687 et en prit définitivement possession. Dès lors, jusqu'à la fin de ses jours, il y jouit de vacances périodiques désignées, dans l'histoire, sous le nom de *Marlys*.

On ignore si lui-même ou si quelque personnage de son entourage donna, par abréviation, ce nom, bientôt illustre,

1. On aperçoit ces pavillons sur la gravure reproduite p. 120.

gravé par Sébastien Antoine.



dessiné par Pierre le Pautre.

—

estampe de la Bibliothèque Nationale.

LE CHATEAU DE MARLY.

à ces voyages au vallon. Toujours est-il que ceux-ci tinrent, pendant vingt-huit années, une place importante dans les préoccupations des courtisans et des dames. Nous tenterons, dans les pages qui suivent, de préciser, quelles délices, Sa Majesté, les organisant, y réservait à sa famille, à ses favoris et aux gens qui l'avaient servie avec zèle.

***

Louis XIV entreprit d'abord ces voyages du lundi au jeudi, puis du mardi au vendredi, enfin du mercredi au samedi, non toutes les quinzaines, comme le disent certains, mais à des intervalles irréguliers. Il les multipliait ou les supprimait, allongeait ou diminuait leur durée au gré des événements ou de son caprice. Il les coupait, chaque année, de longs séjours à Fontainebleau (un mois, souvent davantage). Quand il avait arrêté la date de l'un d'eux, nulle considération de temps ne le déterminait à le retarder; par la pluie, la chaleur, la neige, le froid, il se mettait en route. Parfois la gelée était si forte que les chiens, à la chasse, s'estropiaient à courir sur la terre durcie. Des accidents se produisaient aussi. Un soir de verglas, les musiciens, venus en carrosse, versèrent en arrivant et se blessèrent « considérablement ». Une nuit de dégel, la princesse de Conty et ses dames firent une culbute sur le chemin liquéfié, aux environs de Rocquencourt. Une autre nuit, dans une circonstance pareille, le Dauphin, venant d'Anet, dut abandonner en plein champ sa voiture rompue et patauger dans la bourbe.

Le Roi pestait contre le gel et le dégel, déplorait les accidents qu'ils provoquaient, mais ne renonçait aucunement aux voyages d'hiver. Depuis que son chirurgien Félix lui avait défendu le cheval, il usait à contre-cœur du carrosse; mais l'exercice lui paraissait salutaire et il s'y livrait à tous ses moments de loisir. A la fin de 1687, ayant acquis la forêt de la Cruye et joint ainsi plus étroitement Versailles à Marly, il fit tracer, à travers les taillis, des routes aboutissant aux arrières du château. Dès qu'elles furent terminées, il prit l'habitude de venir à pied au vallon, « en chassant, en tirant », écrit sans cesse Dangeau, « en volant », ajoute-t-il, c'est-à-dire

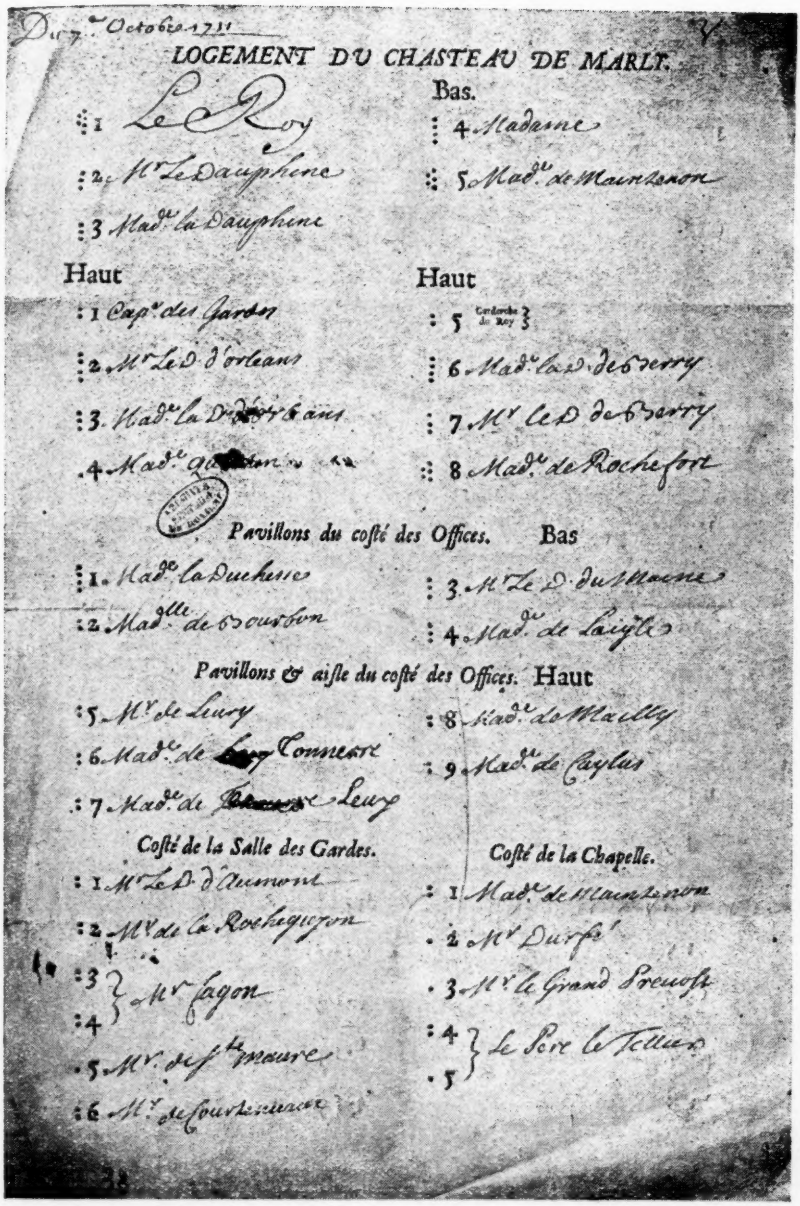
en débusquant le gibier à l'aide du faucon. Souventes fois, il regagnait Versailles par la même voie sylvestre, l'arquebuse à la main. Ainsi les « Marlys » lui procuraient-ils la joie physique d'exercer ses muscles et d'assouplir ses articulations trop souvent ankylosées par la goutte.

Lors des premiers voyages, Louis XIV avait lui-même désigné les privilégiés autorisés à l'accompagner. Il permettait néanmoins, à cette époque, aux seigneurs et aux dames restés à Versailles et à Paris, de se rendre au vallon, à des dates et à des heures fixées d'avance, pour y « faire leur cour ». Il s'imposait, par suite, de nouveau, l'obsession de la foule qu'il avait souhaité fuir. Il diminuait, de plus, le prestige des « Marlys ».

Or, il discerna bientôt quel intérêt il avait à conserver et même à renforcer ce prestige. Il pratiquait envers ses courtisans une adroite politique. Il créait de temps à autre et leur distribuait des distinctions frivoles — grandes entrées, justaucorps à brevet, privilèges du tabouret ou du bougeoir, ordres royaux — que les plus arrogants ambitionnaient avec frénésie. Ainsi, excitant leur émulation et leur jalousie, les divisait-il pour les mieux assujettir et les rendre « assidus et attentifs à lui plaire ». Forcé de restreindre ces distinctions matérielles pour ne les point déprécier, il leur substitua des distinctions idéales et, parmi celles-ci, il comprit l'admission aux « Marlys ».

Pour donner à cette admission une valeur honorifique plus certaine et, en conséquence, plus enviée, il refusa l'accès du château à quiconque n'avait pas été choisi par lui. Finies désormais, en dehors de quelques circonstances exceptionnelles, les réceptions de gens venant « faire leur cour ». Il réglementa les « Marlys », décidant que pour chacun d'eux, serait dressée une liste d'invités[1]. Hommes et femmes désirant figurer sur cette liste devaient, l'avant-veille des voyages, lui

1. Sourches et Dangeau, dans leurs *Mémoires*, nous ont conservé plusieurs listes d'invités de différentes dates. Un manuscrit de la *Bibliothèque nationale* en contient deux autres, datées de 1714 et 1715; la seconde paraît être en partie de la main du Roi. Ce sont vraisemblablement des brouillons, car, à cette époque, les listes étaient imprimées. L'une de ces listes imprimées (voyage du 7 octobre 1711), subsiste aux *Archives nationales*, M. 886-33. C'est celle que nous reproduisons p. 123.



Du 7e Octobre 1711

LOGEMENT DU CHASTEAU DE MARLY.

Bas.

1 Le Roy
2 Mr Le Dauphine
3 Mad. la Dauphine
4 Madame
5 Mad. de Maintenon

Haut

1 Capne des Gardes
2 Mr Le D. d'orleans
3 Mad. la D. d'orleans
4 Mad. de [illegible]

Haut

5 Contador du Roy
6 Mad. la D. de berry
7 Mr le D. de berry
8 Mad. de Rochefort

Pavillons du costé des Offices. Bas

1 Mad. la Duchesse
2 Mad. de bourbon
3 Mr Le D. du Maine
4 Mad. de Laigle

Pavillons & aisle du costé des Offices. Haut

5 Mr de Luxy
6 Mad. de Connesse
7 Mad. de Leuy
8 Mad. de Madly
9 Mad. de Caylus

Costé de la Salle des Gardes.

1 Mr Le D. d'Aumont
2 Mr de la Rochegiyon
3 } Mr Fagon
4 }
5 Mr de St maure
6 Mr de Courtenvaux

Costé de la Chapelle.

1 Mad. de Maintenon
2 Mr Dursé
3 Mr le Grand Prevost
4 } Le Père le Tellier
5 }

UNE LISTE D'INVITÉS (*Archives nationales*).

demander leur inscription, les premiers le matin, en se bornant à lui dire : « Sire, Marly! » les secondes, en se présentant à lui à l'heure du souper. Il transmettait ces demandes à Bontemps; ensuite, il maintenait ou effaçait, sur le papier de son valet de chambre, les noms des personnes qu'il souhaitait, pour des raisons particulières, favoriser ou mortifier. Il ne laissait jamais aux solliciteurs, même appréciés de lui, la certitude d'être maintenus ou, comme on disait alors, « nommés pour Marly ». Il décréta que les époux des dames « nommées » partageraient d'office le bonheur de celles-ci, mais que les épouses des courtisans « nommés » ne jouiraient pas du même avantage.

Bontemps avertissait de leur bonne fortune les dames comprises sur la liste vingt-quatre heures avant le départ, les hommes, le matin de ce départ seulement. Le Roi n'admettait aucune récrimination, n'écoutait aucune prière. Il rectifiait simplement les erreurs qui se produisaient; ainsi porta-t-il, sur une liste où il avait été omis, le marquis de Levis dont la femme avait été nommée.

« C'était une grande grâce, dit le mémorialiste Sourches, d'obtenir permission d'aller à Marly, et peu de gens osaient la demander. » Dès l'origine des voyages, précise cependant Dangeau, le Roi était excédé de requêtes. Il ne s'en plaignait point. Il subissait avec patience ce harcèlement, car il avait atteint le but qu'il s'était proposé : l'admission à Marly devenait une récompense, une marque de sa considération. Tout au plus, vers la fin de sa vie, supportant alors moins aisément les importunités, chargea-t-il un « garçon bleu » d'enregistrer les demandes.

Mais il ne laissa jamais à personne le soin de composer les listes. Sur celles-ci, il portait régulièrement les princes et princesses de sa famille, les grands officiers de la couronne, ses domestiques personnels, son premier médecin, les officiers de service, madame de Maintenon, sa nièce, madame de Caylus, ses amies particulières, mesdames de Montchevreuil et d'Heudicourt, des ministres et leurs femmes, des courtisans sympathiques, quelques dames privilégiées dont il avait eu discrètement autrefois les faveurs ou dont il appréciait l'agrément, et, parmi ces dernières, les marquises de Thianges, de Levis et

de Dangeau, la comtesse de Gramont, madame d'O. Ces personnages formaient déjà un groupe important d'invités. Souvent, quand il souffrait de la goutte ou se sentait d'humeur chagrine, le Roi se contentait de leur compagnie. Les Marlys restreints aux personnes préférées étaient appelés « Marlys particuliers ».

Louis XIV ne les multipliait pas. Aux Marlys dits « ordinaires », c'est-à-dire chargés de monde, il conviait généralement deux, trois, quelquefois quatre dames et courtisans qui n'avaient point encore participé aux voyages; mais il n'observait pas de façon constante cette règle; les mémorialistes signalent, en effet, des Marlys « sans gens nouveaux ».

En élaborant ses listes, le Roi obéissait à des calculs dont nous pénétrons difficilement la portée aujourd'hui. Tantôt il emplissait à craquer les logements de son petit château, tantôt il les laissait à moitié vides, malgré l'affluence des postulants. Parfois il comprenait en bloc, parmi ses hôtes, tous les membres d'une famille qu'il avait intérêt à flatter, la famille de Bouillon par exemple (mai 1700); parfois un groupe de personnages qu'il voulait honorer, les généraux d'armée entre autres (décembre 1705). Il combina des Marlys surabondants de dames (cinquante dames, maximum rarement atteint); d'autres presque entièrement composés d'hommes; d'autres d'où, contre la coutume, tous les maris furent exclus (mars 1706); d'autres où parurent seulement les amazones capables de suivre les chasses à cheval. Il organisa de plus des Marlys de carnaval, des Marlys de joueurs, des Marlys de danseurs, des Marlys de guerre, des Marlys de deuil, des Marlys si différents les uns des autres que l'attrait en était sans cesse renouvelé.

En outre de ses invitations normales comprenant la table et le logement, le Roi en faisait de conditionnelles, sans logement. Il obligeait les bénéficiaires de celles-ci à rentrer de nuit à Versailles. Il refusa toujours, même par des temps exécrables, de garder sous son toit les demoiselles d'honneur des princesses. Il n'accorda que très difficilement une hospitalité complète à certains seigneurs, comme le marquis de Montchevreuil, pourtant admis dans sa familiarité et toujours inscrit sur ses listes. Au chevalier de Vendôme, grand prieur

de France, venu pour une journée au vallon, et qui sollicita de rester auprès de son frère, le duc de Vendôme, établi dans un pavillon, Louis XIV répondit que « personne ne couchait à Marly que ceux qu'il avait choisis ».

Aux ducs de Villeroy et de Roquelaure, au marquis d'Antin, fils légitime de madame de Montespan, au sieur des Ormes, contrôleur général de sa maison, arrêtés de nuit à la porte du château et qui en imploraient l'ouverture :

— Hé bien! qu'ils s'en retournent! — ordonna-t-il de dire à son capitaine des gardes.

Même réplique au comte de Roucy, venant de Béarn et qui réclamait la faveur de lui faire la révérence.

— Qu'il vienne me la faire et qu'il s'en aille!

Ainsi nul seigneur qui n'était pas nommé ne pouvait espérer une transgression au règlement des voyages. Si le Roi appliquait sans faiblesse ce règlement, il y contrevenait cependant quelquefois, en faveur de courtisans estimés qui, par discrétion, ne lui adressaient pas de demandes. Il inscrivit, de sa propre autorité, le marquis de Villarceaux sur l'une de ses listes. A M. de Metz, qui le divertissait, il dit un jour :

— Les autres me prient de les mener à Marly et moi, je vous prie, vous, d'y venir.

Au marquis de Villars, futur vainqueur de Denain, dont il aimait le loyal caractère, il envoya Bontemps :

— Vous avez demandé d'aller à Marly? — dit à ce marquis le subtil valet de chambre.

— Je suis bien éloigné d'oser prendre cette liberté, — répondit Villars.

— Et moi, je vous soutiens que vous l'avez demandé, — répliqua Bontemps.

— Puisque vous m'en assurez, — reprit Villars, soupçonnant quelque intention gracieuse du Roi, — j'ai demandé.

Rarement Louis XIV accomplissait de ces démarches gênantes pour sa dignité. Il était fort sensible, dit Saint-Simon, à la « présence continuelle », même si elle le fatiguait, et il tenait rigueur, aux tièdes et aux timides, de leur effacement.

— Je ne le connais point, — disait-il d'un homme trop souvent absent de son entourage.

Quand Marly fut devenu pour lui un milieu de prédilection, il envisagea avec ressentiment les personnes qui, sans excuse valable, ne demandaient pas à l'y suivre, celles aussi qui préféraient Paris ou leurs propres maisons des champs à son petit château.

Ces fols, capables de s'aliéner, par abstention volontaire, le cœur du Maître, étaient, il est vrai, peu nombreux. D'ordinaire, courtisans et dames se livraient à d'opiniâtres intrigues pour figurer, le plus souvent possible, sur les listes de Marly. D'aucuns sollicitaient l'appui de madame de Maintenon, dénuée de pouvoir sur ce chapitre, ou peu encline à l'exercer; d'autres, celui de la princesse d'Harcourt influente sur l'esprit du Roi, et dont on achetait aisément le concours; d'autres, celui de Monseigneur[1] qui obtenait beaucoup de son père pour ses amis, et même d'introduire à Marly, à de rares intervalles cependant, ses compagnons de chasse. Racine, le seul écrivain que Louis XIV ait accepté au vallon, s'adressait au chirurgien Félix, l'opérateur de la fistule, ou bien au valet de chambre Bontemps. On venait souvent de fort loin, et en méchant état de santé, pour tenter sa chance. En 1704, Jeanne-Pélagie de Rohan-Chabot, princesse d'Épinoy, mourut subitement à Versailles, où elle s'était rendue, à l'heure de présenter sa requête.

Les dames, plus acharnées que les hommes à capter les grâces de Sa Majesté, avaient, dit la duchesse d'Orléans, « une telle peur de dire quelque chose qui pût déplaire et les empêcher d'aller à Marly qu'elles ne parlaient que de toilette et de jeu, ce qui semblait assez ennuyeux ». La prudence leur commandait cette attitude. Elles savaient, par des exemples fréquents, que le Roi défendait l'accès de son château à quiconque l'indisposait par des actes ou des propos insolites. Il en avait à jamais exclu la comtesse d'Armagnac, femme d'un prince lorrain, coupable d'avoir troublé de ses cabales la cour de Monsieur, son frère. Il en exila de même, temporairement, madame de Beringhen, femme de son grand écuyer et la duchesse du Lude, dame d'honneur de la duchesse de Bourgogne, pour des motifs inconnus; madame de Coatquen, pour s'être mêlée de politique; la princesse de Conty,

1. Appellation habituelle de Louis de Bourbon, grand dauphin de France.

sa propre fille, qui, de nature impertinente, avait chansonné plusieurs personnes de la Cour et ne l'avait pas épargné lui-même. En 1699, il écarta, pendant quelques mois, de Marly, Élisabeth Hamilton, comtesse de Gramont, belle, gracieuse, altière, puissante sur son cœur, jalousée et surveillée par madame de Maintenon; il lui reprochait amèrement d'avoir fait une retraite à Port-Royal-des-Champs. Il souffrait difficilement auprès de lui les gens infectés de jansénisme. Vers le même temps, il rejeta de son château Racine, soupçonné d'attaches avec l'hérésie et ne l'y reçut de nouveau que lorsque le pauvre pénitent, retiré du monde, mais opiniâtre à s'y faufiler, l'eut convaincu de son innocence.

A plusieurs reprises, Louis XIV ferma Marly au duc de Saint-Simon, dont il exécrait l'esprit frondeur, les libres propos, les furieuses intrigues. Il ne consentit jamais à y admettre certaines femmes dont la présence lui semblait peu enviable, madame de Bullion qui usa vainement, pour le fléchir, de mille stratagèmes; madame de Roucy, dame du palais, acariâtre, insolente et hautaine, qui prétendait y pénétrer sans être nommée. Malgré les prières de Madame, sa belle-sœur, et celles du R. P. de La Chaise, son confesseur, il refusa sans cesse d'inscrire sur ses listes Saint-Pierre, écuyer de cette princesse, et madame de La Chaise, nièce de ce religieux, considérés par lui comme de trop petites gens pour coudoyer les membres de la famille royale. Tout au plus, pour « faire plaisir » au révérend « qui mourait de douleur d'un tel dédain », introduisit-il madame de La Chaise à Marly lors d'un voyage sans éclat où les princesses, souffrantes, ne parurent point.

Une fois pour toutes, Louis XIV avait décrété que les ambassadeurs des puissances ne participeraient pas aux réunions du vallon. Il ne voulait avoir avec eux que des rapports officiels. Il eût cru perdre toute majesté à leurs yeux en les faisant asseoir à sa table. En 1698, il ordonna au maréchal de Villeroy de mener à Marly le comte de Portland, envoyé d'Angleterre, et de lui en montrer les merveilles. Ainsi évita-t-il les sollicitations de ce seigneur fort à la mode dans la société et dont il appréciait lui-même la courtoisie. Deux ans plus tard, il maintint à la porte de son château un diplomate

hollandais, nouvellement arrivé et qui souhaitait une audience; comme cet impertinent insistait pour être reçu, il chargea le ministre Torcy de lui expliquer qu'il était à Marly pour « se délasser et passer son temps dans le domestique ». Cependant, après les mariages de ses nièces, Marie-Louise et Anne-Marie d'Orléans avec Charles II d'Espagne et Victor-Amédée II de Savoie, et après l'élévation de son fils, Philippe, duc d'Anjou, au trône d'Espagne, il accorda exceptionnellement à certains plénipotentiaires de ces deux pays, le privilège d'être nommés.

Des conjectures imprévues, des nécessités particulières, des mérites éclatants l'obligeaient parfois à déroger aux règles édictées par lui-même. De grands soldats, le marquis de Montal, le duc de Berwick, un illustre marin, le marquis de Tourville, revenant de leurs campagnes guerrières, eurent permission d'entrer librement au château. De jeunes gentilshommes, Cheverny, Sannery, Gamaches, d'O, menins du duc de Bourgogne, furent, sans demander, de tous les voyages. « Cela seul, écrit Saint-Simon, tournait la tête. » Le marquis de Cavoie, grand maréchal des logis de la Cour, et le cardinal de Rohan, archevêque de Strasbourg, jouirent de bien plus grandes faveurs. Le Roi leur donna, sur les pentes du *Cœur Volant*, colline sise à l'extrémité et à la droite du petit parc du château, « une place à bâtir » d'où, leur maison élevée, ils eurent le droit d'approcher le Roi quand bon leur semblait. En cas d'affaire pressante d'ailleurs, n'importe quel quidam pouvait s'insinuer dans la maison royale pourvu qu'il ne se montrât point. Il se présentait à la porte donnant sur le village de Marly, traversait, encadré de gardes, le Bosquet du Couchant, atteignait le pavillon où logeait le ministre intéressé, s'y introduisait par derrière, faisait sa communication et repartait, toujours subrepticement, sans délai.

Ainsi c'était un honneur inestimable, passionnément brigué, soigneusement mesuré que de partager les récréations des dieux à Marly. La *Gazette de France* annonçait chaque voyage de son ton officiel, se bornant à signaler parfois la présence de quelque prince étranger. Le *Mercure Galant* rendait compte, assez souvent, des plaisirs que goûtaient le Roi et sa compagnie, imprimait le nom des élus, distribuait des compliments. Les gens de la ville, autant que les dédaignés de la Cour, épiaient

de loin, le petit château, voulaient savoir ce qui s'y passait. Le milieu Sévigné s'en occupait et la marquise tenait gazette des vacances royales. Madame de Grignan, femme de lieutenant général, semble, seule de ce milieu, avoir connu Marly (août 1685), y avoir commis une maladresse et subi une humiliation. Madame de Sévigné n'y alla jamais, non plus que madame de Lafayette, hostile à cette foire aux vanités; en août 1695, l'épistolière déclare n'en connaître point les bâtiments; elle tenait ses renseignements de la duchesse du Lude, rentrée en grâce après une longue éclipse, et pâmée de bonheur. « Ces distinctions, écrivait-elle, charment quand on est de ce pays-là; heureux qui peut voir cela du point de vue où il faut l'envisager ». Coulanges et sa femme parlaient de Marly avec un même mépris ironique.

Quelle félicité particulière dames et courtisans trouvaient-ils donc en ce château qu'ils ne connussent point ailleurs? Celle tout d'abord d'avoir été triés, de faire partie d'une élite au moins temporaire; celle aussi de voir la figure du Roi déchargée de nuages, les manières du Roi, simples, le caractère du Roi, débonnaire, de voir, pour tout dire, Sa Majesté en pantoufles. En pantoufles? Voire! Ne nous fions pas aux apparences. Le Roi voulait qu'à Marly — les mémorialistes le répètent à satiété — tout le monde fût à son aise et commodément. Les dames y venaient en robes de chambre et appréciaient d'être délivrées du « grand habit » pesant de Versailles. Elles portaient coiffes. Mais les robes de chambre devaient être si riches, pour éviter la vulgarité, qu'elles ruinaient qui les endossaient; les coiffes, d'autre part, n'étaient point ridicules affiquets de nuit, mais bonnets à dentelles et broderies de tel prix, qu'Alexandre, fameux marchand, en sa boutique, à la descente du Pont-Neuf, sous l'enseigne *A la Renommée de la reine de France*, tint commerce de « coiffes de Marly brodées ».

Le Roi, d'autre part, exigeait qu'à Marly, à l'encontre du cérémonial habituel, les courtisans se couvrissent devant lui, au moins à la promenade. A Versailles, Fontainebleau, Saint-Germain, Compiègne, Chambord, il se riait qu'ils attrapassent rhume ou insolation; à Marly, il les en préservait.

— Le chapeau, messieurs! — disait-il en paraissant dans

les jardins; « et il aurait trouvé mauvais si quelqu'un eût non seulement manqué, mais différé à mettre son chapeau; et cela durait toute la promenade, c'est-à-dire quelquefois quatre et cinq heures en été ou en d'autres saisons ».

A Marly, dit la duchesse d'Orléans, « il n'y avait pas d'étiquette et tout courait pêle-mêle. Dans le salon, il était permis à tout le monde, jusqu'aux capitaines et sous-lieutenants de la garde à pied, de s'asseoir. Cela m'a donné tant de dégoût pour le salon que je n'ai jamais voulu y rester ». Propos chagrin d'une princesse entichée de sa noblesse. Il ne correspond pas à la réalité. Du moins, le Roi ne supporta pas longtemps autour de lui des gens de moindre étoffe. « N'entreront dans le salon, prescrivit-il bientôt, que les personnes de qualité. Si quelques courtisans s'avisent d'y appeler leurs domestiques, ces courtisans ne reviendront plus au vallon. »

En aucune occasion, il n'oubliait qu'il était « le plus grand roi du monde », peu enclin à l'existence patriarcale. Quand il eut concédé la robe de chambre, les coiffes, le chapeau, il crut avoir accompli un immense effort de bonté. En fait, il instaura à Marly, comme ailleurs, un protocole rigide dont il n'atténua jamais les obligations. Il y arrivait en carrosse attelé de huit chevaux, escorté de cavaliers. Parvenu sur l'esplanade précédant la dernière grille, il descendait de voiture. Gardes françaises et gardes suisses formaient double haie, tambour roulant, fifres et trompettes sonnant, étendards déployés. Il passait en revue cette troupe et se dirigeait ensuite vers le château. Les princes et princesses le suivaient dans leurs propres véhicules, où n'entraient qu'hommes et femmes de condition, désignés à l'avance. Aucun carrosse, sauf ceux de la famille royale, n'était remisé dans les écuries de Marly; le maréchal de Tessé, contraint, pour quitter le vallon, d'y faire venir sa berline retournée à Versailles, nous en fournit la preuve. Grand embarras pour les courtisans. Ceux-ci n'emportaient aucun bagage; ils trouvaient dans leurs logements les vêtements et objets indispensables.

La question des suites et des domestiques, fort épineuse, avait été réglée par le Roi. Monseigneur, madame la Dauphine, Monsieur, Madame, fils, belle-fille, frère et belle-sœur de Louis XIV emmenaient qui bon leur semblait. Les princes

du sang, Henry-Jules de Bourbon, prince de Condé, son fils, Louis de Bourbon, dit monsieur le Duc, son cousin, Louis Armand de Bourbon, prince de Conty, tous parents et les deux derniers, gendres de Sa Majesté, se faisaient accompagner, comme les simples courtisans, d'un valet. La princesse de Condé était privée de dame d'honneur. Les filles adultérines du Roi, au contraire, en prenaient une avec elles et pouvaient, en outre, charger leurs carrosses de quelques favorites, qui dînaient, soupaient, mais ne logeaient point à Marly. Toutes les dames invitées avaient droit à une servante. Une caravane de laquais et de chambrières, envahissaient donc le château en même temps que les maîtres.

Dès l'entrée en ce château, les courtisans étaient quasi prisonniers. Défense leur était faite d'en sortir ou de découcher sans permission de Sa Majesté. Ils y étaient astreints à toutes sortes de gestes de déférence : se lever à l'arrivée du Roi, des princes ou des princesses dans le salon, se tenir debout quand le Dauphin ou le roi d'Angleterre dansaient. Ils y subissaient aussi les lois les plus étroites de la préséance. Nul d'entre eux ne devait occuper un siège qui ne lui était attribué par son rang social. A une date indécise, 1707 peut-être, madame de Torcy, épouse du ministre, se trouva placée, à table, à côté de Madame, au-dessus de la duchesse de Duras, à qui elle avait offert vainement son tabouret. Le Roi vit ce manquement aux formes prescrites et ne quitta pas des yeux la délinquante. Après le dîner, il explosa de colère, traitant de haut en bas cette petite bourgeoise, fille de Pomponne, c'est-à-dire de rien, et son mari, plus vil encore, issu d'un Colbert, c'est-à-dire de la plèbe la plus vulgaire. Quatre jours furent nécessaires, et les excuses amères de Torcy, pour calmer ce courroux.

Bien peu de courtisans et de dames s'y exposaient. Ils suivaient toujours et partout Sa Majesté, craignant, s'ils restaient à l'écart, quelque fâcheux soupçon de négligence. Ils étaient — et ne l'ignoraient pas — entourés d'un réseau d'espionnage. Le Roi voulait tout connaître de ce qu'ils faisaient et disaient. De son cabinet, écrit Sourches, il les observait lui-même sans être vu. Il entretenait des délateurs à gages, le duc de Termes et le sieur de La Chesnaye, personnages

décriés dont on évitait le contact, et qui, logés en des chambres, au village de Marly, étaient sans demander, de tous les voyages, musaient parmi les groupes, recueillaient les propos insolites. Sur son ordre aussi, Bontemps et, plus tard, Blouin, valets de chambre, organisaient une inquisition secrète et continue. Ils chargeaient, dit Saint-Simon, sous couleur de garde et d'ordre, plus spécialement les Suisses, « de rôder les soirs, les nuits et les matins, dans tous les degrés, les corridors, les passages, les privés et, quand il faisait beau, dans les cours et les jardins, de patrouiller, se cacher, s'embusquer, remarquer les gens, les suivre, les voir entrer et sortir des lieux où ils allaient, de savoir qui y était, d'écouter tout ce qu'ils pouvaient entendre, de n'oublier pas combien de temps les gens étaient restés, où ils étaient entrés et de rendre compte de leurs découvertes ». Les espionnés ne s'offusquaient pas de se sentir « filés » par des maroufles sans finesse. Ils les dépistaient et se riaient d'eux. S'ils souhaitaient tenir une conversation sans témoins, ils se réfugiaient en des endroits déserts, les berceaux, par exemple, dont les feuillages transparents laissaient apercevoir les survenants.

En créant, contre ses hôtes, cette police furtive, vite démasquée, le Roi espérait pénétrer leurs sentiments intimes, empêcher leurs rendez-vous clandestins, brider leurs mœurs relâchées, les tenir, pour son repos, en état de crainte et de sagesse.

Il éprouvait grande peine à contenter cette foule vaniteuse, et bougonne. Il ne résolvait pas, en effet, sans difficulté le problème de son logement. Il devait, chaque fois qu'il s'en occupait, envisager toutes sortes de faits particuliers, se garder de placer sous le même toit, par exemple, des ennemis jurés, observer soigneusement la question des préséances. Comment eût-il négligé cette brûlante question, sachant que, dans le carrosse même qui les conduisait à Marly, les ducs d'Elbœuf et de Vendôme avaient failli, à ce sujet, se dévorer l'un l'autre?

Il avait décidé, dès l'origine des voyages, que les appartements du château proprement dit resteraient réservés aux membres de la famille royale, les princes du sang exceptés, lesquels habiteraient les pavillons latéraux de l'aile gauche,

nommés pavillons des seigneurs. Les princesses, ses filles adultérines, voisineraient, au premier étage, avec madame de Maintenon; Monseigneur, Monsieur, Madame, avec lui-même, au rez-de-chaussée. Seule madame la Dauphine, toujours souffrante ou grosse, fragile, peu encline aux déplacements, ayant droit, par son rang, à une escorte encombrante, ne coucherait pas à Marly.

En 1687, le Roi disposait, hors de sa propre maison, d'environ quarante logements. Les princes du sang, les officiers des gardes françaises et suisses, le premier valet de chambre, l'architecte Mansart les occupaient en partie. Vingt-quatre seulement d'entre eux restaient libres pour les invités. Situés deux par deux dans les douze pavillons alignés en avant du château, ils étaient composés d'une antichambre, d'une chambre, d'un cabinet, d'une garde-robe.

Entre les années 1688 et 1689, le Roi, s'étant avisé que sa résidence champêtre ne favorisait guère la pratique de l'hygiène, supprima deux de ces logements et fit accommoder le pavillon qui les contenait, le cinquième de l'aile gauche, en bâtiment des bains. On posa au rez-de-chaussée une puissante chaudière. Au premier étage, carrelé de faïence de Hollande fixée par des clous dorés, tapissé de damas rouge à mollets de soie, meublé de lits de repos, fauteuils, sièges ployants, on plaça, en trois pièces de différentes dimensions, trois baignoires et un bain de siège ornés de « tours » et surmontés de dais en basin rayé et dentelles d'Angleterre.

Dans aucune maison du royaume, si confortable installation n'avait été encore réalisée. Par malheur, elle ne servit guère, ce semble, qu'à la duchesse de Bourgogne. En prenant un pavillon tout entier, elle réduisait à vingt-deux le nombre des logements disponibles et, conséquence désastreuse, le nombre des dames « nommées ». Le Roi, en effet, par souci de bienséance, avait ordonné qu'hommes et dames venant seuls à Marly ne seraient point mêlés et il avait affecté aux secondes les pavillons de l'aile gauche parmi lesquels s'élevait ce malencontreux bâtiment des bains.

L'affluence croissante des demandeurs le contraignit bientôt à laisser cette prescription tomber en désuétude. On vit, dès 1696, la maréchale de Lorges introduite dans le clan des

hommes, « ce qui ne s'était pas encore fait », constate Dangeau. Plus tard, des seigneurs partagèrent également les pavillons des dames. Pour éviter ces rapprochements dangereux, et aussi pour des raisons d'ordre plus particulier, Sa Majesté fut amenée à construire maints bâtiments nouveaux. En 1715, Elle disposait de cent trente-huit logements.

***

De deux mémoires dressés, sur l'ordre de Louis XIV, vers la fin du XVIIe siècle, et des précisions complémentaires fournies jusqu'en 1715 par Sourches et Dangeau, on peut conclure qu'en trente années de voyages consécutifs, Sa Majesté « nomma pour Marly » environ cinq cents seigneurs et trois cents dames. Ce chiffre de nominations apparaît fort réduit si l'on considère que le Roi se rendit près de trois cents fois au vallon, emmenant, à chacun de ses déplacements, de soixante à quatre-vingts personnes. Il permet de conjecturer que, loin de varier son entourage, le souverain y maintenait au contraire une troupe constante de privilégiés.

Parmi cette compagnie permanente figuraient, nous l'avons dit, les grands officiers de la couronne, le capitaine des gardes, le premier médecin, les ministres, les épouses de ces personnages, madame de Maintenon, ses nièces, amies et domestiques, les dames d'honneur des princesses, les membres de la famille royale.

Ces derniers formèrent, à l'origine, un groupe restreint à Monseigneur[1], madame la Dauphine[2], Monsieur et Madame[3], M. le Prince et madame la Princesse[4], M. le Duc et madame la Duchesse[5], la princesse de Conty veuve[6], le prince de Conty

1. Louis de Bourbon, dauphin de France, fils du Roi.
2. Victoire de Bavière, femme du précédent, belle-fille du Roi.
3. Philippe de Bourbon, duc d'Orléans et Élisabeth-Charlotte de Bavière son épouse, frère et belle-sœur du Roi.
4. Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé, et Anne de Bavière, son épouse.
5. Louis III de Bourbon, duc de Bourbon et Louise-Françoise de Bourbon (mademoiselle de Nantes), son épouse, celle-ci fille du Roi et de madame de Montespan.
6. Anne-Marie de Bourbon, veuve de Louis Armand de Bourbon, prince de Conty, fille adultérine du Roi.

et son épouse[1], enfin le duc du Maine[2]. Jusqu'en 1690, ce groupe familial demeura sans changement. A partir de cette date, il s'accrut graduellement des princes et princesses qui atteignaient l'adolescence.

Louis XIV n'accordait pas tout de suite un logement à ses jeunes parents. Il leur ouvrait d'abord Marly pour une après-midi ou une journée et les renvoyait le soir à Versailles. Il leur faisait gagner lentement le plaisir de coucher sous son toit rustique.

En 1689, il associa à son groupe familial le roi déchu d'Angleterre, Jacques II, et son épouse, Marie d'Este. Il les accueillait à sa table et à ses divertissements, mais il les contraignait à regagner Saint-Germain, leur asile, en toutes saisons et par tous les temps.

Louis XIV se refusait également à partager sa retraite des champs avec les princes étrangers, même couronnés. Il convia successivement, à la visiter, Frédéric de Danemark, Léopold, duc de Lorraine, Ferdinand-Charles de Gonzague, duc de Mantoue, Joseph-Clément et Maximilien-Emmanuel, électeurs de Cologne et de Bavière, de passage en France. Il leur en fit gracieusement les honneurs, mais ne les admit point à sa table ni ne leur offrit d'appartement. Il laissait aux marquis de Dangeau ou d'Antin le soin de les nourrir dans leurs pavillons et de les reconduire à Versailles ou à Paris, la soirée terminée.

Il tenait fermement, en définitive, la promesse qu'il s'était faite à lui-même de conserver, à Marly, son relief puissant de maison barricadée. En dehors de sa compagnie permanente, il maintenait ses hôtes à l'état de passants, incertains d'une « nomination » nouvelle. Plus souvent que les autres courtisans, il appelait auprès de lui les maréchaux de France. Ceux-ci paraissaient au château, leurs troupes mises en quartiers d'hiver, de novembre à février, rarement ensemble, car ils ne s'entendaient guère entre eux. Villars et Tessé parlent eux-mêmes de leurs séjours au vallon; la présence en ce lieu de Villeroy, Matignon, Luxembourg, Vauban, Catinat, Duras,

1. François-Louis de Bourbon et Marie-Thérèse de Bourbon.

2. Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils du Roi et de madame de Montespan.

Humières, Vendôme, Noailles, Estrée, Lorges, Boufflers, Berwick et de l'amiral de Tourville nous est signalée par les mémorialistes.

Les Jésuites et les prélats figurèrent en petit nombre dans les assemblées frivoles de Marly. Les uns, le R. P. de La Chaise et, plus tard, le R. P. Le Tellier, confesseurs de Sa Majesté, s'y rendaient à jours fixes, pour régler les attributions de bénéfices vacants; les autres, Bossuet et le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, en certaines occasions, pour discuter des problèmes religieux d'un ordre plus général. Logés en des pavillons, ils travaillaient plutôt qu'ils ne se divertissaient. Les cardinaux de Fürstenberg, de Forbin-Janson, Le Tellier, de Rohan, les archevêques Jacques-Nicolas Colbert, Henry-Charles de Cambout de Coislin, les évêques François de Clermont-Tonnerre, Georges d'Aubusson de la Feuillade, Jean-François Chamillard, les deux premiers, diplomates, mêlés aux affaires politiques, les abbés d'Estrée et de Polignac colorèrent aussi, de leurs robes incarnates, violettes ou noires, les pompeux cortèges du Roi en promenade. Seul, parmi les représentants du haut clergé, Fénelon, même au temps où il dirigea l'éducation du duc de Bourgogne et connut l'amitié de madame de Maintenon, semble avoir été évincé du château.

Le Roi se méfiait de ce personnage subtil et dangereux, aux idées trop hardies, comme s'il pressentait qu'il en recevrait contrariétés et tracas. Il proscrivait de Marly tous les gens suspects d'agiter les esprits ou de gêner son autorité, les parlementaires entre autres, prodigues de remontrances. Il ne « nomma » jamais, à notre connaissance, aucun de ces robins indisciplinés dont beaucoup cependant appartenaient à d'illustres familles. Achille de Harlay de Beaumont, premier président, et d'Aguesseau, avocat général, que l'on entrevoit auprès de lui au vallon, y furent mandés pour quelques heures seulement, le temps d'arrêter des mesures judiciaires contre le cardinal de Bouillon.

Il écarta de même du château, sauf en son absence et pour y effectuer des travaux de leur profession, les artistes et les savants. Il estimait les écrivains de trop mince condition pour les glorifier de son choix. Il borna, en somme, pendant tous ses voyages, sa société de prédilection à la noblesse d'épée. Il

s'entoura aussi exclusivement de femmes de haut rang.

Non seulement, à l'origine des voyages, il logeait la nombreuse compagnie dont nous indiquons plus haut la composition, mais il la nourrissait à ses frais, déboursant pour cette nourriture, au dire de Dangeau, 10 000 livres par jour. On ignore dans quelles conditions les officiers de la bouche l'approvisionnaient en denrées comestibles; on sait seulement que, chaque matin, des chariots en caravane apportaient ces denrées par des routes forestières cachées à la vue et aboutissant aux cuisines. En 1709, la seigneurie de Noisy, dépendant de Marly, aménagée en potager, fournissait vraisemblablement les légumes.

Le château était abondamment pourvu en vaisselle, plats ovales, dit « à la Marly », orfèvreries diverses, flambeaux d'argent et de vermeil. Il ne contenait pas de salle à manger, pièce inconnue au XVIIe siècle. A l'heure des repas, Bontemps, chargé de ce service, faisait dresser trois tables rondes dans l'antichambre du Roi. Sa Majesté tenait l'une où s'asseyaient le roi et la reine d'Angleterre, madame la Duchesse, mademoiselle de Blois, madame de Maintenon, quelques princesses, duchesses, maréchales, etc...; Monseigneur la seconde, en compagnie de la princesse de Conty veuve et d'autres dames; le duc du Maine, la troisième, plus exiguë, d'une douzaine de couverts seulement. Environ cinquante personnes, gênées dans leurs mouvements, s'entassaient dans l'étroite pièce, toutes placées selon leur rang. D'autres tables, gouvernées par le Grand Maître et le grand Chambellan, étaient réservées, en des salles des offices, aux princes du sang et aux courtisans.

En 1688 se produisit un grand changement. Le Roi, effrayé de sa prodigalité, décida de ne plus traiter à ses dépens que ses proches et les dames. Il supprima les tables des offices, réduisant les princes du sang à « manger bien ou mal, un morceau » dans leurs pavillons et les courtisans à avaler une maigre pitance dans leurs chambres. Cette mesure d'économie fit tant de bruit à la cour et à la ville que madame de Sévigné, l'ayant connue, la put donner en exemple à sa fille trop hospitalière aux écornifleurs de province. Elle ne fut point maintenue, croyons-nous. Le Roi, en effet, cinq ans plus tard, sur

les instances de Pontchartrain, la remit en vigueur. Il en résulta, dit Sourches, une épargne quotidienne de 4500 livres. En décembre 1705, nouvelles restrictions. Sa Majesté ne fournit plus à ses hôtes la bougie et les écritoires; elle ferma le cabaret où l'on consommait café, thé, chocolat, liqueurs.

Le château de Cocagne allait-il peu à peu devenir le château de la Famine? Les courtisans avaient certes trouvé mauvais d'assurer leur subsistance, mais ils s'étaient organisés. Usant des cuisines royales, servis par leurs valets, isolés ou groupés, ils parvinrent à faire bombance. On mangeait, en effet, aussi confortablement aux tables de Dangeau, d'Antin et autres épicuriens[1] qu'aux tables de Sa Majesté où cependant, d'après deux menus subsistants (24 novembre 1699), paraissaient aux repas dix-huit plats (quatre potages, quatre rôts, dix hors-d'œuvre) sans compter les desserts et les fruits. On y mangeait surtout à des heures plus régulières, plus gaiement et sans souci du cérémonial; car le Roi, sans discipline alimentaire, souvent attardé à la chasse ou prolongeant les fêtes nocturnes, dînait à trois heures de l'après-midi, soupait à minuit, provoquant les murmures des dames affamées et celui des domestiques harassés; il observait, de plus, les prescriptions de l'Église, retranchait la viande en Carême, imposait, les jours maigres, des chères de dévots à des gens peu enclins à l'abstinence; il surveillait, en outre, les propos tenus autour de lui. « On apprenait à se taire à Marly, disait Madame. On était seize ou dix-sept à table et l'on n'entendait pas un mot. » Madame de Maintenon ne participa jamais, semble-t-il, aux soupers du Roi. A une époque imprécise, malade et forcée de suivre un régime, souhaitant aussi jouir de liberté, elle prit tous ses repas dans sa chambre en compagnie de trois ou quatre particulières amies.

Forcés d'organiser leur cuisine et privés, en conséquence, des vrais plaisirs de la table, les courtisans jouissaient-ils du moins d'autres plaisirs en cette maison de Marly qui passait pour combler de délices ses habitants? Le Roi, à la vérité, s'efforçait de les leur prodiguer, se réservant d'ailleurs d'en goûter de différents et de remplir sans entraves ses obli-

1. Le Maréchal de Villars, dans ses *Mémoires*, dit lui-même qu'il tenait à Marly table « très délicate ».

gations de souverain. Il travaillait tantôt le matin, tantôt l'après-midi, soit dans son cabinet, soit dans la chambre de madame de Maintenon, présidait le Conseil des Finances, le Conseil d'État, le Conseil privé ou bien réglait les affaires de la guerre, de la marine ou de la religion. Le travail terminé, il faisait oublier à ses hôtes l'ennui de leurs interminables stations dans les antichambres en se mêlant familièrement à eux.

Qui ne l'eût point connu, l'eût pris dès lors pour un hobereau de campagne au geste franc, à l'humeur débonnaire. Vêtu avec simplicité, toujours de satin brun ou de velours noir sans broderies ni pierreries, coiffé d'un chapeau à plumet blanc, bordé de point d'Espagne, la poitrine traversée du cordon bleu de l'ordre, il entraînait tel jour un groupe de dames, tel autre toute la compagnie à la promenade. La promenade était son exercice favori, aussi indispensable à son tempérament que les solides festins. Le matin, l'après-midi, le soir, au fur et à mesure qu'il avançait en âge, souvent des journées entières, il marchait sous le soleil, la pluie, le froid, la neige, enfilant ses allées, escaladant les routes montueuses des collines, jouissant de l'air, humant les senteurs de la terre et des fleurs. A minuit, parfois, il circulait encore, fatiguant les plus robustes piétons, laissant d'ailleurs ses invités libres de ne pas le suivre.

Lors de ses flâneries, il préférait, à celle des hommes, la compagnie des dames. Il se montrait courtois, galant, prévenant envers ces dernières. Il organisait, pour leur plaire, des caravanes de calèches et les emmenait tantôt au château de Noisy, tantôt à Saint-Germain, chez le roi d'Angleterre, tantôt à la belle maison de M. de Cavoie, à Louveciennes, tantôt en forêt où des collations servies sur des tables de marbre les attendaient aux carrefours.

Quand le Roi ne se promenait point, il chassait. S'il excluait généralement les courtisans et les dames des « voleries » au gerfaut, par contre, il les faisait participer aux chasses à courre, presque quotidiennes à Marly, sauf à quelques-unes qu'il réservait aux amazones et aux cavaliers expérimentés. Ces chasses avaient lieu par tous les temps. Les hommes y arboraient des justaucorps bleus à galons d'or entremêlés de

galons d'argent, les femmes des habits masculins, justaucorps et culottes rouges, feutres à plumes.

Le cerf était la bête la plus commune dans la forêt de Marly et, par suite, la plus traquée. Le Roi en faisait un tel carnage qu'il en manquait souvent et devait se rabattre sur les daims, les chevreuils, les sangliers, les lièvres même et procéder à des repeuplements.

Seigneurs et dames, considérant la chasse comme une distraction noble par excellence, suivaient Sa Majesté avec frénésie. Ils recherchaient non moins avidement le spectacle des parades militaires. Le Roi était un furieux « passeur de revues ». Il accablait d'inspections les troupes de sa maison, troupes d'élite, les gardes du corps surtout, dont les quatre compagnies avaient pour capitaines des maréchaux de France. A ces gardes du corps il avait successivement joint, pour la surveillance de Marly, les gardes françaises et suisses. Ces régiments lui fournissaient, avec d'autres, grenadiers à cheval, mousquetaires, gendarmes, chevau-légers, qu'il faisait venir de Versailles, des occasions nombreuses de manifester ses talents guerriers. En 1699, il installa, aux environs de Louveciennes, un camp où bivouaquèrent, sous des tentes et des baraques, les compagnies du régiment dit Régiment du Roi, occupées à des terrassements.

Il convoquait ces troupes soit isolément, soit en bloc, en différents lieux environnant son château.

Il les examinait par deux fois, le premier jour en gros, à pied ou à cheval, en formation de bataille, le lendemain en détail, rang après rang. Il faisait ensuite défiler les hommes un par un, ou quatre par quatre, ou par escadrons, ou par brigades.

De temps à autre, il donnait, dans le cadre de la plaine de Houilles, des cérémonies martiales auxquelles assistaient tous ses hôtes de Marly. Il y paraissait à cheval, tantôt à côté du roi d'Angleterre, tantôt caracolant à la portière du carrosse de la Reine, suivi, à distance, par le cortège coloré des princes, princesses, dames et courtisans. Il commandait en personne les exercices et les défilés. Portant leurs étendards blancs à broderies et devises d'or, jouant du fifre et des trompettes, roulant du tambour, les gardes du corps en habits bleus,

culottes et bas rouges, les gendarmes en vêtements écarlates brodés d'or, les mousquetaires en soubrevestes bleues à croix blanches, les grenadiers en justaucorps bleus à parements rouges et boutons d'argent, les gardes suisses, en uniformes rouges à parements bleus et culottes blanches, les gardes françaises, revêtus de drap bleu à agréments blancs, recueillaient, pour leur belle tenue, la double acclamation de la compagnie royale et de la plèbe accourue de toute l'Ile-de-France.

Ainsi l'armée contribuait-elle à récréer la société réunie à Marly, mais les revues aussi bien que les chasses n'eussent pas suffi à désennuyer cette société, vite lasse de passe-temps répétés, si le Roi ne les eût variés par d'autres, par le jeu notamment, vice majeur d'une époque où les oisifs pullulaient. Louis XIV l'encourageait, l'ordonnait même, transformait, l'après-midi et le soir, le grand salon, l'antichambre de l'appartement bleu et le vestibule ouest en tripot bruyant, empli de tables de toutes formes autour desquelles s'asseyaient hommes et femmes également acharnés à la poursuite du gain. Il voulait, dit Saint-Simon, le « jeu gros et continuel ». Il y conduisait lui-même les jeunes gens, les alimentant d'argent et leur remboursant leurs pertes. Il s'étonnait que certains membres de sa famille, Madame, sa belle-sœur, par exemple, n'y trouvassent aucun attrait. Il était si persuadé que le jeu, de même que la chasse et les armes, était exercice de noblesse, qu'il animait de sa présence les tables languissantes. On le voyait pratiquer la « ferme » ou le reversi au milieu des dames ou bien associer ses chances aux leurs, se faire aussi, au lansquenet, le compère de la reine d'Angleterre. En vertu cependant de son tempérament instable, il préférait les jeux actifs aux jeux assis, le billard spécialement où il battait, tantôt à « la guerre », tantôt à « la passe-tournante » le duc de Vendôme, le grand écuyer, Louis de Lorraine, comte d'Armagnac, le ministre Chamillart ou le duc du Maine, ses partenaires habituels.

A chaque voyage, on se livrait au château à un « jeu prodigieux », à un « jeu effroyable » et qui, dit Sourches, « ne sentait pas la misère où la meilleure partie du royaume était réduite » (1690). Les pertes se chiffraient à cinq ou six mille pistoles par séance. Elles montèrent, au séjour de 1707, à cent

mille francs. Monseigneur et Monsieur comptaient parmi les plus furieux risque-tout. Le premier restait, cartes en mains, des journées et des nuits entières. Le second ne venait au vallon que pour jouer. Désireux de plaire à l'un et à l'autre, le Roi composait des Marlys de pipeurs professionnels, le marquis d'Antin, le sieur de Sainte-Maure, l'abbé de Lignerac, le comte de Roucy, le marquis de Saissac, M. de La Boissière, Claude de Langlée, tous maîtres ès lanquenet.

Monsieur, le roi et la reine d'Angleterre préféraient ce lansquenet aux autres jeux de cartes, cul-bas, trente et quarante, bête, reversi, que l'on pratiquait à Marly. Monseigneur, plus jeune, se laissait volontiers tenter par les jeux d'adresse. En 1689, il se passionna pour le Portique, nouvellement inventé, et, en compagnie du Roi, qui « y était fort vif », rafla « tout l'argent des courtisans ». C'était, dit ironiquement madame de Lafayette, un jeu « où il n'y avait pas plus de finesse qu'à croix et pile »; il était établi sur une sorte de billard arrondi, marqué de chiffres et entouré d'arcades sous lesquelles circulaient des boules. Las du Portique de salon, Monseigneur lui substitua le trou-Madame que l'on jouait avec des billes sur une table couverte de velours vert à soubassements de velours rouge frangé d'or.

Le brelan, en 1692, détrôna à Marly le portique, puis le lansquenet auquel s'opiniâtrait Monsieur; le lansquenet, plus tard, reprit vogue et fut supplanté de nouveau par le hère, la tontine, le papillon. Les échecs n'intéressaient que de rares amateurs.

Le Roi cependant souhaitait que les jeunes gens ne s'abêtissent pas entièrement sur les cartes. Il les contraignait à entreprendre des « jeux à courre », les barres, par exemple, à s'exercer à l'anneau tournant, à la passe de fer, au trou-Madame à terre, établis sur la terrasse du château. En 1691, il fit, à leur usage, suspendre entre deux arbres, dans le Bosquet du Couchant, une escarpolette cachée à la vue par des marronniers d'Inde. La même année, sur une vaste esplanade des hauts de Marly, ceinte de palissades et de verdures taillées, il leur ménagea une « roulette », grand char sculpté de sujets dorés sur fond bleu, qui dévalait à toute vitesse, au long d'une glissière, la pente de la colline. Des ouvriers, affectés à cet

emploi, tiraient les cordes de l'escarpolette, lançaient le char de la roulette et le remontaient.

Sa Majesté menait les princesses à l'une et à l'autre, s'amusait de leur joie. En 1692, elle confia au sieur Lacon, chargé d'entretenir ses billards, le soin de bâtir, sur la seconde terrasse, en avant du château, un jeu de portique en marbre. Le 11 août, elle l'inaugura avec la reine d'Angleterre. Quelques années plus tard (1698), elle compléta d'un mail les jeux en plein air. Beaufort, parent de Mansart, pensionné pour cette fonction, y donnait des leçons. Le mail, bientôt à la mode, « fit fureur ». Le Roi, qui y avait excellé, apprit à la duchesse de Bourgogne à manier dextrement la lève. Il allait fort souvent suivre les parties, modérait l'ardeur des concurrents, si acharnés dans leur action qu'ils se blessaient les uns les autres.

Ainsi Louis XIV s'ingéniait-il, en multipliant autour de lui la gaieté, à rendre enchanteur le séjour en son château. Les Marlys de carnaval, Marlys de janvier et de février, compris entre l'Épiphanie et le Mardi gras, étaient les plus animés. Les courtisans et les dames brûlaient d'y assister. On y menait existence de fols, parmi les banquets, bals, mascarades. Du château illuminé sourdait une rumeur de rires et de musiques. Louis XIV, dépouillant toute gravité, s'y montrait d'humeur joviale.

La « frairie » débutait, en présence des princes anglais, par un festin où l'on fêtait les Rois. A la table de Sa Majesté et à celle de Monseigneur, les tenants de la fève désignaient chacun une reine cependant que musiciens et chanteurs interprétaient des chœurs bachiques. Le souverain donnait le signal de la joie, criant à tue-tête :

— La Reine boit! La Reine boit!

Jamais il ne témoigna plus d'enthousiasme, ce semble, qu'aux Rois de l'an 1701. Il venait d'enterrer, après l'avoir dépossédé de son emploi, Barbezieux, son ministre de la Guerre, et il en éprouvait autant de satisfaction qu'il en avait ressenti jadis à liquider Louvois, père du trépassé. « Comme en un franc cabaret, écrit Saint-Simon, il frappa et fit frapper chacun de sa cuiller et de sa fourchette sur son assiette, ce qui causa un charivari fort étrange et qui dura tout le souper ».

Après les Rois, les danses commençaient. Louis XIV les souhaitaient vives et ardentes. Il nommait toujours, pour les Marlys carnavalesques, les meilleurs balleurs de la Cour, d'Antin, Brionne, Sully, Guiche, La Chastre, D'Estrée, Tessé, Clermont, Bauffremont, etc... Si quelque événement inopiné l'en privait, il ordonnait aux vieux courtisans, aux barbonnes, aux podagres même de redevenir ingambes et de tournoyer avec les jeunes gens. Ainsi vit-on madame de Duras et le maréchal de Villeroy en deuil, la comtesse d'Estrée, le grand Écuyer, le duc de Gramont et l'amiral de Tourville balancer leurs têtes grises et agiter leurs jambes molles pour satisfaire le Maître.

Aux bals dits « sérieux », les courtisans assistaient en habits de ville, les dames en robes de chambre, fort parées. Le Roi avait prescrit un cérémonial de ces bals. Les sièges, dans le salon, étaient disposés en rectangle. Sur le petit côté du rectangle, longeant le vestibule nord, la reine d'Angleterre prenait place entre son époux (et après la mort de celui-ci en 1701, entre son fils, Jacques-Édouard, le nouveau roi) et Louis XIV. Derrière Leurs Majestés, assises en des fauteuils, Monseigneur, Monsieur, Madame, fils et filles de France, occupaient des tabourets. Sur le côté opposé, figuraient le duc du Maine, le comte de Toulouse, les princes du sang, les danseurs. Les danseuses, les dames qui ne dansaient pas, les « vieilles », les spectateurs se partageaient, aux deux grands côtés du rectangle, trois rangs de tabourets. La musique jouait sur les balcons de l'attique.

Le jeune roi, Jacques-Édouard et, plus tard, sa sœur, Louise-Marie Stuart (née en 1692 à Saint-Germain) ouvraient d'ordinaire le bal; dès qu'ils commençaient leur branle, au centre du vaste espace, Louis XIV et l'assemblée, sauf la reine d'Angleterre, se levaient pour leur faire honneur et restaient debout pendant la durée de leur danse[1].

Les bals « sérieux » semblent avoir longtemps persisté à Marly; ils comprenaient des danses françaises à l'ancienne mode ou à la nouvelle, des danses allemandes, basques, véni-

1. En l'absence du Roi et de Monseigneur, l'assemblée rendait le même hommage à la duchesse de Bourgogne; en leur présence, les dames de cette princesse se levaient seules.

tiennes, des danses aux chansons, des entrées de ballets intercalées dans certaines comédies, comme *le Bourgeois Gentilhomme* de Molière, *le Jaloux* et *l'Homme à bonnes fortunes* de Baron ou dans des farces italiennes purgées de leurs obscénités.

Peu à peu, Monseigneur et la troupe des princes et princesses, fatigués de ces froides chorégraphies, y ajoutèrent, pour terminer les soirées, des danses sous des déguisements. Le Roi approuva cette innovation et fit approvisionner en habits de masques les appartements hauts. Il souhaitait que la jeunesse eût son contentement. Ainsi la mascarade s'introduisit-elle à Marly, détrônant les bals austères réclamés par les dévotes. Elle y régna bientôt en maîtresse. Louis XIV présida des Marlys où nul ne dut se montrer à visage découvert, même la dolente et grave Dauphine. Pour paraître lui-même travesti sans rien perdre de sa dignité, il recouvrit ses vêtements d'une robe de chambre en gaze. Lors de ces Marlys singuliers, les joueurs battaient les cartes sous des oripeaux à l'italienne; les dignitaires, attachés à la personne de Sa Majesté, assistaient celle-ci à son coucher en costumes burlesques; dans le salon, d'ordinaire fermé aux petites gens, s'insinuaient, parmi les spectateurs, les bas officiers des gardes grimés selon les ressources de leurs escarcelles.

Les invités du Roi manifestaient, dans leur déguisement, peu d'imagination. Les dames se présentaient, le plus souvent en divinités de l'Olympe, en nymphes, bergères ou amazones; les hommes ne sortaient guère de la banalité espagnole ou italienne. L'embarras de ces derniers était si grand qu'un jour, le duc de Luxembourg, fils du maréchal, supplia M. le Prince, fort inventif en cette matière, de le secourir. Aucun personnage de la Cour n'était plus perfide que M. le Prince et plus disposé à desservir autrui. Il promit son aide au pauvre homme et la lui donna. Au plus beau moment de la soirée, Luxembourg entra dans le salon, tout enveloppé de mousseline voltigeante et portant sur son crâne « un bois de cerf au naturel » si élevé et si branchu qu'il l'embarrassa dans un lustre. L'assemblée, surprise d'une telle astuce, se demandait quel pouvait bien être le gentilhomme assez sûr de son destin conjugal pour arborer ce cynique ornement. Elle s'étouffa de rire quand elle reconnut, dans l'arrogant encorné, le plus grand cocu du

royaume. Le roi lui-même, habitué pourtant à dissimuler ses impressions, ne put s'empêcher de trouver plaisante la « malice noire » de M. le Prince livrant à la dérision publique un benêt aveuglé qui prenait pour marques d'admiration de dérisoires applaudissements.

Le Roi n'aimait pas que l'on ridiculisât ses hôtes. Il proscrivit des amusements carnavalesques toute licence, surtout à partir de l'an 1699, date à laquelle la duchesse de Bourgogne participa aux mascarades. Celles-ci prirent alors une forme de spectacle chorégraphique consistant, soit en entrées isolées, soit en parades et danses collectives. Monseigneur, la princesse de Conty veuve et, plus tard, le duc de Chartres étaient les animateurs et les acteurs ordinaires des entrées isolées; Bontemps, fils du premier valet de chambre, l'inventeur des bouffonneries collectives. Louis XIV donnait de temps à autre le thème d'une farce innocente et sans attrait, *Mascarade de la reine des Amazones*, *Mascarade savoyarde* (1700). Madame la Duchesse et son fils, Louis-Henry de Bourbon, duc d'Enghien, fournissaient aussi quelques sujets. On ignore quels poètes, en dehors du grand prieur de Vendôme (*Mascarade du grand seigneur*, 1700), écrivaient les vers de ces œuvres facétieuses dont Philidor composait la musique.

Monseigneur et la princesse de Conty excellaient dans le burlesque. Ils imaginèrent et dansèrent ensemble, en 1699, une entrée de fou et de folle et, la même année, avec quelques compères, une autre entrée, où l'un représentait un « poupard » vêtu de satin jaune, la tête coiffée d'un bourrelet, l'autre une nourrice pourvue d'abondants appas. Le duc de Chartres, neveu du Roi, aimait, à leur exemple, à revêtir l'apparence d'un maroufle. Porté dans une chaise par le comte de Toulouse et le marquis de La Vrillière, suivi de quatre laquais, dont Monseigneur était l'un d'eux, il parut dans le salon en Mascarille enrubanné, la tête couverte d'une perruque monumentale et blanche de poudre. Il joua très bien, dit Sourches, son personnage de valet extravagant, se contorsionna à ravir, secoua sur Monsieur, son père, furieux de l'aventure, la poudre de sa perruque et termina son entrée par une culbute de Scaramouche.

De même que les « entrées », les mascarades n'eussent point

été goûtées de l'assistance, si elles n'eussent porté le grotesque au degré suprême. Pécourt venait de l'Opéra en régler les danses. Bérain, vraisemblablement, en dessinait les costumes avec une imagination débridée. On empruntait leurs canevas aux fastes et aux mœurs supposées d'Orientaux (Siamois, Chinois, Turcs) que l'on faisait défiler, derrière leurs monarques, en porteurs de palmes et de parasols, en singes, perroquets, tigres, autruches jouant de la flûte, du hautbois ou du théorbe[1] ou bien on les tirait de l'histoire de Don Quichotte[2]. Dans certaines, de genre différent (*Lendemain de Noce*), on introduisait des types connus de la cour, comme Bapaume, grand ivrogne, dont le sieur Ducreux, ayant réussi à mouler le visage et à emprunter les habits, représenta à la perfection les gestes familiers.

D'ordinaire, comédiens et comédiennes de la troupe royale, chanteurs et chanteuses de l'Opéra, baladins et danseurs de corde se mêlaient, dans ces turlupinades, aux acteurs de qualité, interprétaient les rôles difficiles, évitaient les chutes sur le derrière, qui advenaient parfois aux d'Antin et aux Brionne, soutenaient les chœurs de leurs voix. Ils assurèrent le succès de *la Mascarade du jeu de cartes*, de *la Mascarade du jeu d'échecs*, de *la Mascarade marine* où l'on vit un vaisseau, tirant le canon, se présenter à la porte méridionale du salon, de *la Mascarade de la chasse au loup*, au cours de laquelle des chiens postiches et des piqueurs sonnant de la trompe, montés sur des chevaux de bois, poursuivirent le fauve à travers tabourets et banquettes.

La princesse de Conty veuve et, plus tard, mademoiselle de Charolais comptèrent parmi les plus agiles balleuses de Marly. Elles laissaient bien loin derrière elles la duchesse de Bourgogne, pourtant frénétique de danse. Louis XIV s'efforçait d'assurer le triomphe de la jeune princesse, mais, lui défendant les attitudes risquées, l'obligeant à tenir, en de prudes mascarades, des rôles de Flore, d'Espagnole, de magicienne, il nuisait à ce triomphe. De temps à autre, pour la revancher de son effacement, il la régalait de quelque éclatante galanterie.

1. *Entrée de Siamois* (1699); *Mascarade du roi de la Chine* (1700); *Mascarade des Amazones* (1700); *Mascarade du grand seigneur* (1700).

2. En celle-ci Monseigneur incarnait Sancho Pança.

Ainsi, en janvier 1708, lui fit-il, en plein salon, présenter par l'Amour une pomme d'or et des rimes adulatrices, en qualité de la plus gracieuse et la plus aimable princesse de l'univers.

A cette époque, les mascarades avaient vécu, remplacées, à la prière des dévots, dit Madame, par des menuets qui inclinaient aux pensées d'éternité.

L'interminable guerre de la Succession d'Espagne, les disettes, les deuils rendaient peu à peu maussades et sans éclat les Marlys toujours fréquents cependant et toujours fournis de monde. Le Roi y maintenait les distractions habituelles, chasses à courre quotidiennes, voleries, revues, jeux, bals, musiques, loteries de bijoux, mais il y présidait sans entrain. Il ne tenait plus de cour. Souffrant de toutes sortes de maux, accablé de tristesse et d'inquiétude, il hantait, plus souvent que le salon de parade, l'appartement de madame de Maintenon où il convoquait ministres, musiciens, chanteurs et comédiens. Madame s'endormait, en ce lieu morose, à écouter toutes sortes de vieilles comédies et d'airs d'opéras surannés. Le dernier Marly précédant la mort de Louis XIV, dura trois mois et fut un mélancolique Marly de valétudinaire.

ÉMILE MAGNE

LA

REPRÉSENTATION CORPORATIVE

ET LES

ASSEMBLÉES RÉVOLUTIONNAIRES

(1789-1794)

I

Nous vivons dans la dépendance des opinions reçues. Et notre connaissance du passé se réduit le plus souvent à quelques vues simples et synthétiques avec lesquelles nous prétendons contraindre à composer, vaille que vaille, la réalité complexe et mouvante. C'est ainsi que la Révolution française, devenue un « bloc », bien avant que Clemenceau ne l'eût, politiquement, consacrée telle, continue d'être la créatrice du suffrage universel, personnel et direct, encore que ce mode de consultation publique n'ait figuré sans restriction dans le droit que pour les élections à la Convention, et n'ait jamais été strictement appliqué dans les faits. Certes, l'idée n'est pas fausse qu'exprime cette interprétation simpliste du plus grand bouleversement politique et social du monde moderne entre la Réforme et la Révolution soviétique. Il demeure certain que la Révolution française a créé un droit personnel de chacun à disposer de sa personne et à participer individuellement à la gestion de la chose publique. Mais cet accès de l'être humain ès qualité à la fonction citoyenne ne s'est pas fait d'un coup, en 1788, au moment où, sous la pression des collectivités économiques et des grands corps cons-

titués, le Roi se résigna à convoquer les États Généraux en « la forme accoutumée ». De cette date à l'avènement de la « République une et indivisible », l'histoire législative de notre pays n'est même que l'illustration du combat que se livrent les habitudes anciennes et les nouveaux principes. Et même lorsque les premières cèdent, elles imprègnent et contaminent les seconds.

Les États Généraux ne sont en essence qu'une assemblée corporative, pour peu qu'on veuille donner à ce terme son sens plein de réunion à laquelle participent tous les *corps* de la nation. Sans doute, ces États ont, eux aussi, évolué depuis le moment où ils ne groupaient dans leurs trois ordres que trois catégories de privilégiés : le premier, le clergé représenté par ses prélats; le second, la terre féodale, représentée par ses seigneurs, mandataires nés de leurs tenanciers roturiers; le troisième, les bourgeois des bonnes villes assimilée, quant au droit, à des fiefs nobles avec franchises et privilèges, déterminés par un contrat : la charte communale. Mais, même en mai 1789, après que la pression économique du haut commerce, appuyée par une menace de grève de l'impôt, eût contraint le conseil du roi à accepter le doublement numérique des députés du Tiers, les États Généraux de 1789, ne sont pas élus au suffrage universel, tel que nous le concevons, s'ils prétendent bien représenter l'universalité de la Nation française.

Cette détermination de la Nation mérite toujours la méditation des philosophes de l'histoire sociale. C'est alors une notion toute neuve; elle s'oppose à la Patrie, et elle s'oppose à l'État. La patrie consacre en effet, étymologiquement pourrait-on dire, l'espèce de dépendance naturelle qui lie le souverain à son peuple; ce n'est pas par simple métaphore qu'il en est dit le père. Son autorité, absolue en principe, doit toujours se tempérer par le fait qu'il n'a le droit moral de l'exercer que pour le bien de ses sujets. On trouverait tous textes pour justifier cette doctrine, depuis le *Vindiciæ contra tyranos*, publié en 1610, l'année de l'assassinat d'Henri IV, à quoi il ne fut pas étranger, jusqu'aux remontrances du Parlement de Paris, tout au long du règne de Louis XV. La Nation, ce n'est pas davantage l'État, qui n'est qu'un mécanisme administratif, le complexe des lois et règlements nécessaires

à la bonne marche du pays, et où peut se glisser une part inquiétante d'arbitraire — la raison d'État — si l'arsenal législatif se trouve démuni d'instruments d'action adéquats à des circonstances inopinées.

La Nation, au contraire, est une collectivité dont le fondement social est la communauté *consentie* d'intérêts. Certes son fondement psychologique n'en est pas changé. Elle demeure cette unité sentimentale que Renan définissait avec tant de bonheur, dans son discours de 1888, un peu trop oublié aujourd'hui : « Avoir fait de grandes choses dans le passé; vouloir en faire de plus grandes encore... » Mais la Nation est avant tout une collaboration confiante, et sur un pied d'égalité naturelle, de tous les éléments d'une portion déterminée du monde, volontairement réunis par des convenances d'intérêts, comme par une communauté de souvenirs et une similitude d'aspirations.

C'est cette *Nation*-là qui va députer à Versailles; et trouver dans l'Assemblée Nationale Constituante sa première expression légale. Celle-ci représentera en effet tous les intérêts qui la constituent; mais elle n'aura pas appelé à en délibérer tous les individus qui y participent. Il nous faut descendre ici, pour être clair, jusqu'au détail d'une des cuisines électorales les plus complexes que le monde ait connues. Chacun sait, en gros, que les États généraux de 1789 ne furent pas élus au suffrage direct. D'une part, chacun des trois ordres désigna ses députés à part; d'autre part, dans chaque ordre, les députés à Versailles ne furent désignés que par un suffrage à plusieurs degrés. Seule, la noblesse, réunie dans une ville de chaque généralité, nomma directement ses mandataires, qui ne représentaient plus qu'elle-même, et non les terres inféodées. Le clergé eut ses assemblées de bailliage où votaient en personne évêques, abbés mitrés et curés; mais où chapitres et monastères n'avaient qu'un délégué par établissement. Quant au tiers état, ce ne fut lui aussi qu'à l'assemblée de bailliage que se réunirent en un corps commun les électeurs nommés respectivement par les compagnies des professions libérales et du haut commerce (un délégué par cinquante membres); par les corporations, maîtrises et jurandes (un délégué par cent membres); par les bourgeois vivant noble-

ment : nos rentiers et propriétaires fonciers (un délégué par cinquante membres); par les gens de campagne enfin qui, eux, n'avaient droit qu'à un représentant par deux cents *feux*. Ce suffrage, indirect, n'est pas non plus universel, même médiatement. Si les femmes chefs de famille doivent se faire représenter par un procureur à l'assemblée provinciale de la noblesse, fils et cadets ne sont pas électeurs.

Les vicaires et desservants non pourvus d'une cure personnelle — les commendataires — n'ont pas droit de vote. Les compagnons ouvriers, les domestiques, les membres d'une même famille, vivant sous un même toit et autres que le chef de famille, ne sont pas davantage électeurs, même au premier degré. Les Juifs enfin, tenus pour une « Nation » dans la « Nation » n'accédèrent à la vie civique que fort peu de temps avant la séparation de l'Assemblée Constituante.

Comment, dans ces conditions, les États Généraux ont-ils été à peu près unanimement tenus pour la représentation équitable et universelle de la Nation française? Ce n'est pas seulement parce que, jamais, tant de gens n'avaient été admis à se désigner des mandataires. C'est bien davantage parce que la quasi-unanimité de l'opinion du temps estimait que *toute* la Nation était délibérante, dès lors qu'y étaient représentées par des mandataires qualifiés toutes les parties contractantes : la propriété foncière, les valeurs spirituelles, les intérêts économiques. Les États Généraux sont l'assemblée des *États* de France, c'est-à-dire des situations. Ils sont une assemblée de droits *réels*; mais non pas de droits *personnels*. Chaque cellule d'activité participe à la consultation par son *chef*. Il n'entre pas dans la pensée commune que ceux-là aient aussi des droits à faire valoir qui n'ont pas d'intérêts propres (domestiques, compagnons) ou distincts (membres d'une congrégation religieuse et enfants d'une même famille). La Nation de 1789 est essentiellement l'union, voulue équitable, de tous les intérêts matériels privés de ses constituants.

II

L'effort essentiel des législateurs de 1789 va être précisément de transformer cette communauté d'intérêts en une

unité politique. Bien des causes y conduiront. Contentons-nous de saisir le mécanisme essentiel de cette évolution. Tout d'abord, il est notable que les députés aux États ne représentent pas exactement l'origine de leurs commettants. Augustin Cochin est sans doute l'historien contemporain qui a le mieux mis en lumière la méthode électorale des États Généraux. Je ne suis pas du tout d'accord avec lui sur les conséquences sociales qu'il en déduit. Il reste qu'un parti organisé : le Parti national — au nom très caractéristique — a, presque partout, « noyauté » les assemblées de bailliage du Tiers et conduit ses hommes à Versailles. Or ceux-ci sont en grosse majorité ce que nous appellerions des « intellectuels » : publicistes et juristes. Le nombre des députés spécifiquement paysans est infime, si l'on n'ose écrire nul. Les commerçants, fort peu nombreux; et l'on en trouve seulement là où l'adjonction, acceptée *in extremis* par le roi, d'une députation, spéciale au premier degré, du haut commerce, en avait favorisé la présence à l'assemblée définitive. Mais peut-être Cochin n'a-t-il pas assez pris garde à ce fait, lui aussi essentiel. Si presque tout le monde est appelé à faire connaître son opinion, les professions libérales avec un délégué par cinquante membres disposent proportionnellement de près de *dix* suffrages contre *un* suffrage rural, puisque les « laboureurs » n'ont qu'un élu primaire par deux cents feux, et qu'il n'y a rien d'excessif à compter dix électeurs par quatre foyers paysans.

Les États Généraux sont donc d'emblée une assemblée beaucoup moins corporative que le suffrage dont elle est issue. Ils sont aussi une assemblée où les théoriciens l'emportent sur les techniciens. Enfin — et surtout — il y a, au moins dans le Tiers, une quasi-unanimité des principes qui cesse dès que l'on passe à leur application. Ainsi s'explique, en un raccourci beaucoup trop schématique pour n'être pas déformant, l'effort d'unité superficielle mené par les États, et aboutissant à une première victoire : la naissance d'une Assemblée Nationale Constituante. Ce n'est pas le lieu de refaire une histoire des mois de mai-juillet 1789, dont les linéaments essentiels sont dans toutes les mémoires. Essayons d'en dégager la philosophie. Par sa résistance concertée,

aussi par la démission de prérogatives consentie par le roi, par le refus de l'impôt et donc par l'aggravation du désarroi intérieur, le Tiers État obtient deux résultats décisifs : l'assemblée délibérera en commun; il n'y a plus d'ordres; et chaque voix en vaudra une autre : il n'y a plus que des personnes et non des catégories sociales. Les États Généraux avaient réuni à Versailles trois groupes supposés homogènes et en tous cas non co-pénétrables, dont chacun disait la volonté une d'une catégorie de sujets du roi. En deux mois, ce concile d'Ancien Régime s'est mué en un congrès de onze cents citoyens « égaux en droit ». Le principe nouveau du droit personnel est substitué, définitivement, à celui des droits réels. Tous les actes politiques qui vont suivre jusqu'à l'élection de la Convention porteront la trace des efforts accomplis par les bénéficiaires de ces droits réels pour ne pas devenir les victimes du nouveau statut civique ainsi institué.

III

La démonstration a été maintes fois faite que le Tiers État, devenu la majorité politique de la nouvelle assemblée, très novateur dans le domaine politique, se montra très conservateur dans le domaine social. Dans les jours qui précèdent la nuit du 4 août, c'est dans ses rangs que se rencontrent les députés les plus enclins à la répression impitoyable de la grande peur; la propriété restera pour lui jusqu'à la fin des pouvoirs de la Constituante un « droit inviolable et sacré »; l'opposition à la distinction entre citoyens passifs et actifs ne rencontrera d'adeptes qu'aux deux extrémités de l'assemblée et verra le *Mercure de France* soutenir sur ce point la même doctrine que l'*Ami du Peuple*; c'est l'ancien président de l'assemblée, et l'ex-animateur du Club Breton : Le Chapelier, qui est l'instigateur du décret du 14 juin 1791, interdisant les associations ouvrières.

L'égalité civique et l'émancipation de la personne ne s'associaient donc pas dans la pensée de la majorité des membres du Tiers avec un bouleversement du statut social. Encore en 1793, Volney précisera au chapitre X du *Catéchisme du citoyen* que les hommes n'ont qu' « une égalité proportion-

nelle, et voilà pourquoi j'ai dit, égaux devant Dieu, dans l'ordre de la nature, mais non dans l'ordre de la société[1] ». La Révolution a, pour ces bourgeois et ces intellectuels libéraux, tendu à leur assurer la conquête d'une autorité politique égale à leur importance économique; et à les sortir, comme le dira un de leurs cahiers avec la rhétorique pléthorique du temps, « de l'abjection et de la servitude » où ils s'estimaient plongés. Cette situation acquise, ils ne se montrent pas du tout disposés à une « subversion totale ». La plupart estiment donc qu'il ne convient de toucher qu'avec une extrême prudence aux cadres sociaux. Et la légitimité d'une représentation corporative, exclue par le fait même de l'égalité civique, va aussitôt les taquiner. Elle laisse des traces dans tous les débats qui aboutissent à la Constitution de 1791, comme dans l'ensemble des travaux de l'assemblée. Elle est d'abord à la base de la constitution des Comités, qui ne sont point du tout assimilables à nos commissions parlementaires. Pressée de temps en effet, l'Assemblée Nationale se contente le plus souvent dans les domaines techniques d'entériner les avis desdits comités, qui deviennent alors des *décrets* de l'assemblée, par opposition aux *lois* qui donnent lieu à des débats publics, et sont soumises à la sanction royale. Comité du commerce et comité de l'agriculture prolongent ainsi et le conseil du commerce et les académies d'agriculture. Mais leur rôle est renforcé, puisque, de consultatif, il devient, dans la pratique des faits, très souvent législatif. C'est la première revanche de la technicité sur la théorie, du concret et du réel sur les principes et l'idéologie. Certes il arrivera fréquemment aux deux tendances de se concilier, mais il était important de souligner ce compromis. Il est au moins curieux de noter que, dans la pratique, ces comités finirent par avoir chacun dans sa sphère une importance très supérieure à celle de l'assemblée. Non seulement en effet, ils sont les instigateurs des décrets; mais ils rédigent eux-mêmes ce que nous appellerions les règlements d'administration publique destinés à les interpréter. Ainsi ne risquent-ils pas de voir une administration, toute orgueilleuse d'indépendance, rendre, par ses commentaires, inappli-

1. Volney, *La Loi naturelle ou Catéchisme du Citoyen français*, p. 149. Les classiques de la Révolution française, A. Colin, 1934.

cables les lois qui lui sont déférées et ne lui agréent pas. Plus! Chaque comité se tient par son bureau en contact avec les administrations locales de la France entière, en ce qui concerne l'application des décrets dont il est l'auteur; il leur donne des conseils. Si les autorités sont peu dociles, ces conseils deviennent des ordres. Et comme les places de ces comités, dans cette première de nos assemblées parlementaires, n'ont pas été réparties selon le lustre qui s'attache à certains d'entre eux et en récompense de mérites variés et prolongés, mais où la qualification ne vient pas toujours en première ligne, leurs membres sont des techniciens et ils assurent ainsi la permanence de fait de la défense des intérêts économiques de chaque catégorie de la nation.

Un exemple illustrera leur autorité, en même temps qu'il mettra bien en évidence l'antagonisme fréquent des principes et des actes. La nuit du 4 août — cette grandiloquente nuit des dupes! — a décidé, avec ou sans rachat, la suppression des droits féodaux. Nul doute que les corporations de métiers n'entrent dans le cadre de la législation féodale. Elles sont nées d'une charte entre le pouvoir royal et leurs membres; elles confèrent immunités, parfois même de juridiction et privilèges allant jusqu'au monopole. Elles sont contraires en fait et en droit au principe solennellement proclamé de la liberté de la personne humaine — puisque l'assujetti n'est libre ni de son travail (c'est la corporation qui place, selon un tour d'arrivée, les ouvriers), ni même de ses heures de repos (obligation de coucher au domicile du patron, de ne pas fréquenter les cabarets après une heure déterminée, de ne se livrer à aucun travail en chambre). Il a dans ces conditions paru évident à certains que les corporations avaient été supprimées, de droit et de fait, dès août 1789. L'assemblée, pas très sûre de ce qu'elle avait voté dans cette nuit de fièvre, d'enthousiasme et d'inquiétude, ne les laissera pas moins subsister avec tous leurs privilèges; et ce n'est qu'en février 1791, qu'elles cesseront d'avoir une existence légale, ce qui ne mettra pas fin tout de suite à leur activité réelle.

L'Assemblée constituante en corps n'en vient ainsi à délibérer que sur ce que nous nommerons lois organiques, si elle statue sur toutes les propositions de ses comités. Il n'y a pas

de parlement professionnel ou corporatif; mais, choisis parmi les membres de l'Assemblée, et délibérant séparément, des groupes techniques à pouvoirs étendus chargés de préparer, rapporter, commenter et faire exécuter les mesures propres à leur spécialité. Cette survivance durera sensiblement jusqu'au moment où la Convention rétablira au bénéfice de la Nation et à la disposition du seul Comité de Salut public, le vieil absolutisme du souverain, délégable mais non divisible, et supérieur aux lois mêmes. Mais, ce faisant, elle aura grand soin de marquer que ce sont là « mesures révolutionnaires », que l'assemblée autorise par le décret fameux : « Le gouvernement sera révolutionnaire jusqu'à la paix »; et elle ne mettra jamais en doute qu'elle consent à une tyrannie momentanée; et contrôlée, au moins en principe, par l'obligation où se trouve le Comité de rendre compte quotidiennement de ses actes à la Convention. C'est encore ce qu'exprime cet autre aphorisme : « Il faut que le despotisme de la liberté en assujettisse les bases. »

IV

Mais nous n'en sommes pour l'instant qu'à la préparation des lois électorales qui serviront à la nomination de l'Assemblée Législative. C'est sans doute ici que le conflit entre les deux tendances : suffrage universel personnel et scrutin de catégories, — se marque avec le plus de netteté. Comme presque toujours, en pareil cas, quand la loi est longuement délibérée par une assemblée nombreuse, le résultat est un compromis dont des amendements de dernière heure — ici, l'abolition du marc d'argent — ont profondément dénaturé le sens originel. Il est assez facile de délimiter les thèses extrêmes. A droite, elle fut exprimée par Cazalès, Montlosier, de Virieu; elle subordonnait l'éligibilité à la possession d'un revenu foncier de douze cents livres pour écarter les « agioteurs » et les « cosmopolites », traduisons en style de polémiste contemporain « la mercante internationale »; et essayons d'atteindre la réalité des faits : les monarchistes de l'assemblée entendaient écarter à nouveau du pouvoir les commerçants et manufacturiers dont le mode d'élection aux États Généraux

avait — leur fortune aidant — fait les grands électeurs de la Constituante sans leur y donner une majorité d'élus. A gauche, un tout petit groupe d'extrémistes (Robespierre, l'abbé Grégoire, du Port) réclamait le suffrage universel sans restriction au nom de l'égalité des citoyens.

Quoi qu'on en ait pu penser ou écrire, l'analyse des faits oblige à constater que c'est tout de même le premier système qui prévalut. L'Assemblée Nationale Constituante écarta le suffrage universel, et s'en tint à un système censitaire, d'une considérable complexité. Il rejetait d'abord, *de plano* pour ainsi dire, tous ceux qui n'avaient pas été admis à faire entendre leur voix aux États Généraux; toutefois, préoccupé de justifier les errements anciens par des arguments du droit nouveau, il déclarait exclus ceux « dont la volonté n'était pas libre », c'est-à-dire ceux qui recevaient d'autrui des gages payés en argent. Pour le compagnon nourri et logé chez le patron, la distinction devenait infiniment délicate, un garçon brasseur est-il un valet — et donc exclu comme le cocher — ou un commis — et donc admis au vote comme un clerc de procureur —? Les cas d'espèces ne se tranchèrent guère que par la négative. Dans le doute, les municipalités s'abstinrent de porter sur la liste des citoyens actifs les individus litigieux. Même doctrine, conforme à celle des États Généraux, en ce qui concerne les Juifs. Ils ne pouvaient être citoyens, parce que leur « Nation » n'était pas intégrée dans la « Nation » française, telle que la définissait le statut juridique de celle-ci.

Mais les constituants vont aller beaucoup plus loin que le conseil du Roi dans la détermination des conditions d'électorat ou d'éligibilité. On peut être un homme libre, c'est-à-dire n'ayant ni patron ni maître, et cesser d'être électeur. On demeurera citoyen; c'est-à-dire susceptible de disposer librement de sa personne; mais on deviendra passif, c'est-à-dire exclu du droit de dire son mot sur les affaires de la collectivité. Ce sera le cas de tous ceux — et c'est à peu près la moitié du corps électoral de 1789 — qui ne paient pas une contribution directe égale à trois journées de travail. Nulle part le caractère corporatif de cette législation nouvelle n'est plus net qu'en cette prescription. Rappelons d'un mot que les impôts directs de l'ancien régime sont la capitation, les

fouages ou la taille, les patentes, les vingtièmes. Tous frappent le chef de famille ou d'entreprise, au prorata — au moins théorique — de l'importance de ses revenus, déterminés en ce qui concerne la capitation et la taille par le train de vie, et grossièrement proportionnels au personnel qu'il occupe. Ni ouvriers, ni domestiques n'y sont personnellement assujettis. Ils ne peuvent donc être *citoyens actifs*. Quant aux multiples petits artisans, et aux petits fermiers et métayers devenus propriétaires — et endettés comme tels! — par les dispositions votées les 4-5 août 1789, leur électorat primaire demeure subordonné à la fixation que les municipalités feront du taux de la journée de travail, et qui, entre les limites théoriques de dix à vingt sous, varient de métier à métier. Ainsi, chaque corporation conserve la faculté d'éliminer, même parmi ses maîtres, les plus pauvres, qui peuvent fort bien être aussi les plus nombreux. Le principe, en tous les cas, demeure que c'est le métier exercé qui fixe le droit à la vie civique. En dehors des exclus de la Nation, qu'on ne peut même nommer citoyens passifs, sortes de métèques de notre législation constituante, une moitié de citoyens n'a droit qu'à la protection générale de la loi, mais paraît trop pauvre, *chacun dans sa catégorie*, pour être admise à exprimer leur opinion, ou politique, ou sociale.

Dans la pyramide des électorats successifs qui mènent enfin à l'éligibilité, la préoccupation dominante des constituants ne sera plus ensuite que d'échelonner les fonctions selon la fortune des postulants. Au-dessus des citoyens actifs qui composent l'assemblée primaire, le collège électoral des électeurs proprement dits n'est formé que de ceux qui payent une contribution directe égale à dix journées de travail; et les élus, au sommet de l'édifice, devaient justifier de cinquante-quatre livres de contributions directes : le marc d'argent.

C'était la théorie, telle que l'avaient conçue les membres de l'Assemblée nationale. Dans la pratique, ils durent composer de deux façons avec la poussée des idées nouvelles qui tendaient de plus en plus à l'uniformité et à l'universalité du suffrage. D'une part le taux de la journée du travail fut fixé uniformément pour chaque ville par une décision des municipalités; avis pris des syndics des corporations intéressées;

en sorte que l'égalité civique devint un moyen indirect de l'uniformisation des salaires au plus bas cours; enfin, après des débats orageux de l'assemblée, une campagne de presse de près de deux ans, plusieurs interventions de tribune, le marc d'argent d'éligibilité fut supprimé, le 27 août 1791. Or, il n'était dit nulle part ailleurs qu'il fallait être électeur pour être éligible. Il en résultait qu'un citoyen, même passif, aurait pu dès lors devenir à la rigueur un élu. L'essentiel n'était pas en effet de priver l'assemblée du concours de tel ou tel homme de valeur sans fortune, « en établissant un système tel, disait Camille Desmoulins, dans *les Révolutions de France et de Brabant*, que Jean-Jacques Rousseau, Corneille, et Mably, n'auraient pas été éligibles ». Mais cette assemblée bourgeoise entendait ne pas confier à d'autres qu'aux siens le soin de choisir les défenseurs d'*intérêts économiques* qui lui paraissaient l'essentiel de la vie nationale.

Dès ce moment cependant, la partie est perdue pour les vainqueurs momentanés. La concession qu'il leur a fallu faire sur l'uniformité du taux local de la journée de travail, a porté un coup mortel à la représentation des catégories dans les assemblées de base. Ils ont bien réussi à imposer un suffrage censitaire, mais celui-ci n'aboutit pas à une représentation corporative. Au contraire, les corporations de métier se trouvent à peu près frustrées de toute influence, la plupart des maîtres artisans ne dépassant pas le stade de l'assemblée primaire. Le système de la Constituante est le couronnement des ambitions déjà exprimées par les membres du haut commerce dans leurs revendications prérévolutionnaires : disparition de la corporation artisanale et autorité politique passée de la noblesse au capitalisme. Un dernier trait marque ce triomphe tout momentané. Par le décret Le Chapelier les associations ouvrières sont interdites. Durant toute la fin de l'ancien régime, les négociants et manufacturiers les ont favorisées, comme instrument de lutte contre l'organisation corporative du travail. La Législative s'ouvre sur le triomphe politique et social de la Bourgeoisie possédante.

V

Mais elle ne s'est pas rendu compte qu'en brisant les cadres sociaux traditionnels, « le pays réel », elle s'enlevait la seule raison de droit qui pût être opposée au suffrage universel direct. La formule des États Généraux reposait sur un concept déterminé de l'intérêt général; celle qui aboutit au mode électoral de la Législative est le triomphe de l'inégalité. A la Noblesse se substitue la Fortune; c'est sans doute une révolution; elle ne peut satisfaire l'immense majorité de ceux qui en ont été les ouvriers et qui se voient dépossédés du fruit de leurs efforts. Notre dessein n'est pas de suivre plus avant la marche au suffrage universel qui va marquer la courte existence de l'Assemblée Législative. Nous entendons nous cantonner — et conclure — dans l'analyse de la représentation corporative ou professionnelle.

Dès l'automne de 1791, il n'y a plus aucune trace de collèges électoraux professionnels; et les députés sont les élus indistincts de citoyens eux-mêmes différenciés par leur seul état de fortune. Un an plus tard, les citoyens électeurs formeront en principe une masse aussi indistincte que celle de leurs élus. C'est par les comités que subsistera une sorte de représentation professionnelle. Ils assureront à une assemblée toute politique, contrainte à légiférer sur l'économique, la technicité qu'elle n'aurait pas eue sans eux; l'étendue considérable de leurs prérogatives, comme le choix précis de leurs membres, en ferait l'ébauche, au demeurant plus précise qu'on ne pense, d'un parlement économique. Les assemblées révolutionnaires n'ont en effet jamais travaillé comme les nôtres. Sauf dans les grands débats de politique générale, les interventions, soigneusement préparées, et à peu près toujours écrites, se réduisaient à un très petit nombre. Si l'on veut bien songer que la Convention a fait adopter plusieurs milliers de lois ou de décrets, on ne saurait se rendre compte d'une pareille activité parlementaire avec nos méthodes contemporaines. Les assemblées révolutionnaires n'usent pas davantage de la procédure dite « sans débat », qui permet d'escamoter vingt ou trente votes en cinq minutes à un début de séance, après affichage du thème de ces propositions de loi, mais sans

intervention du rapporteur. Le décret voté n'est pas d'autre part abandonné à l'exécution d'une administration qui n'a pas participé à son élaboration. Le comité des assemblées révolutionnaires a toutes les prérogatives de l'assemblée elle-même, étant entendu que ses décisions n'ont de valeur qu'avec la sanction de celle-ci. Mais c'est lui qui prépare, et rapporte; et, si un désaccord survient, le texte lui revient toujours, il ne peut pas sortir définitivement d'une délibération en séance plénière où il aurait été modifié. Ce comité a, d'autre part, toutes les attributions contentieuses et administratives du Conseil d'État. C'est celui qui fit la loi qui en reste l'interprète. Il a enfin la mission d'en assurer et surveiller l'exécution. Il arrive fréquemment que ses membres font, à cet effet, de véritables inspections près des administrations locales; la bureaucratie centrale, alors très sommaire, ne s'interpose alors à peu près jamais, comme un écran ou un matelas, entre le législateur spécialisé et l'usager. C'est ce qui explique sans doute la solidité technique des lois révolutionnaires, dans tous les domaines concrets. La philosophie politique de la Convention peut prêter à toutes les controverses. Il y a quasi-unanimité pour louer ses initiatives dans le domaine des faits, et dans la structure pratique donnée aux textes qui eurent pour objet d'en traduire en résultats quotidiens les concepts généraux. Qu'on veuille bien, de ce point de vue, relire — et je prends à dessein un texte dont le principe est particulièrement contesté — le fameux décret sur le maximum. Il n'est pas possible de ne pas être frappé de la minutie heureuse de ses prescriptions de détail, de la connaissance positive qu'il suppose des frais dont se grève la circulation d'une denrée, de la sûreté et de l'étendue des informations économiques qu'il contient, c'est qu'il est l'œuvre du comité du commerce. L'assemblée a exprimé une volonté : taxation. Mais le petit parlement économique annexe l'a mis en forme. Et c'est du bel ouvrage de gens de métier.

Ainsi jusqu'à la décomposition constitutionnelle et morale de la République après Thermidor, an II, les assemblées de la première révolution, c'est-à-dire en somme les premières représentations nationales, voulues universelles, qu'a connues notre pays, ont toutes fait une part à la représentation cor-

porative. Les comités d'administration et de législation ont été d'autre part saisis dans les mêmes temps de projets divers pour assurer cette représentation sous une forme plus autonome que celles dont nous venons d'esquisser à grands traits les caractères. Tous furent écartés sans jamais venir — sauf erreur — jusqu'au débat public. Les constituants comme les conventionnels demeuraient en effet imbus de la notion d'une assemblée unique seule susceptible d'être souveraine. Le souvenir de l'indépendance corporative et aussi de ses intransigeances était d'autre part trop vif dans l'esprit de la grande bourgeoisie pour qu'elle n'ait pas répugné à en ressusciter l'autorité dans un organisme distinct. En intégrant à l'assemblée unique les prérogatives de l'ancien conseil du commerce, elle estimait avoir sauvegardé la seule chose intéressante de ce passé : le droit de regard et de représentation accordé aux techniciens de l'économie nationale sur la gestion des affaires publiques. Mais le conseil du commerce n'avait jamais été qu'un organisme consultatif et son recrutement s'était toujours limité aux négociants. Le rôle départi aux comités de l'assemblée fut, nous venons de le voir, beaucoup plus immédiat; et leur recrutement beaucoup plus varié.

VI

Peut-être, cette excursion rapide dans la philosophie politique d'une époque, dont la nôtre assure continuer à appliquer les principes directeurs, permet-elle de dégager quelques constatations de fait dont nous pourrions faire encore notre profit. La première, qui n'est pas à notre avantage, est que nos aïeux avaient su, bien mieux que nous, assurer les droits du réel sans nuire à la souveraineté doctrinale du politique. Partie d'une assemblée corporative qui représentait, à peu près exactement, *tous* les intérêts économiques de la Nation, mais non pas tous ses intérêts moraux et sociaux, ils sont arrivés assez rapidement à la conception, qui est la nôtre, du droit propre à chaque individu d'exprimer son opinion sur les problèmes où il est partie. La tentative de gouvernement censitaire, en rompant au bénéfice d'une catégorie écono-

mique l'équilibre social primitif, n'a fait que précipiter le mouvement : elle a détruit les cadres anciens et démontré en même temps l'injustice de ce qu'on voulait leur substituer.

Mais cette universalité du suffrage acquise, les révolutionnaires n'ont pas cessé de vouloir maintenir leur législation en un étroit contact avec les nécessités du moment. Il ne faut pas prendre trop au pied de la lettre les aphorismes sensationnels : « Périsse la République, plutôt qu'un principe ». Ils déchaînent sur tous les bancs une houle d'applaudissements. Ce coup de chapeau tiré à la beauté des vertus classiques, le vote qui suit ne reste influencé que par les conditions de fait. Combien fallut-il de temps pour appliquer à nos colonies l'article premier de la Déclaration : « Tous les hommes naissent libres et égaux en droit »? Et combien de temps fut appliqué aux Antilles le décret de Pluviôse, an II, sur l'émancipation des noirs esclaves? Seulement, ces législateurs ont saisi que le seul moyen de parvenir à cet équilibre des principes et des faits résidait dans la spécialisation des tâches. Tous les citoyens d'un pays ont, sans doute, des droits égaux à en déterminer le statut politique et social. Tous n'ont pas les mêmes lumières sur les problèmes particuliers que soulève l'application du régime, déterminé ainsi par le consentement de la majorité. Il convient donc de faire délibérer en commun les mandataires élus par toute la nation sur tous les problèmes généraux. Il est bon — il est sans doute nécessaire — de constituer parmi ces élus indistincts d'une France une et indivisible autant de comités ou de commissions que le prisme national comporte de facettes essentielles.

L'idée d'un parlement corporatif a été écarté par les révolutionnaires, on pourrait presque dire par prétérition. C'est qu'ils voyaient avec force la nécessité de l'*unité* de la souveraineté nationale. Ils n'ont pas conservé davantage les organismes consultatifs de l'ancienne monarchie. Il ne leur avait pas en effet échappé que, par leur formation même, ces organismes ne représentaient qu'un groupe social; et que leur autorité constituait, dès lors, une tyrannie à l'endroit du reste de la Nation.

Mais soucieux de cette alliance continue des faits et des principes ils n'ont pas commis notre erreur contemporaine

de subordonner constamment tout l'économique à la politique pure. Il n'est pas possible d'identifier nos « grandes commissions » parlementaires aux comités des assemblées révolutionnaires. D'une part, les premières sont bien loin d'être toujours recrutées parmi les seules compétences : l'amitié y joue son rôle, comme le prestige attaché à certaines d'entre elles; d'autre part notre méthode de travail parvient beaucoup trop souvent à en annuler les efforts; enfin — et surtout sans doute — le temps qui leur est imparti pour des besognes utiles est, de plus en plus, si amenuisé que leurs débats, qui devraient être l'essentiel du travail parlementaire, en viennent à être ramenés à une heure environ de conversation hebdomadaire.

Il y aurait intérêt et profit à se ressouvenir des méthodes d'autrefois. De 1789 à nos jours la politiciennerie — si j'ose risquer le barbarisme — n'a pas cessé de mordre sur la politique. La démocratie n'en va pas mieux.

Le mal est sans doute curable encore. Les principes ne sont sans doute pas atteints, puisque ailleurs la démocratie fonctionne, et que ce sont même les Nations où elle dure depuis le plus de temps qui traversent avec les moindres secousses la grande crise contemporaine. Mais il ne semble pas que le remède puisse venir de ceux mêmes qui ont pris l'habitude de vivre dans les erreurs du temps présent. Une Constituante nouvelle semble de plus en plus nécessaire pour remettre de l'ordre en la maison. A. de Monzie, en l'énonçant, a marqué combien était nécessaire qu'elle fût aussi une Convention de toutes les valeurs réelles, spirituelles et matérielles, de notre Nation. Il ne s'agit point de ressusciter des morts authentiques (corporations de métier, parlements) pour faire à des morts... virtuels cette « concurrence de cimetières » qu'il dénonçait avec tant d'éloquente mélancolie. Il s'agit de refaire une œuvre dont l'esprit s'inspire de principes pareils à ceux qui, voici cent cinquante ans, ont préparé le monde moderne. Si, en analyser l'évolution rend un peu plus aisée notre besogne, peut-être cet effort même n'aura-t-il pas été tout à fait inutile.

GASTON-MARTIN

JULES ROMAINS

Si tu doutes de l'unanime, crée-le.
Manuel de Déification.

Quand il publia, au printemps de 1932, les deux premiers volumes des *Hommes de Bonne Volonté*, Jules Romains exprimait le souhait de voir se grouper, autour de cette œuvre capitale, les différents publics qu'il avait touchés auparavant grâce à des ouvrages fort dissemblables. Depuis un quart de siècle, en effet, (son premier recueil de poèmes, *l'Ame des Hommes*, parut en 1904), Romains n'avait jamais cessé de se renouveler. On s'explique donc aisément qu'il ait circulé de par le monde tant d'images incomplètes d'un écrivain qui a pu demeurer pour certains lecteurs le conteur rabelaisien des *Copains* et pour d'autres le psychologue lyrique de *Mort de Quelqu'un* ou le pénétrant essayiste des *Problèmes d'Aujourd'hui*. Les spectateurs qu'avait réjouis la verve de *Knock* et de *Donogoo* n'ignoraient-ils pas souvent le chantre de l'héroïque *Cromedeyre* et le poète plus secret des *Odes et Prières*? Néanmoins, même pour ceux-là qui se satisfaisaient d'une connaissance si fragmentaire, un terme abstrait s'attachait au nom de Jules Romains : n'était-il pas l'inventeur de l'unanimisme?

Retenons ce mot d'inventeur pour rendre hommage à la double originalité d'une pensée qui a provoqué déjà maintes études critiques et d'une technique qui ne fut pas moins fréquemment imitée. Toutes les thèses consacrées à Jules Romains dans les universités étrangères débutent par un chapitre sur l'unanimisme. Conformons-nous à cet usage, en

n'oubliant point que, si notre prélude unanimiste n'est pas infidèle, il devra faire paraître, en même temps que les thèmes essentiels de l'œuvre, son principe d'unité. C'est-à-dire : une vision personnelle, fruit d'une étroite collaboration entre l'intelligence et la sensibilité. Car l'unanimisme de Romains, s'il s'est développé en système métaphysique, ne fut jamais une simple hypothèse de l'esprit. Sa source, on la retrouve dans une expérience vécue. Le drame de son enfance avait été une crise religieuse, encore avivée par les spectacles quotidiens de Paris, de la ville aux mille possibilités d'exaltations ou de souffrances. Aussi tous les biographes de Romains ont-ils évoqué la soirée d'octobre 1903 qui marqua le dénouement de cette crise.

Beau souvenir purement humain, scène prosaïque transfigurée par tout ce que nous y devinons d'émotion contenue. Ce soir-là, Jules Romains (qui se nommait encore Louis Farigoule) venait de quitter le lycée Condorcet où il préparait l'École Normale Supérieure; il regagnait la maison de son père, instituteur dans le XVIIIe arrondissement. En remontant la rue d'Amsterdam, il eut soudain conscience que tous ses déchirements intimes s'étaient apaisés, que tous les conflits extérieurs s'étaient résolus en une harmonie : il sentit l'évidente présence d'une âme unique, englobant ces maisons, ces passants et lui-même. Il n'a jamais rien dit de plus sur cette soirée : bien loin de lui attribuer une valeur singulière, il nous encourage à penser que nous avons tous connu de pareilles illuminations. Mais quelle lumière avons-nous tirée de cette flamme? Chez Romains, au contraire, l'entêtement de ses ancêtres, des paysans cévenols, s'est transformé en une volonté de méthodique expansion. La vérité appréhendée en cette minute, il allait la fortifier par les expériences concrètes autant que par le commerce des livres : la science, la philosophie, toutes les forces de la culture lui serviraient aussi bien que l'exploration des divers milieux sociaux, que le contact avec les réalités journalières. Désormais, dans une assemblée d'hommes, il ne se bornerait plus à percevoir des rapports entre individus; il dévoilerait l'existence de plus subtiles relations entre les êtres et les groupes, entre les différents groupes. Et sa mission consis-

terait à révéler quels dieux méconnus résident dans ces communautés humaines.

Car l'apôtre de l'unanimisme n'est point un rêveur qui viserait à créer des idoles factices. Lorsqu'il s'agit de l'âme humaine, toute invention est arbitraire qui ne signifie point : révélation. Ce que Romains veut nous donner, c'est à la fois la claire conscience et la maîtrise d'une faculté que nous possédions déjà mais que nous laissions inemployée, la faculté de communier toujours plus intimement par notre âme individuelle avec l'âme collective de chaque groupement. Eh! oui, la charge des thermomètres dans le district administré par le docteur Knock est un mouvement unanime, aussi bien que la ruée des autobus en une journée d'émeute. Et de même, l'entente momentanée des voyageurs dans un omnibus plein, la soumission de la foule dans une salle de théâtre, l'orgueil de ceux qui, derrière un corbillard, suivent *leur* mort : autant de manifestations de cet unanime, élément physique et spirituel où nous nous rejoignons tous. Ne nous étonnons donc pas que Romains refuse de réduire l'unanimisme à une théorie philosophique ou à une école littéraire. A ses yeux, l'écrivain unanimiste devra être un guide : il persuadera ses lecteurs « d'acquérir une sensibilité, ou plutôt de la développer, car elle existe à l'état sommaire et confus chez tous les hommes ». Bien entendu, pareille conquête d'une nouvelle forme de sensibilité réclame de patients efforts, de multiples expériences : aussi Romains n'hésite-t-il pas à déclarer qu'elle « sera l'œuvre d'une suite de générations ».

La plupart des critiques dirigées contre l'unanimisme portent donc à faux du fait même que leurs auteurs ont pris pour une thèse ce qui était le témoignage d'un poète et d'un psychologue : Romains nous convie simplement à développer une de nos possibilités. Mais comment procéderons-nous si, répondant à son appel, nous souhaitons nous engager dans cette aventure psychique? Avec sa netteté coutumière, Jules Romains indique ainsi les conditions sans lesquelles toute tentative serait vouée à l'échec : « L'unanimisme implique deux postulats, deux articles de foi, si l'on préfère. Le premier est la croyance en une certaine réalité de nature spirituelle : l'unanime. Le second consiste à admettre que l'âme

humaine, notre âme individuelle, est capable d'entrer en une communication directe, immédiate, intuitive, avec l'unanime. Nous pourrions les appeler plus brièvement : postulat de l'unanime et postulat de la connaissance directe. » Voilà qui pose le problème de l'unanimisme si lucidement que nous le pourrons résumer en deux interrogations : existe-t-il une âme collective? notre âme individuelle y peut-elle atteindre sans s'y perdre et en gagnant quelque chose à cette union?

Aux deux questions, Jules Romains répond : oui. Il affirme d'abord que « la réalité psychique, ce qu'on appelle l'Esprit, n'est pas fait d'une simple juxtaposition, d'une dispersion, d'une poussière d'esprits individuels au sens strict, parfaitement clos sur eux-mêmes ». En d'autres termes, « la réalité psychique n'est pas un archipel de solitudes » : lorsque des hommes sont assemblés en groupes, il se forme entre eux, en dehors de tous les liens sociaux, une réalité nouvelle, cet élément supérieur que Romains nomme l'unanime. Et, pour le poète, pareille vision de l'unanime deviendra la source d'une féerie, d'une mythologie moderne. Mais le psychologue s'empresse de confirmer les intuitions du poète; ils s'unissent pour nous montrer à chaque instant l'unanime qui assaille notre âme de ses sollicitations et s'évanouit parce que notre âme n'a pas osé l'accueillir.

L'émouvante incertitude que traduit le poème de l'*Automne*, beaucoup d'entre nous l'ont éprouvée. Bien des hommes ignorent qu'ils possèdent ce pouvoir d'enrichir leur sensibilité en rejoignant l'unanime. Mais les foules ne savent pas davantage qu'elles contiennent en elles les fragments rompus d'un corps divin. D'où la double mission du sourcier unanimiste. Tourné vers la foule, il la somme impérieusement de manifester la puissance unique qu'elle renferme :

> Les corps qui sont ici, la ville peut les prendre :
> Ils garderont au front, comme une croix de cendre,
> Le vestige du dieu que tu es maintenant.

S'adressant à chaque individu dans sa plus silencieuse retraite, il lui suggère une « délivrance », un lyrique épanouissement, le chemin d'une expansion infinie. Rien de plus faux que de prêter à Jules Romains le désir de substituer à la

psychologie traditionnelle une psychologie de son invention. La vérité, c'est que, sans rien renoncer des acquisitions de la psychologie classique, il lui ajoute une nouvelle dimension, il ambitionne de lui soumettre un nouvel empire.

***

Sans doute ne trahirai-je point la pensée de Romains en évoquant ici la découverte qui, en quelques années, aura offert à l'imagination une nouvelle figure du monde. Si Oscar Wilde avait pu connaître l'unanimisme et la télégraphie sans fil, il aurait trouvé là un exemple de plus pour confirmer sa théorie que la vie imite l'art. Un art : maintes courageuses initiatives n'ont peut-être pas encore réussi à dégager, de l'ensemble des manifestations radiophoniques, les formules d'un art original. Mais les matériaux de cet art, ils existent désormais. A tel point que le « metteur en ondes » se heurte probablement au même obstacle qui gêne le metteur en scène du cinéma : l'un et l'autre sont accablés par un excès de richesses, confusément mêlées, à l'état brut. Or, tout art suppose un choix et construit ses chefs-d'œuvre avec des éléments soigneusement éprouvés, soumis à une longue élaboration. La comparaison entre l'unanimisme et la radiophonie vaudra donc dans un double sens.

Chaque fois que j'entends énumérer les méfaits de la « téhessef » et son indiscrète intrusion dans nos retraites, je songe aux aveugles qui la bénissent, qui lui doivent tant de joies et un tel sentiment d'indépendance. Même quand le speaker nous agace en nous relisant, découpés par tranches, les articles des journaux du soir, l'aveugle l'écoute attentivement : sans infliger à son entourage la peine de le gaver de nouvelles, il prête l'oreille aux rumeurs du vaste monde, paroles précises, musiques évocatrices, bruits de foules non concertés. De cette unité du monde humain il garde certainement une idée plus nette que le lecteur qui tourne la première page d'un quotidien, après avoir commencé quatre articles dont on a caché les quatre suites en quatre endroits différents pour éprouver sa ténacité. Aussi n'ai-je choisi ce cas extrême que pour rappeler comment la radiophonie suffit à nourrir un esprit. Est-il besoin d'ajouter que, devant le haut-

parleur, nous redevenons, pour un moment, des aveugles et que néanmoins, par cet unique sens de l'ouïe, nous sommes transportés parmi les spectateurs d'un grand duel sportif, ou dans la foule qui acclame un de ses chefs? Or, ce que nous saisissons de pareilles manifestations, n'est-ce point précisément leur caractère unanimiste? Car tous ces bruits — acclamations, sifflets, profonds soupirs, cris ardents — nous les traduisons, aussitôt et presque inconsciemment, en états de l'âme populaire : accords et répulsions, déceptions et amitiés. Bien plus, indifférents au début, voilà que nous prenons parti, que nous nous laissons entraîner sur les vagues de cet océan.

Bien avant que des applications aussi générales d'une découverte scientifique nous aient suggéré cette illustration familière de l'unanimisme, Jules Romains s'était fixé comme première tâche de capter et de déchiffrer les émissions de radiophonie spirituelle qui sillonnent notre univers. Dès 1907, l'auteur de *la Vie unanime* voyait l'apparente réalité se dissoudre pour se recomposer avec une force plus subtile. Mais enregistrer et interpréter les signaux lancés par l'âme des foules, cela ne représente que la moitié du travail unanimiste. Il porte, d'ailleurs, en soi une récompense : en nous désintéressant un peu de nos soucis personnels, nous nous retrouverons intégrés dans une chaude humanité. Mais, au lieu d'en jouir stérilement, il nous incombera de rendre bienfait pour bienfait. Cette radiophonie psychique, à nous de l'encourager, de la coordonner, de lui imposer une signification : « Nous, pauvres hommes, écrit Romains, nous apprendrons aux groupes à devenir des dieux, en leur disant ce qu'il passe de leur conscience à travers nous. » Ne tentez surtout pas de vous réfugier dans une feinte modestie, vous déclarant indignes d'une si noble tâche. Romains vous répondra que vous manquez de hardiesse, que vous demeurez retenus par une fausse conception de votre personnalité, par un faux respect pour le libre arbitre d'autrui :

Une sorte de carrefour
Vous appelle à la fin des rues,
Mais tous les hommes s'en détournent
Par des chemins qu'ils ont appris.

A cette dérobade au moment précis où, de notre union, un dieu naîtrait, s'opposeront les conseils du *Manuel de Déification* : « Pénétrez doucement dans la masse; interrogez les hommes; sachez pourquoi il y a un groupe. Dites alors des paroles qui l'exciteront à vivre; augmentez le consentement, avivez la fureur ou la pitié des hommes. Et pensez le groupe. » Pensez-le jusqu'à le contraindre de libérer le dieu qu'il emprisonnait.

Au début de ce siècle, les idéalistes intransigeants ne se faisaient point faute de protester contre la brusquerie avec laquelle Jules Romains déplaçait ainsi le problème de la liberté. Tous ceux pour qui Socrate et Descartes représentent, sur le réseau de l'Esprit, des gares à sortie unique, lui reprochaient d'avoir abdiqué le plus précieux privilège de l'âme, sa suprême souveraineté dans un éther raréfié, *imperium in imperio*. Aujourd'hui l'unanimisme militant paraît être devenu la loi de nombreux groupements humains. Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, des millions d'êtres trouvent un réconfort dans leur adhésion à l'âme collective, dans l'adoration de ces entités nationales et racistes que l'on nommera, selon ses convictions propres, des divinités ou des mythes. Je suppose que pareilles cristallisations doivent sembler inévitables à celui qui exaltait l'orgueil de Cromedeyre et dépeignait l'implacable opposition des forces de *l'Armée dans la Ville*. Pourtant, les sécessions de l'esprit européen qu'il étudiait si attentivement dans un récent volume d'essais, je suis sûr qu'il les tient seulement pour des déchirements provisoires. Car, dès *la Vie unanime*, il concluait, sur un hymne de foi, à une plus durable unité :

> Tu tourneras deux fois, tu tourneras trois fois,
> Avec la terre et nous dans le creux de ta fronde,
> Et tu te détendras soudain, ô nébuleuse,
> Pour lancer la terre unanime au front du monde.

Tandis qu'un spinozisme littéral nous écarte de l'unanimisme, le spinozisme essentiel nous en rapproche : alors que les moindres incidents de la vie moderne attestent l'unité de la planète Terre, où résiderait la définition de la liberté sinon dans l'assurance que l'humanité saura, en chaque conscience

individuelle, maîtriser cet immense accroissement de ses puissances?

***

A la condition, riposteront certains, que nulle des antiques divinités, objets d'un culte légitime, ne se voie injustement sacrifiée. Chaque fois que j'ai parlé de Jules Romains, j'ai cité la phrase de Georges Duhamel qui le félicitait d'avoir opéré « un déplacement du pathétique » : *Mort de Quelqu'un* suffirait pour vérifier la justesse de cette remarque. Bien d'autres passages de son œuvre puisent leur force dans une sorte d'anonymat, exprimant seulement les remous d'une multitude inquiète. Ces lames de fond qui déferlaient dans le *Boris Godounow* de Moussorgsky et qu'une oreille attentive peut discerner dans certaines pièces de Couperin, écoutez-les gronder dans l'*Ode génoise* :

> Je ne puis pas oublier la misère de ce temps.
> O siècle pareil à ceux qui campèrent sous les tentes!
> Un orage inépuisable est devenu l'horizon,
> Et l'espoir est remplacé par une espèce de songe.

Cette même émotion « européenne et humaine » (les deux termes, pour Romains, ne se séparent point), il en avait, avant la tourmente, empli les contes du *Vin blanc de la Villette*. Il avait dépeint cet optimisme d'une génération qui, croyant exorcisé le spectre de la guerre, se consacrait de tout son cœur à la croisade sociale :

> Nous aurions sauvé le monde
> En sifflant un air de danse.

Le poète d'*Europe* a dit comment le sanglant événement, aussi brutal qu'une « bête quaternaire », avait broyé ces images trop pures, avait paru donner tort à la générosité. Il se redressait pourtant, même dans cette grande détresse, pour affirmer :

> Je reste garant et gardien
> De deux ou trois choses divines.

Avant d'adresser cet appel aux « foules de l'Europe vivante », n'avait-il pas composé, à l'intention de « l'homme de la rue »

du Nouveau Monde, un plaidoyer intitulé : *Pour que l'Europe soit*? Pages lucides et d'une portée assez générale pour mériter de reparaître, entre des essais sur la Société des Nations, la crise du marxisme et les causes du succès des régimes dictatoriaux, dans un panorama de l'Europe en 1932.

Mais l'observation de Georges Duhamel paraîtra plus pertinente encore si l'on regarde s'accomplir ce « déplacement du pathétique » dans les relations qu'avaient déjà explorées les analystes classiques. A preuve, le problème de l'amitié virile dont nous noterons, en passant, qu'il a préoccupé tous les compagnons de jeunesse de Jules Romains : trois des anciens membres de l'Abbaye, Duhamel, Vildrac et Arcos, ont retracé dans une de leurs œuvres (*Deux Hommes, le Paquebot Tenacity, Autrui*) la faillite d'une amitié. Pour Romains, on voit qu'il s'est plu à étudier, sous les nuances de ce sentiment, les raisons de la sécurité qu'il donne. Dans l'amitié, il a montré d'abord une espèce de forteresse : « Bénin seul, et qui bouge, ne cesse pas d'avoir affaire au monde. C'est un débat perpétuel. Bénin et Broudier en mouvement limitent et possèdent un espace incontesté. Et ils peuvent, quand il leur plaît, considérer le monde comme une douteuse banlieue. » Thème lyriquement orchestré dans le chapitre final des *Copains* : « Ils étaient contents d'être sept bons copains... Ils étaient contents d'avoir agi ensemble, et d'être ensemble dans un même lieu de la terre pour s'en souvenir. » Ainsi nous distinguons déjà que, dans l'univers de Romains, l'amitié n'est pas une fin en soi, qu'elle exige l'association des voix fondues pour un témoignage unique. Cela, dans *les Hommes de Bonne Volonté*, Jallez le dira nettement à Jerphanion en l'accueillant à l'École Normale : « A mon idée, c'est toujours un peu comme cela que l'on devient amis. On est présents ensemble à un moment du monde, peut-être à un secret fugitif du monde; à une apparition que personne n'a vue encore, que peut-être personne ne verra plus. Même si c'est très peu de chose... » Dans l'amitié ainsi conçue persistera toujours quelque chose d'analogue à l'entente scellée entre les pèlerins d'Emmaüs par l'apparition surnaturelle : on est amis pour attester ensemble la réalité d'un mystère, d'un aspect du monde que la majorité des hommes ignore ou a nié jusqu'à présent.

Et l'amour? Ne sera-t-il point le plus impitoyable adversaire de l'unanime? Quelle autre communion réclameraient-ils, ces deux êtres extasiés dont chacun offre à l'autre un univers d'une inépuisable plénitude? Le couple, voilà l'ennemi, aurait volontiers dit Romains alors qu'il déclenchait sa plus impétueuse offensive. « Tu ne fuiras pas l'accouplement. Mais tu te méfieras du couple... Le sage dormira l'amour... Le sage sera l'homme de plusieurs couples... » : ces formules tranchantes se succèdent, dans le *Manuel de Déification*, comme trois décisives réprobations de l'enchantement amoureux. Quelques années plus tard, le poème qui porte ce titre de duo : *le Voyage des Amants* s'achèvera sur une triomphale rentrée en scène du monarque unanimiste, un instant voilé aux regards de ses fidèles :

Mais, quand il reparaît tout à coup,
Il se développe une évidence
Véritablement universelle;
Et, dans une espèce de fanfare,
Votre vie en bloc est soulevée
Comme un poids au bout d'un bras tendu.

Oui, bien qu'il apparaisse quelquefois comme un tyran, ce souverain des cœurs unanimes est sûrement un roi, de droit divin. Si, au cours de cette étude, lorsque j'hésitais entre deux citations empruntées l'une à une œuvre poétique et l'autre à un ouvrage de prose, j'ai le plus souvent choisi la première, ce ne fut point seulement pour l'éclat que les contraintes rythmiques ajoutent à la pensée. Il me semble que cette musique autoritaire des poèmes de Jules Romains traduit aussi plus exquisement, dans les instants confidentiels, la profonde tendresse qui l'anime. Une tendresse sans complaisance assurément, dans laquelle les gestes de l'amour ne seront parfois qu'un simple moyen, celui que mère Agathe recommande aux solides gars de Cromedeyre :

Il faudra beaucoup de caresses
Afin que les corps de vos femmes
Ne soient plus de froids étrangers.

Mais quel lecteur des *Amours enfantines* et d'*Eros de Paris* méconnaîtrait l'ampleur d'un panorama où le poète d'*Amour*,

couleur de Paris a magistralement déployé cette ronde de l'amour à travers la cité entière? D'un amour qui, tous masques ôtés, nous livre ses visages nus, depuis l'innocent instinct jusqu'à l'érotisme pervers et du candide émoi de deux enfants jusqu'aux ébranlements de tout l'être où l'amour se confond avec la volonté de dépasser sa condition éphémère par une création absolue.

Adam abîmé dans la contemplation de cette Ève dont les deux beaux bras nus lui font un si doux collier : voilà bien le suprême symbole d'un égoïsme d'autant plus assuré qu'il se peut nommer un dévouement. Je défie bien le plus obsédé de nos psychiatres de démêler en Jules Romains la moindre trace de cette hantise : il n'est point de ceux qui rêvent éternellement « à la chaleur du sein ». S'il éprouve une nostalgie, c'est celle de l'humanité totale. On l'entendrait plutôt répéter le vers de Victor Hugo :

> Insensé qui croyais que je n'étais pas toi!

Ce désir d'omniprésence n'est d'ailleurs pas son unique ressemblance avec le maître romantique. Les circonstances historiques sont cause qu'en cherchant à situer Romains, lors de ses débuts, on a maintes fois prononcé les noms d'Émile Verhaeren et de Walt Whitman. J'incline à croire qu'il leur doit surtout (et cela n'est certes point méprisable) un encouragement à façonner un nouvel instrument d'expression poétique. De la même façon, les travaux de Durkheim et de Lévy-Brühl ont apporté une confirmation scientifique à plusieurs de ses découvertes intuitives. Il n'est pas moins vraisemblable que le jeune Romains qui, reçu à Normale-Lettres, s'empressa d'y préparer sa licence ès sciences, avait très tôt salué en Gœthe un modèle d'universalité. Pourtant aucune de ces influences ne saurait se comparer, pour Romains, à celle de Victor Hugo. Que tout ce qui les sépare ne nous dissimule point tant de traits communs et qui tiennent à leurs tempéraments mêmes : le goût des antithèses marquées, un amour de l'éloquence et des périodes oratoires, une confiance en son propre génie assez forte pour permettre toutes sortes d'incursions dans des domaines qui semblaient étrangers, un travail acharné d'enrichissement et de perfec-

tionnement de ses moyens techniques. En lisant *les Hommes de Bonne Volonté* on pensera plus d'une fois aux *Misérables*. Il ne serait point juste d'oublier l'exemple de Victor Hugo en admirant l'effort d'assouplissement grâce auquel Jules Romains est parvenu à intégrer le problème du couple dans sa fresque unanimiste.

Les historiens littéraires dressent fréquemment sur leur route un obstacle insurmontable parce qu'ils réduisent la question des rapports entre le romancier et l'un de ses protagonistes à ce dilemme brutal; ou bien X est Y ou bien il ne l'est pas. Alors, que l'on réponde oui ou non, les contradictions se multiplient. C'est que, dans la plupart des cas, le personnage imaginaire est une émanation du romancier, il est le romancier lui-même mais limité par le cadre de la fiction. Toutes les grandes symphonies romanesques sont ainsi peuplées d'êtres que l'on serait tenté, en groupant ingénieusement certains indices, d'identifier à leur créateur. Or, leurs actions ne répondent qu'à certains moment ou certains aspects de la vie de l'auteur; si l'on préfère, ils sont ses délégués, chargés par lui d'une mission de reconnaissance ou de vérification. Dans les conversations de Jallez et de Jerphanion, il est exact que nous entendons dialoguer deux adolescents que l'on pourrait appeler le Jules Romains parisien et le Jules Romains du Velay. Mais leur autonomie reste assurée du fait que chacun d'eux a développé une des tendances de l'auteur en excluant radicalement l'autre. Pareillement, gardons-nous bien, dans la trilogie de *Psyché*, de chercher un portrait de Jules Romains : Pierre Febvre et Lucienne seront ses délégués dans cette expérience amoureuse.

Rien d'exceptionnel pourtant ni chez Lucienne ni chez Pierre. Dans le premier volume qui porte le nom de l'héroïne, nous les avons vu lutter contre le groupe Barbelenet et former, aux yeux du monde, un couple. Simple apparence : il leur faudra, en effet, quelques mois de vie commune pour accomplir leur union, pour l'amener à sa plus intime perfection, pour lui conférer la beauté d'une œuvre d'art achevée. Cette deuxième étape est franchie dans le roman intitulé *le Dieu des Corps*, œuvre propre à scandaliser ceux qui confondent la santé avec l'hypocrisie. Les autres comprendront qu'il était

indispensable de tisser un tel filet sensuel autour de Lucienne et de Pierre pour que leur séparation fût vraiment un arrachement. Commissaire de la marine marchande, Pierre doit quitter Lucienne pour rejoindre son bord. « Quand le navire eut levé l'ancre », il s'appliqua d'abord à vivre dans « une espèce d'incantation de l'absence »; il souffre cependant, d'une douleur étroite et gênée, sans rien de la ferveur rituelle qu'il attendait. Pendant qu'il demeure ainsi solitaire et dépossédé, Lucienne se jure d'échapper à ce « vide nuptial »; de toute sa volonté, elle se contraint à se transporter, chaque soir, auprès de Pierre sur le navire en marche. Non point dans un jeu qu'elle haïrait, mais dans une authentique et prudente avance, elle réalise, libérée de son corps qui la suivra s'il le peut, une espèce de détachement, de transfert et, après bien des tâtonnements, une véritable migration qui la conduit, vivante, aux côtés de celui qu'elle chérit.

Un miracle, alors? Peut-être... Car le mot perd son sens agressif dans un récit dont l'atmosphère unanimiste demeure si concrète et limpide, où le mystère s'insinue lentement pour colorer la réalité sans en déformer les lignes. Naturellement, l'unanime est partout présent dans un livre où, peu à peu, tombent tant de barrières, où Lucienne a le droit de conclure : « Je sais que tout est possible. J'apprends depuis des semaines, je sais sûrement depuis hier que l'impossible, c'est ce qu'il a été convenu que nous ne devions pas tenter, qui ne devait pas nous tenter. L'impossible, mon âme, c'est ce que tu as promis de ne pas pouvoir. L'impossible, c'est ton pacte. » Et Lucienne n'est point la seule qui instruise ainsi le procès de l'âme individuelle. Pierre, à son tour, l'accusera d'inconstance et de timidité : « Les corps l'arrêtent : elle veut passer. Quand les corps ne l'arrêtent plus, c'est elle qui tremble et qui s'arrête ». On reproche communément à l'amour de vouloir rompre les entraves sociales. Au contraire, riposte Pierre, il s'épouvante au moment de remporter son succès le plus décisif : « L'amour se dit qu'il étouffe dans les limites de la vie. L'amour se heurte, en criant, à l'étroitesse du monde. Tout à coup, il prend un élan désespéré. Mais quand enfin tout est par terre, et qu'il peut passer, il a peur. » Est-il meilleure preuve de la richesse d'inspiration de Jules Romains que cette revanche du couple,

cette héroïque trouée dans l'inexploré? Par ce « déplacement de pathétique » dont nous parlait Georges Duhamel, l'auteur du *Manuel de Déification* est parvenu spontanément à renouveler, en pleine réalité contemporaine, le mythe de Psyché, symbole des noces immortelles.

***

Ayant ainsi parcouru l'univers de Jules Romains et l'ayant jalonné des repères qui nous semblaient les plus utiles, nous pouvons revenir à ce centre idéal de tout édifice humain : le cerveau de son architecte. Sur ce point Jules Romains nous a mis à l'aise en choisissant un pseudonyme aussi suggestif. Car nul de ses lecteurs jamais, en écoutant retentir dans sa conscience les quatre syllabes de ce nom, ne s'est longuement attardé à méditer sur la carrière du peintre italien, disciple de Raphaël. C'est à Jules César que l'on pensait bien avant que Romains fît jouer une pièce qui s'appelait *le Dictateur*. Que la démarche naturelle de Jules Romains ait souvent paru celle d'un dictateur, c'est même, à mon avis, la raison de bien des contresens sur son œuvre. En croyant le reconnaître tout entier sous les traits de ceux de ses personnages qu'il avait délégués à la dictature, on abolissait toutes les nuances dans une galerie de portraits de chefs qui est pourtant assez variée : car elle comprend aussi bien le Général de *l'Armée dans la Ville* que le moliéresque Docteur Knock et le hautain Emmanuel de *Cromedeyre* que Denis dont l'âme est ravagée par un drame de l'amitié. Et comment, devant cette abondance de types représentatifs, accuser l'unanimisme d'étouffer les individualités?

Au contraire, Jules Romains a souvent précisé qu'il n'y avait point, dans sa pensée, de conflit entre l'unanimisme et l'individualisme. Bien plus, il affirme que le désir de libérer l'individu des mille oppressions sociales, va trouver un auxiliaire dans l'unanimisme parce que le sentiment de l'unanime « oppose à des formes abstraites un contenu et à des notions juridiques un sentiment vivant ». Au lieu de se confondre avec les tyrannies de l'État, des classes et des castes, l'unanimisme en sera l'irréductible ennemi. Que pèse toute cette

hiérarchie, fondée sur le hasard et les préjugés, alors qu'il s'agit de constituer les véritables groupements humains, sans le moindre égard pour les vieilles idoles sociales! Le chef unanimiste a pour premier devoir de lutter contre ces fausses associations puisqu'il travaille à créer d'authentiques rapports spirituels. Rien de moins conformiste que cette vision d'une société incessamment désagrégée et reconstruite par des apôtres : le « mystère moderne » de *Jean le Maufranc* l'attestait dès 1926 avec une violence qui déconcerta le public. Quatre ans plus tard, Romains en donnait une seconde version, moins exubérante, plus soucieuse d'obéir aux convenances de la logique française. Pendant tout un hiver, chaque soir, des spectateurs enthousiastes applaudirent le monologue final dans lequel Musse-Dullin clamait sa révolte, en accablant de grands coups de poing le symbole présidentiel de l'hypocrisie. Romains « le Dictateur » avait créé une image du bourgeois réfractaire, un champion de l'individualisme.

Y a-t-il là quelque paradoxe chez l'écrivain qui observe, dans sa préface aux *Hommes de Bonne Volonté* : « Un de mes soucis les plus anciens et les plus constants a été justement de chercher un mode de composition qui nous permît d'échapper à nos habitudes de *vision centrée sur l'individu* »? Une fois de plus, l'explication est liée à un « déplacement du pathétique » : le héros se reconnaît moins à une fulgurante carrière individuelle qu'à son influence sur l'humanité, à son pouvoir de catalyseur. « Dans le théâtre unanimiste, écrit Romains, le héros n'existe qu'à la condition d'être un créateur et un formateur de réalité. Il modèle des groupes, les anime, les transforme : il en suscite et il en détruit. » Et c'est de cette manière qu'il atteindra lui-même à cette immortalité que le Général de *l'Armée dans la Ville* revendiquait à l'heure de son agonie :

> Mon corps est en train de mourir...
> Mais je sens que l'armée se retrouve et se tient...
> C'est toi qui vas finir. Je te passe ma mort...
> Je suis vivant. C'est moi qui suis vivant!

Entre les groupes qu'il crée, qu'il excite à se définir, à trouver leur dieu, le dictateur apparaît donc, en définitive, comme un arbitre, un médiateur. Ce n'est point seulement pour ajouter aux *Hommes de Bonne Volonté* le rayonnement

d'une grande mémoire que Jules Romains place Jean Jaurès au cœur de son épopée romanesque comme Victor Hugo s'était annexé l'Empereur; c'est parce que Jaurès, chef d'un parti puissant, possédait, dans les heures graves, ce prestige du médiateur et aussi parce que cette autorité se fondait sur l'adhésion des consciences qui rendaient hommage à sa générosité. Au reste, ce que nous appellerons, pour dissiper toute équivoque, la dictature du génie, Romains en a consacré la légitimité comme il en a fixé les limites dans une formule dont tous les termes valent d'être longuement pesés : « L'individu ne peut pas avoir raison indéfiniment contre l'humanité; tout ce qu'il peut espérer, c'est d'avoir raison plus tôt qu'elle. » Ces lignes se passent de commentaire qui marquent avec une émouvante sobriété la réconciliation de l'âme unanime et de ses héroïques serviteurs.

***

Bien loin de prétendre juger de l'extérieur cette œuvre de Jules Romains, je me suis attaché jusqu'à présent à pénétrer sous la surface, à creuser toujours plus avant pour en découvrir les ressorts, pour atteindre une position centrale d'où le critique et ses lecteurs peuvent, pour leur propre compte, repenser et revivre le monde unanimiste. Ai-je obéi trop longtemps à la conviction que la critique est un art de recréation, non point un distributeur de blâmes et d'éloges sans autre garantie que l'estampille de nos goûts personnels? Puisqu'on ne cesse jamais tout à fait d'être soi-même, je préfère, à la partialité du juge qui se débat avec les articles du code, celle du peintre qui se confesse en révélant son modèle. Faut-il perdre maintenant le bénéfice de cette attitude? Méfions-nous du piège où serait tombé, vers 1873, le plus sincère ami de la poésie s'il avait voulu appliquer aux *Illuminations* et à *la Saison en Enfer* les canons esthétiques de son temps. Comme Arthur Rimbaud, Jules Romains est un créateur de valeurs. On ne saurait donc estimer l'importance de son œuvre sans avoir d'abord suivi avec une entière sympathie l'élan vital qui l'imposa dans une littérature où elle ne se rattache à aucune tradition littérale.

Il en résulte que le problème de la réussite artistique devient, pour chaque ouvrage de Romains, un problème de plus ou moins grande résistance. Si *Mort de Quelqu'un* est universellement tenu pour un chef-d'œuvre, on discutera sans doute la valeur d'ensemble d'*Un Être en marche*, bien qu'il contienne des accents inoubliables. On connaît le reproche de Rémy de Gourmont : « Je crois que sa méthode serait goûtée davantage s'il l'appliquait d'une façon moins stricte et moins visible. » Nous devons tenir compte de cette réserve dans la mesure où elle s'applique aux livres didactiques, à ceux qui enseignent l'unanimisme ou bien le justifient par des applications pratiques. Mais de tels ouvrages étaient nécessaires : je les comparerais volontiers à des ponts, construits à la fois pour leur utilité et pour leur beauté dans une architecture urbaine. Ce qui pose assez clairement le problème de la résistance : résistance des matériaux à la pesée quotidienne, résistance des lignes et des ornements aux vicissitudes du goût. Ajoutons que certains de ces livres furent, pour leur auteur, des expériences, des tentatives, des explorations; il le déclare formellement dans sa préface aux *Hommes de Bonne Volonté* : « J'exagérerais à peine en disant que, par la suite, plusieurs de mes livres n'ont été qu'une façon de me faire la main, d'éprouver tour à tour mon instrument et la matière, ou encore d'explorer des territoires qu'il s'agirait un jour d'occuper et d'organiser ». Revenons à notre image d'une grande cité : comme toute capitale, l'œuvre de Romains nous offre des palais et des écoles, des ruelles étroites et de magnifiques avenues.

Autant que l'art intellectuel et sensuel de Paul Valéry, l'art de Jules Romains est fondé sur la croyance que la conscience doit parvenir à exprimer l'inconscient aussi. Par là s'explique évidemment le goût de Jules Romains pour le théâtre : « Le théâtre, a-t-il écrit, reste le dernier lieu où l'œuvre de littérature ait encore quelques chances d'être reçue et traitée rigoureusement comme une œuvre d'art, avec toutes les exigences, tous les risques que ce traitement comporte. » Et Romains de nous montrer en contraste, avec une ironie assez cruelle, le malheureux romancier désarmé devant un lecteur qu'il représente « feuilletant tout un chapitre en pensant

à autre chose, ou pis encore brouillant à son gré l'ordre des parties, ne consentant à lire le début que pour s'expliquer une situation apparue au milieu du livre ». Selon Romains, le privilège du théâtre sera donc qu'on y joue franc jeu, que le public est contraint d'accepter la partie dans les conditions qu'a déterminées le dramaturge. Ce que je nommerai amicalement l'impérialisme de Romains apparaît dans cette conception de l'action théâtrale, instrument de domination pour un chef unanimiste. Seulement, il arrivera quelquefois que le coup d'état échoue. Il est significatif que Jules Romains ait rencontré au théâtre ses succès et ses échecs les plus retentissants. Car, là encore, il s'agissait d'une prévision exacte d'autres résistances, de la force et de l'adresse qu'il faudrait pour les briser ou les neutraliser. Je garde parmi mes plus précieuses expériences unanimistes les souvenirs des deux répétitions générales de *Knock* et de *Jean le Maufranc* : dans le premier cas, un auditoire emporté d'assaut en un triomphal crescendo; lors de la seconde soirée, un public qui acclame deux actes de la comédie et puis brusquement perd pied, refuse de suivre l'auteur. Or, la lecture montre que *Jean le Maufranc* comme *Boën* — les deux pièces qui firent la plus courte carrière théâtrale — comptent parmi les œuvres les plus denses, les plus complexes de Jules Romains. En utilisant la moitié des explosifs qu'il avait amassés dans *Jean le Maufranc*, il composa *Jean Musse* qui fut un de ses plus grands succès. Je ne serais nullement surpris qu'il nous fît, quelque soir, applaudir une nouvelle version des trois derniers actes de *Jean le Maufranc* et prît ainsi une éclatante revanche.

On voit par cet exemple combien il serait imprudent de porter des jugements d'historien sur une œuvre qu'anime un tel dynamisme. Pour lui rendre pleinement justice, il faut, comme j'ai tenté de le faire, ajouter à toutes les conquêtes marquées par ses œuvres entièrement réussies les multiples amorces et indications que l'on relève dans ceux de ses ouvrages qui ne nous semblent pas avoir trouvé leur forme définitive. Car l'inspiration, chez Romains, est soutenue par une volonté disciplinée : son capital humain, vous pouvez être certain qu'il n'en laissera aucune parcelle inexploitée, qu'il découvrira toujours un terrain propice pour y faire fructifier

ses dons. Des générations de Normaliens avaient pratiqué le « canular », mystification énorme et qui ne saurait se prolonger qu'à la condition d'être soigneusement entretenue et ranimée. Il était pourtant réservé à Romains de voir que, grâce à cette nécessité, la grossière farce pouvait devenir un excellent moyen artistique : « Quand vous n'oserez pas diviniser un groupe, faites-le rire »; ce conseil du *Manuel* indiquait une première étape. Mais il fallait pousser plus loin pour obtenir « ou le consentement ou la soumission d'autres hommes ». Par la mystification, les Copains soumettent Ambert et Issoire. Par la mystification, Knock transforme en communauté d'ordre médical une population amorphe. Par la mystification, Donogoo-Tonka est tiré du néant. Dans l'univers de Romains la mystification est créatrice et le rire de la santé rejoint aisément le lyrisme.

Avant tout, en effet, Jules Romains est un poète. Et c'est pourquoi l'action des *Hommes de Bonne Volonté* sera baignée dans une symphonie de Paris, une « présentation » de la cité dans ses différents quartiers, aux diverses heures du jour. Poète, Romains réalisera le vœu de Robert Browning : il prêtera sa voix à de nombreux personnages, aux moins éloquents, tels le jeune Wazemmes et le petit Bastide, aussi généreusement qu'à Jallez et Jerphanion, ces professionnels de l'échange des idées. Dans son œuvre capitale, la sensibilité poétique et l'intelligence du constructeur exigeront également la multiplicité et la cohérence; elles ont dicté le mode de composition qu'il adopta pour les quatre premiers volumes. Amenant tour à tour au premier plan chacun des principaux acteurs, puis l'éloignant lorsqu'il menaçait d'accaparer notre attention, multipliant les points de vue, les prises de contact et les ramifications, Romains a réussi à nous donner l'impression d'une étroite solidarité entre tous ces personnages, incarnations de l'âme d'une époque. Après ce prologue, il lui fallut, pour parcourir l'intervalle entre deux « paliers communs », renoncer provisoirement à nous entraîner sur un rythme aussi nettement unanimiste. Il eut donc recours à cette opposition entre les Superbes et les Humbles qui dépasse les compartimentages sociaux, qui force chacun de nous à se demander si dans son âme l'emportera la volonté de puissance ou l'instinct de

charité. Ce profond « clivage » qui ne s'exerce point sur les apparences mais sur les réalités suprêmes, sur l'attrait de la Grandeur et la sainteté de l'Amour, c'est bien encore une vision poétique de notre monde déchiré.

Essayant jadis de caractériser pour la première fois cet univers de Jules Romains, je lui appliquais un vers de *la Vie unanime* :

L'air qu'on respire a comme un goût mental.

Cependant il faut remarquer aussitôt que cet agile exercice d'une pensée consciente n'exclut point chez Romains le sens du mystère. Car l'unanimisme contient, en même temps qu'une dialectique, une expérience religieuse toujours renouvelée. « Toutes les attitudes de ton corps ne sont pas favorables pour connaître la vérité », disait à son disciple l'auteur du *Manuel* avant de l'instruire des gestes de la foi. « Vous ne mépriserez pas même les tables tournantes », écrivait déjà celui qui devait curieusement faire intervenir, dans ses romans et ses comédies, des pythonisses d'assez bas étage. Mais n'est-ce point un des recours du poète que cette plongée dans l'élémentaire où nous contraignent certaines des *Odes*?

Une lueur cherche à m'atteindre
Dans l'arrière-coin du sommeil,
Comme une main froide qui fouille
Le terrier où tremble une bête.

L'homme qui peut ainsi renouveler son contact avec le mystère permanent sera bien armé pour sourire des merveilles mécaniques. Dès 1910, alors que l'automobile et l'avion faisaient délirer les prophètes du progrès en série, le *Manuel* affirmait : « Ne te laisse pas étonner par les inventions des praticiens. Sers-toi de leurs machines, et méprise-les, eux et leurs machines, tranquillement... Il n'y a que l'âme qui importe. » On ne saurait parler de l'entêtement de Jules Romains sans lui rendre cet hommage qu'il s'est obstinément rangé parmi les défenseurs de l'âme.

***

Pendant les années de l'après-guerre, parmi les dépaysements et les alibis que nos écrivains convoitèrent, le moins

fréquent ne fut pas le retour à l'enfance, individuelle ou collective. Les problèmes européens comptaient moins que ceux de la Papouasie et le Parthénon qu'une statuette de l'art nègre. Il n'est que de relire la préface de 1925 à une nouvelle édition de *la Vie unanime* pour mesurer quel calme dédain Jules Romains opposait à ce snobisme. Pourquoi? Parce qu'il était sûr de sa propre originalité, certainement. Mais surtout parce qu'il gardait cette conviction, commune à tous nos classiques, qu'il faut chercher la mesure des choses, non point dans les séduisantes rêveries de l'adolescence, mais dans la synthèse qu'accomplissent l'âme de l'homme fait et l'esprit d'une humanité évoluée. S'il témoignait fort peu de tendresse aux bizarreries particulières et à l'exhibition des monstres singuliers, c'est que son unanimisme tendait de plus en plus à devenir un universalisme. Il nous avait d'abord frappé par son aspect révolutionnaire; on commençait à s'apercevoir que Romains pouvait légitimement se réclamer des maîtres classiques en nous proposant l'exemple d'un humanisme, élargi et assoupli selon les besoins de l'homme d'aujourd'hui.

En effet, le roman reprend sa valeur d'épopée avec *les Hommes de Bonne Volonté*, peuplé de personnages aussi vivants que ceux de *la Comédie humaine*, évoluant dans une atmosphère aussi reconnaissable que le climat stendhalien. Toutefois — étant entendu que ces rapprochements n'ont aucune valeur hiérarchique et ne servent qu'à serrer de plus près la pensée —, je persiste à croire que, si l'œuvre tient les promesses des six premiers volumes, elle restera plutôt dans notre littérature comme un monument analogue à *la Guerre et la Paix* de Tolstoï et représentera une période de la destinée nationale. Ce monde des *Hommes de Bonne Volonté*, il justifie la lucide sympathie avec laquelle Marcel Thiébaut en a décrit ici-même les êtres familiers et les grands courants spirituels. En revanche, il va de soi que pareille fresque devait encourir les reproches des spécialistes : j'ai entendu un des chefs de la police protester contre l'épisode de Quinette et des mondains railler le peintre des Champcenais; sans doute les brasseurs d'affaires discutent-ils les spéculations d'Haverkamp. Mais la question de vérité ici

déborde, et de beaucoup, les limites de l'art photographique. Quand l'œuvre sera terminée, on constatera si toutes les parties en offrent une égale résistance ou bien si tel passage qui semblait complaisamment développé n'était pas une indispensable préparation. Actuellement, ce qui doit compter, c'est la grandeur de l'entreprise, les beautés dont elle fourmille, le brassage des événements réels et des incidents imaginés, la souple variété des tonalités du récit, le don créateur d'un romancier qui analyse la pure conscience de l'abbé Jeanne avec la même aisance qu'il avait décrit la promenade d'un petit chien. « Un effort comme celui que je tente, écrivait Romains dans sa préface, appelle la plus vaste communion humaine, une immense camaraderie. » Je ne connais pas de signe plus réconfortant pour une pensée française que la loyauté avec laquelle les critiques ont répondu à cet appel, ont soutenu de leur sympathie une tentative qui, si elle n'était point conduite jusqu'à son terme, nous laisserait tous diminués.

Mais nous pouvons avoir confiance. Tous les traits que j'ai soulignés dans la figure littéraire de Jules Romains — volonté, lucidité, constant entraînement, maîtrise de ses ressources, contact maintenu avec tous les ordres de réalités — nous assurent que le moment était venu pour lui d'entreprendre « une vaste fiction en prose, qui exprimerait dans le mouvement et la multiplicité, dans le détail et le devenir, cette vision du monde moderne dont *la Vie unanime* chantait d'ensemble l'émoi initial ». Le poète romancier qui nous présente, dans *les Hommes de Bonne Volonté*, un témoignage spirituel sur notre époque en même temps qu'un flot d'humanité en marche demeure bien celui qui, dès 1910, affirmait avec une tranquille assurance : « Si tu doutes de l'unanime, crée-le. » Aussi ne l'appellerai-je, une dernière fois : Jules Romains, dictateur de l'unanimisme, que pour le féliciter d'être resté fidèle à ce mot d'ordre, en se vouant à la pacifique conquête d'un monde qui révélera toutes ses possibilités humaines quand tous les hommes de bonne volonté auront enfin humanisé dans leurs âmes l'idée même d'humanité.

RENÉ LALOU

LA RADIOACTIVITÉ ARTIFICIELLE

Je ne sais s'il est vrai que la Nature ne fait jamais de sauts; la Science, elle, ne progresse que par bonds successifs. Quand, en 1896, Henri Becquerel découvrit le rayonnement de l'uranium, quand, en 1902, madame Curie présenta les premiers échantillons radioactifs de polonium, du radium, puis d'actinium, un monde nouveau s'ouvrit; dès lors, une prospection, de plus en plus précise, permit de déterminer les grandes lois de la radioactivité *naturelle*, et enfin de cataloguer les espèces radioactives, au nombre d'une quarantaine; cette tâche nécessaire a rempli les trente dernières années.

Aucune de ces recherches n'avait produit de corps radioactifs, en dehors de ceux qu'on trouve dans les roches; on pouvait conclure de là que la Nature se réservait le monopole de leur fabrication, parce qu'elle seule disposait, dans ses laboratoires souterrains, du Temps et de la Puissance. Et cependant, les savants ne doutaient pas de la possibilité de réaliser un jour, au laboratoire, cette œuvre créatrice, comme on a, par les synthèses organiques, préparé des produits extraits jadis de la matière vivante; le grand physicien Soddy, qui partage avec Rutherford l'honneur d'avoir créé l'hypothèse de la désintégration, écrivait en 1908 : « Les essais faits artificiellement en vue de modifier ou de faire cesser la radioactivité d'un élément ont invariablement échoué. C'est encore un fait impossible — une chose que la science moderne ne sait pas accomplir — et cependant une chose que la science *doit* arriver à faire, pour que l'humanité réalise pleinement la destinée que ces découvertes ont, pour la première fois, dévoilée. »

Ainsi, le vœu de tous les savants était-il d'acquérir un jour

le pouvoir d'agir sur la radioactivité, soit pour la détruire dans les corps qui la possèdent, soit pour la faire naître à l'intérieur d'atomes inactifs. Ce vœu vient d'être comblé, non pas exactement comme le souhaitait Soddy, car la recherche scientifique a d'heureuses surprises, mais par la création artificielle d'éléments doués d'une radioactivité passagère, et cependant certaine; cette découverte, qui ouvre un nouveau chapitre de la science radioactive, il nous plaît qu'elle ait été réalisée dans le grand Institut du radium, élevé à la gloire de ses créateurs, et qu'elle soit due à monsieur et madame Joliot-Curie, la fille et le gendre de l'illustre savante à laquelle nous devons le radium.

Aux temps héroïques, où les faits inouïs s'accumulaient, comme autant d'énigmes, on avait pu croire que la radioactivité pouvait être communiquée artificiellement aux corps les plus divers : placés au voisinage des sels concentrés préparés dans le modeste laboratoire de l'École de Chimie et de Physique, tous les objets devenaient, par contagion, actifs; les habits eux-mêmes des opérateurs acquéraient cette propriété, de telle sorte que madame Curie et ses collaborateurs devaient changer de vêtements avant de pénétrer dans la salle où s'effectuaient les mesures. Ce n'est que plus tard qu'on s'aperçut que la *radioactivité induite* était due à la condensation des émanations gazeuses sous forme d'un dépôt solide, et qu'il suffisait de racler la surface du corps ainsi activé pour faire disparaître cette propriété. Aujourd'hui, nous ne sommes pas bernés par une illusion semblable; mais les phénomènes observés présentent certains caractères inattendus; pour établir leur nature radioactive, il faut d'abord rappeler en quoi consiste cette propriété atomique de la matière.

Un corps est radioactif lorsqu'il émet une radiation corpusculaire, c'est-à-dire formée de corpuscules séparés, l'intensité de cette émission décroissant, avec le temps, en progression géométrique. Prenons, par exemple, une quantité quelconque de polonium et mesurons, par un des procédés connus, l'intensité de son émission, constituée par des corpuscules alpha, ou noyaux d'hélium; au bout de 240 jours,

elle aura diminué de moitié; 240 jours encore, et cette moitié sera elle-même réduite de moitié, si bien qu'en peu de temps, il ne restera plus de traces du polonium, qui s'est, comme on l'a appris plus tard, métamorphosé en plomb. On dira donc que la *période* du polonium, temps nécessaire pour le réduire de moitié, est de 240 jours, et cette constante le caractérise, c'est-à-dire que tout corps ayant même période sera nécessairement du polonium. Chaque élément étant ainsi défini, ces périodes radioactives peuvent être très longues, comme celle de l'uranium qui s'évalue en millions d'années, ou au contraire extrêmement brève, comme celle du radium C_2, qui se mesure en millièmes de seconde.

Quant à la nature de ce rayonnement corpusculaire (souvent accompagné d'un rayonnement *gamma* purement ondulatoire), le point de vue des physiciens s'est, depuis quatre ans, singulièrement étendu; on pensait auparavant que les corpuscules émis appartenaient à deux types seulement : les électrons, dénués de masse matérielle et porteurs d'une charge électrique égale à — 1, égale et contraire à celle du noyau d'hydrogène, désigné sous le nom de proton; et les corpuscules alpha, noyaux d'hélium dont la masse matérielle est égale à 4 et la charge électrique positive égale à 2.

A ces constituants élémentaires, viennent de s'adjoindre deux nouveaux types corpusculaires : le *neutron*, dénué de charge électrique et dont la masse matérielle, à peu près égale à celle du proton, peut être prise, approximativement, comme égale à 1; et le *positron*, ou électron positif, sans masse appréciable mais possédant une charge positive égale et contraire à celle de l'électron négatif, qu'on appelle, depuis lors, *négatron*. Je ne saurais, sans allonger démesurément cet article, expliquer l'origine de ces découvertes; il était pourtant nécessaire d'en rappeler les résultats.

Les faits nouveaux qui nous occupent aujourd'hui ne sont pas apparus par hasard; le physicien qui suit une piste est pareil au prospecteur qui étudie une faille, sans savoir précisément quel filon il y découvrira, si même elle n'est pas stérile. La piste nouvelle avait été indiquée, en 1930, par les deux Berlinois Bothe et Becker; ils avaient montré les propriétés

singulières d'un métal léger, le béryllium (alias glucinium) irradié par les rayons alpha émanés d'une source puissante de polonium; sous le choc des corpuscules, lancés avec une vitesse de 20 000 kilomètres par seconde, les atomes du métal subissent une de ces transmutations dont Rutherford a, depuis 1919, montré divers exemples, et sont probablement transformés en autant d'atomes de carbone; mais surtout (et c'est cela qui nous intéresse) cette transmutation s'accompagne d'une émission extrêmement pénétrante, capable de traverser une lame de plomb épaisse de plusieurs centimètres; la nature de ce rayonnement ne fut connue que grâce aux recherches de Chadwick et de monsieur et madame Joliot-Curie; il est formé principalement de neutrons projetés avec une grande vitesse, et accessoirement de rayons gamma analogues à ceux du radium. On interprète cette expérience en admettant que le noyau de béryllium, éventré par le choc, retient le boulet d'hélium (de poids 4, de charge électrique + 2), mais laisse échapper, par compensation, un neutron (de poids 1, de charge zéro), d'où résulte que, le poids atomique s'étant accru de 3 et la charge de 2, il s'est mué en un noyau de carbone.

Cette expérience donnait à penser que d'autres corps pouvaient subir une transmutation analogue, et des essais furent aussitôt entrepris, à l'Institut du radium, pour vérifier cette supposition; des résultats positifs furent bientôt obtenus avec l'aluminium, le bore et le magnésium; ces corps (ou un de leurs composés) étaient soumis, pendant un quart d'heure au minimum, à l'action des corpuscules alpha expulsés par le polonium; ce bombardement étant arrêté, on constatait (c'est là le fait important) que les trois éléments continuaient, pendant un certain temps, à émettre un rayonnement corpusculaire composé, pour les deux premiers, de positrons, et pour le magnésium par un mélange de positrons et de négatrons.

Pour mesurer l'intensité de ce rayonnement, on a le choix entre divers procédés, la « chambre humide » de Wilson, où les corpuscules laissent une trace qu'on photographie, ou, plus commodément encore, le compteur de Geiger; c'est un tube métallique, traversé suivant son axe par un fil d'acier oxydé, et qui contient un gaz sous pression réduite; une différence de potentiel suffisante étant maintenue entre le fil et

le tube, le passage d'un corpuscule à travers le gaz raréfié produit des ions, dont la présence déclenche une décharge électrique, aussitôt amplifiée par les dispositifs à lampe utilisés en T. S. F. Le nombre de ces décharges par seconde sera donc proportionnel au nombre total des corpuscules émis, dans toutes les directions, par le corps mis en observation, et peut, en conséquence, servir à mesurer l'intensité de son rayonnement corpusculaire. Ayant procédé à ces mesures, monsieur et madame Joliot-Curie constatèrent que ce rayonnement diminuait, avec le temps, en progression géométrique très nette, se réduisant de moitié en 14 minutes pour le bore, 3 minutes 15 secondes pour l'aluminium, et 2 minutes et demie pour le magnésium. Ces trois corps, irradiés, ont donc subi une transformation qui les a rendus momentanément radioactifs; et on peut même en ajouter un quatrième, le carbone qui, bombardé à Cambridge par les « protons accélérés », a acquis une radioactivité passagère dont la période est de dix minutes et demie.

Pourtant, ils n'ont pas changé; la feuille d'aluminium a conservé toutes les apparences du métal, et aucune altération physique ou chimique n'a été constatée pour les autres éléments. Existerait-il donc un aluminum, un magnésium, un bore radioactifs? Telle n'est pas l'opinion des spécialistes. Il est certain que la transformation n'a pu porter que sur un nombre infinitésimal d'atomes, ceux dont les noyaux ont été atteints par le choc des corpuscules alpha; dans une feuille d'aluminium qui nous paraît continue, les noyaux atomiques sont extraordinairement dispersés, leurs distances respectives étant cent mille fois plus grandes que leurs diamètres; alors, le bombardement se perd dans le vide internucléaire, et c'est grand hasard quand un projectile vient frapper de plein fouet un noyau; il est certain qu'avec les moyens dont disposent nos laboratoires, il n'y a pas un atome, sur cent milliards, qui ait été altéré; ainsi les corps mis en expérience sont restés, en apparence, identiques; seule, une fraction infinitésimale a été altérée et c'est à cette fraction seule que sont dues les propriétés radioactives observées.

Comme il n'y a d'émis, dans cette désintégration, que des électrons positifs ou négatifs, le *poids atomique* n'a pas été

modifié; seule, la *charge électrique* du noyau a été altérée; or on sait que cette charge règle la position de l'élément dans la table périodique de Mendéléef, c'est-à-dire, en définitive, sa qualification comme élément chimique.

Tenant compte de ces considérations, et de plusieurs autres, monsieur et madame Joliot-Curie ont essayé de représenter, dans le cadre de nos hypothèses atomiques, le phénomène dont l'expérience nous apporte les manifestations; bien entendu, cette représentation est révisable, tandis que les faits sont certains; pourtant, il me paraît utile de la faire connaître.

Prenons d'abord l'aluminium; le drame atomique se joue en deux actes, pendant et après l'irradiation. Dans le premier, les choses se passeraient comme dans les expériences de Bothe et Becker : le noyau métallique, frappé par le corpuscule alpha, l'incorpore en laissant échapper un neutron, ce qui a pour effet d'accroître son poids atomique de 3 et sa charge électrique de 2; en cherchant, dans la table périodique de Mendéléef, à quel élément peut correspondre ce résultat, on trouve un isotope du phosphore, c'est-à-dire un corps possédant les propriétés physiques et chimiques du phosphore, mais avec un poids atomique différent; ce corps était, jusqu'ici, inconnu des chimistes, mais il ne faut pas s'en étonner, puisqu'étant radioactif, avec une période très courte, il se détruit, aussitôt formé, spontanément; il a reçu le nom de *radiophosphore*.

Et voici, maintenant, le second acte : le radiophosphore se détruit en émettant, pour chaque atome désintégré, une positron; de ce fait, son poids atomique reste inaltéré, mais sa charge électrique diminue d'une unité, c'est-à-dire que l'élément recule d'un rang dans la classification périodique; il s'est transformé en un corps parfaitement stable, qui est le silicium.

S'il m'est impossible de développer ici les raisons qui justifient cette hypothèse, je puis, du moins, montrer qu'elle explique une curieuse expérience, réalisée par monsieur et madame Joliot-Curie : la feuille d'aluminium ayant été activée à fond par le polonium, on la dissout rapidement dans l'acide chlorhydrique; il se forme du chlorure d'aluminium, qui reste en solution, et il se dégage quelques bulles d'hydrogène, qu'on recueille dans une éprouvette; or, ces bulles ont *entraîné avec elles la radioactivité*, la solution étant inactive.

Ce résultat s'explique aisément : le radiophosphore s'est uni à l'hydrogène naissant pour former un gaz, l'hydrogène radiophosphoré qui a été entraîné dans l'éprouvette avec les atomes de radiophosphore en voie de désintégration.

Une explication analogue vaut pour le bore irradié, qui serait transformé en un produit actif, isotope de l'azote, auquel on a donné le nom de *radioazote*; c'est ce produit qui, en se détruisant spontanément avec une période de 14 minutes, émettrait des positrons en donnant pour résidu inactif des atomes de carbone. Enfin, pour le magnésium qui, après irradiation, émet simultanément des positrons et des négatrons, on peut se tirer d'affaire en imaginant la création simultanée de deux corps radioactifs.

Tels sont les faits; telles sont leurs explications actuelles; celles-ci ne sont, peut-être, que des « hypothèses de travail », mais la révélation expérimentale de la radioactivité artificielle est un gros événement, et riche de promesses; d'abord, du point de vue de la science pure, il nous donnera peut-être l'explication, vainement cherchée jusqu'ici, des causes profondes de la radioactivité; pourquoi, dans une masse de radium dont toutes les parties sont apparemment identiques, cet atome-ci explose-t-il plutôt que celui-là? Le jour où, plus avancés dans la voie qui vient d'être ouverte, nous saurons produire ou arrêter, à volonté, cette explosion, nous serons bien près de connaître les causes qui la déterminent.

D'autre part, la possibilité de créer artificiellement de nouvelles espèces radioactives ouvre, du point de vue des applications, des espoirs illimités; ce que le radium ne peut faire, peut-être un nouvel élément le fera-t-il; c'est sur ce dernier point de vue que monsieur et madame Joliot-Curie insistent en terminant : « Ces radio-éléments, disent-ils, pourront présenter dans l'avenir un intérêt du point de vue médical, du fait qu'ils se détruisent en donnant des corps stables, et par conséquent, pourront être introduits dans l'organisme pour y produire une action temporaire. »

Par cette double raison, il m'a paru que la découverte de la radioactivité artificielle méritait d'être signalée à ceux qui aiment la science pour les vérités qu'elle enseigne et pour les services qu'elle rend.

L. HOULLEVIGUE

TOUR D'HORIZON SUR LE CINÉMA

Dire que le cinéma français traverse actuellement une crise, c'est paraître s'adonner à la culture du truisme; il suffit en effet pour s'en convaincre de parcourir la liste des faillites. Un tel état de choses a de quoi alarmer ceux qui, négligeant ce qui est, entrevoient ce qu'il pourrait être. En rejeter uniquement la cause sur la dépression qui sévit dans toutes les branches de l'activité mondiale nous apparaît par trop simpliste : nous inclinons à penser que notre cinéma doit surtout à lui-même — ou du moins à ses dirigeants — la crise de désaffection dont il souffre.

Bien que né muet — et de souche française, il n'est pas superflu de le rappeler aujourd'hui — cet enfant prodigieux avait fait preuve dès ses débuts d'une étonnante vitalité. Ses manifestations, purement spectaculaires, étaient à la portée de tous, attractives pour un grand nombre, intéressantes pour beaucoup. En raison même de leur énorme diffusion, ses créations étaient accessibles à chacun moyennant un tribut minime. Si bien qu'elles étaient devenues pour les peuples une nécessité vitale : une sorte de pain hebdomadaire de l'esprit. Et cela était si patent qu'une race, renommée pour sa curiosité d'esprit spéculative, l'avait dès ses premiers pas entouré de jalouse sollicitude.

Après s'être laissée largement distancer — les causes de ce retard sont connues; nous n'y reviendrons pas — la production française commençait à se ressaisir. Substituant leur initiative à la carence des sphères officielles, quelques metteurs en scène de chez nous, que soutenaient de courageux mécènes,

avaient relevé le défi. Leurs films avaient passé l'eau, encourageant notre production nationale à de plus nobles ambitions. Vint l'avènement du « parlant ».

Que ses pontifes, cependant bien rentés par le denier d'un culte lucratif entre tous, en aient accueilli le principe est une chose qui confond. Avaient-ils oublié Babel? Ne s'étaient-ils point avisé qu'en recevant le don des langues, le cinéma, jadis compris de tous, n'en pourrait plus parler qu'une à la fois?

« Nous partons *scratch* », vint dire au cinéma français le cinéma américain. Il était prêt. Nous n'avions rien prévu. Il nous fallut rééquiper de fond en comble nos studios, aménager nos salles, initier tout le personnel à une technique entièrement nouvelle, et passer par profits et pertes nos installations antérieures. L'Amérique y gagna de nous imposer ses appareils, ses produits et sa propagande. Mais le cinéma y perdit ce qui faisait sa splendide unité, sa force et, partant, sa fortune : exerça son universalité.

Si l'avènement du « parlant », par le coup qu'il frappa, sur les foules un attrait fugace, ses promoteurs eux-mêmes ne devaient pas tarder à s'inquiéter de ses répercussions.

Deux constatations s'imposèrent : à film égal, on produisait plus cher; les débouchés se restreignaient dans de notables proportions. Pour concilier ces facteurs opposés, on diminua les frais de production en tempérant l'importance des films; on haussa leurs prix de cession. A cela, l'exploitation crut devoir ajouter la formule du « permanent ». Et cette triple opération se traduisit pour le public par une augmentation très sensible du taux des places en échange d'un plaisir moindre, en qualité comme en durée.

Plaisir moindre, en effet. La large diffusion du muet autorisait la prodigalité. Nous avons connu de son temps des films, qui, chacun en son genre, font figure de cime dans les lointains de la voie parcourue : *Les Trois Lumières, le Voleur de Bagdad, Siegfried, Ben Hur, Caligari, Métropolis, le Miracle des Loups, les Douze Commandements*, d'autres encore. Le « parlant » n'eût-il fait que de nous priver des Chaplin, la perte serait déjà irréparable.

On objectera le progrès. Soit! mais doit-on tenir pour tel

l'adjonction d'un organe qui, en perfectionnant un moyen d'expression, en altère la qualité et restreint son champ d'expansion? Qui pourra soutenir en toute sincérité — c'est aux Français que nous nous adressons — que cette addition auditive, ces mots qui lui parviennent la plupart du temps prononcés dans une langue qu'il ignore, qu'on ne lui traduit que par bribes, qu'il doit saisir au vol sur un texte dont l'inscription a souvent pour effet de lui gâter l'image sans lui devenir accessible, ajoutent aujourd'hui au plaisir visuel qu'il éprouvait naguère au spectacle d'un film muet?

On opposera le *dubbling*. Étant sans parti pris, nous consentons bien volontiers que le *dubbling*, en tant que procédé, a atteint de nos jours un rare degré de perfection. Mais celle-ci ne saurait dépasser la mesure d'un palliatif, car le *dubbling* n'est, par destination, pas autre chose. Jamais la traduction d'un dialogue basée sur l'ajustement des syllabes, que tyrannise un étroit synchronisme et que trahit le mouvement des lèvres, ne saurait remplacer l'expression directe des mots, ni leur intonation première, ni la pensée qui les régit. Jamais, nous, Français, ne pourrons, sans que le charme soit rompu, entendre « oui » tandis que nous lisons sur une bouche « *ia* » ou « *yes* ».

Reste, il est vrai, le cinéma français... De cela, nous reparlerons.

En fait, le mieux s'est une fois de plus révélé l'ennemi du bien. L'innovation s'arrêtant au sonore, restait un perfectionnement sans rien ôter au cinéma de ses vertus. Qui ne se souvient de ce pur joyau : *Ombres blanches*? Si pénible qu'en soit l'évidence, si rebelle qu'on soit à sa constatation, tout tend à nous prouver que son extension au dialogue fut pour le cinéma, en France plus que partout ailleurs, un instrument de régression.

Fut-il le seul, et doit-on charger le « parlant » de tous les péchés d'Israël? Nous ne le pensons pas. Il est bien d'autres causes à ce déclin du cinéma. Le bas mercantilisme et l'incompréhension de certains de ses dirigeants, la passivité résignée du public, y ont également leur part. Mais si, négligeant celle-ci, nous avons insisté sur cette cause primordiale, c'est qu'elle fut à la base des autres et qu'elle demeure l'écueil contre quoi

viendront se briser tous les efforts du cinéma français, tant qu'il ne l'aura pas tourné. A nous d'en trouver le moyen si nous ne voulons nous résoudre à sombrer chaque jour davantage dans une humiliante vassalité.

Au surplus, rien ne vaut, pour nous permettre d'en juger, d'accomplir un tour d'horizon au seuil de la saison nouvelle.

***

Sous les réserves ci-dessus, le « parlant » eut aussi ses cimes : *Back Street, Liebelei, Cavalcade, Scarface, Je suis un Évadé, la Symphonie inachevée, Jean de la Lune, l'Homme invisible, Lac aux Dames, le Grand Jeu, Sérénade à trois...* — notre énoncé ne saurait limiter ni exclure. Mais, en raison des restrictions qu'entraîna le nouveau principe, elles paraissent dans le recul du temps moins éminentes, plus clairsemées que leurs aînées. Que trouvons-nous dans les nouvelles productions qui leur puisse être comparé? Le Madeleine offre *Viva Villa.*

Le sujet de *Viva Villa* est tiré d'un roman d'Edgumb Pinchon et O. B. Stade. Jack Conway, son adaptateur, n'a pas d'antécédents marquants : *Dans la Ville endormie, Robert le Pirate, Arsène Lupin* et *Conflits.* Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, son nouveau film d'être très réussi.

L'action se passe dans un Mexique de conception américaine. Elle a, pour un censeur, le très léger travers de pasticher l'histoire en bravant la chronologie. Trois choses la situent dans le temps : une date liminaire, 1880; l'âge approximatif de son héros, Pancho Villa, incarné — magnifiquement, disons-le — par Wallace Beery; le nom du président Porfirio Diaz. Elle se déroule sur quelque quarante ans. Toutefois, ce serait vainement que nous chercherions dans l'histoire traces d'événements qui, de près ou de loin, s'y rapportent.

Cette confusion, nous la retrouvons par ailleurs dans le contraste des costumes. Que les officiers fédéraux portent l'uniforme britannique le plus smart et le plus récent peut surprendre, lorsque la mise des péones dont se compose la horde de Pancho Villa remonte aux temps de Juarez et de Bustamente. Erreurs auxquelles les cinéastes américains nous ont accoutumés lorsqu'ils nous firent la faveur de tirer de

chez nous la substance de leurs sujets. Convenons que les nôtres le leur ont bien rendu...

Donc, le jeune Pancho Villa est le fils d'un de ces *peons* que les *gachupins* ont âprement spoliés — car, en dépit de la chronologie, le Mexique demeure aux mains des Espagnols. Il a dix ans. Son père est mis à mort sous la chicote par ordre du tyran local. Il suit l'exécuteur, lui plante son couteau dans le dos sous un éclairage adéquat, et prend aussitôt le maquis.

Nous ne le retrouvons que trente années après, au moins. Il est devenu un bandit, un très authentique bandit, paillard et truculent, sans honte ni vergogne, qui pille, rançonne, incendie, assassine — et le surplus, à l'avenant — les oppresseurs de son pays, mais qui réserve aux humbles une bonté de cœur naturelle et cachée. Comment trouve-t-il le moyen, en accomplissant tout cela, de demeurer jovial et sympathique? C'est le secret de Wallace Beery, sur les robustes épaules de qui repose tout le film, dont il est l'unique vedette.

Comment Pancho Villa en viendra-t-il à se lier d'amitié avec un reporter américain capturé par ses hommes, qui, désormais, le suivra pas à pas pour se faire l'historiographe de ses multiples équipées; comment Pancho Villa, hors-la-loi déclaré, en arrivera-t-il à se laisser mater, puis attendrir, puis enrégimenter par un petit homme ascétique, aux yeux d'illuminé, qui n'a pour force que son rêve, et pour rêve que la libération des opprimés; comment il parviendra, en transformant sa horde en armée régulière, à conquérir avec elle le Mexique et à élever son ami jusqu'au fauteuil présidentiel, c'était déjà de quoi fournir la matière d'un premier film.

Mais le roman allant plus loin, le film en a suivi les rebondissements. Et le mérite du réalisateur est que le spectateur puisse suivre le film sans éprouver nulle fatigue ni relâcher son attention. La raison en est simple : dans le domaine fantaisiste de la fiction, il a su introduire un personnage *humain*. Humain par sa violence, sa truculence, son amoralité foncière, sa paillardise et sa naïve vanité; humain aussi par son humilité devant tout ce qui le dépasse dans le domaine de la pensée, ses révoltes brutales, ses retours repentants, son attachement, son dévouement, sa rude abnégation. Et cette atmosphère

d'humanité, de vraisemblance, de vérité qui domine le film, c'est moins à ses qualités propres qu'au jeu de l'admirable artiste qu'est Wallace Beery qu'il la doit.

Mais achevons. Un général félon assassine le président. Pancho Villa, que l'on a remercié, la conquête achevée — un peu ingratement, peut-être —, réunit de nouveau ses hommes et reprend la campagne pour venger son ami. Privé de sa tutelle, il est redevenu ce qu'il était : un sacripant, un gibier de potence. C'est en bandit qu'il conduira sa guerre. C'est en bandit qu'il envahira Mexico. C'est moins en juge qu'en tortionnaire qu'il châtiera atrocement l'auteur de cette forfaiture. Mais c'est en proconsul qu'il relèvera la loi tombée des mains défaillantes du doux rêveur qu'il est venu venger, avant de retourner volontairement à son obscurité. Il périra d'ailleurs assassiné, longtemps après.

L'œuvre est puissante, admirablement jouée par tous ses interprètes, et mise en scène avec un mouvement, un don du maniement des foules, une virtuosité dans l'usage du camaïeu qui approchent de la maîtrise. Certains artifices y rappellent les jeux d'ombres portées du ballet des sorcières de la Loïe Fuller et la mitraillade de *Scarface* dans le sous-sol de la distillerie. S'il n'atteint pas au titre de « superproduction » dont se réclamaient ses aînés, il n'en reste pas moins un film d'une classe très au-dessus de la moyenne. Dès lors, que lui manquera-t-il pour nous satisfaire pleinement?

D'abord, la cohésion. Bien qu'ignorant les données du roman que nous avouons n'avoir pas lu, nous croyons pouvoir dire que M. Jack Conway s'est attaché à en suivre les phases avec une absolue fidélité. Cela se voit, cela se sent à mille détails qu'il nous serait trop long d'énumérer. A en juger par ses péripéties, le roman doit être nourri et son action, des plus complexes. Ne la pouvant épouser pas à pas, le réalisateur a dû se contenter d'en retenir les scènes essentielles Mais, les voulant développer à fond, il a dû renoncer au lien qui les unit, passer d'un épisode à l'autre en supprimant les transitions. Et ce défaut d'enchaînement, en surprenant notre attention, nous laisse quelque peu flottants avant que nous ne nous réadaptions à la succession des images.

Toujours pour la même raison, certains personnages du

roman, maintenus dans le film, y paraissent à peine esquissés. Témoin : ce lieutenant coquet — attaché à Villa — dont on ne voit pas bien à quoi rime la coquetterie. D'autres, déjà connus, comme ce jeune clairon manifestement emprunté aux *Fore and Aft* de Kipling. D'autres, conventionnels, comme ce général Pascal dont, à première vue, la prédestination de traître ne fait de doute pour personne. D'autres enfin, décevants, comme ce Francisco Madero qui, fait président par Villa, l'abandonne et va plus tard jusqu'à l'exiler sans l'entendre.

Il y a des invraisemblances : Villa, le redouté, l'indomptable Villa se laissant arrêter avec docilité pour un méfait dont il n'est que témoin. Villa, l'impavide Villa, s'agenouillant devant le peloton d'exécution et suppliant son ennemi de lui laisser la vie pour achever son œuvre.

Il y a des puérilités : le second de Villa, ménager de ses munitions, alignant ses captifs l'un derrière l'autre, sur trois rangs, et, des six coups de son colt infaillible, en abattant dix-huit, en enfilade, trois par trois...

Tel qu'il est, ce film n'en demeure pas moins une belle réalisation, tout à fait digne d'être notée, et dont les grandes qualités font oublier les minimes défauts. En intervertissant défauts et qualités dans le corps de la même phrase, nous résumerions l'impression opposée que nous laissa un autre film américain, *l'Impératrice rouge*, de Sternberg, présenté par le Paramount.

De Sternberg, nous connaissions deux œuvres magistrales, l'une muette et l'autre sonore : les *Nuits de Chicago* et les *Damnés de l'Océan*. Il avait découvert Bancroft. *L'Impératrice rouge* est le quatrième « parlant » que Sternberg tourne avec Marlène Diétrich. Et nous en restons affligés...

L'unique mérite de ce film est la précision du *dubbling*. Sous les réserves déjà faites, il atteint à la perfection. On y retrouve jusqu'au timbre de voix de la grandissime vedette. Hélas! et si l'on en excepte la beauté des images — des images signées Sternberg ne sauraient qu'être belles — ses qualités se bornent à cela. Le reste n'est qu'une ténébreuse caricature de l'histoire, ayant le règne de Catherine II pour prétexte, et, pour cadre, une cour de Russie encombrée de rondes bosses caligaresques, où la gaillarde souveraine règle en public ses

petits démêlés sentimentaux, et transforme en râtelier d'armes une grande-duchesse, tandis qu'elle traite à souper ses pandours favoris.

Beaux éclairages, effets de voiles, de cloches et d'escaliers, chevauchées, atmosphère oppressante et fatale, mais sujet creux comme une bulle, que ne suffit point à sauver le discutable *sex appeal* d'une vedette surfaite à satiété. Qu'on lui rende Bancroft, et nous retrouverons Sternberg.

L'Apollo, poursuivant son heureuse carrière, nous donne deux films agréables, dont l'ambition n'est point de dépasser la « production courante ». Il a abandonné — contre son gré, peut-être — le film à grand spectacle, genre revue de music-hall, qui lui valut sa vogue ces dernières années. On peut le regretter, sinon pour la dilection de l'esprit, du moins pour le plaisir des yeux, car on ne lui pouvait dénier d'incontestables qualités esthétiques. Mais une vague de décence passe sur l'Amérique qui, par un bienveillant effet du hasard, coïncide avec les restrictions du cinéma.

Mandalay tire son sujet d'un roman de P. H. Fox adapté à l'écran par Michaël Curtiz. Une jeune et jolie dévoyée, Française dans le film, mais que les sous-titres font Russe, s'y débat sous l'emprise d'un séduisant ruffian qui ne manque aucune occasion de se rendre haïssable. Jusqu'au jour où, rédimée par l'amour, elle empoisonne le ruffian au profit d'un jeune médecin colonial et neurasthénique, que son charme détourne de la passion funeste qu'il éprouvait pour le whisky. Et, l'un par l'autre rénovés, ils uniront leurs destinées au pays de la « Fièvre Noire », pour y mourir, sans doute, à moins que ce ne soit pour y fonder une vertueuse descendance.

La montée de l'Irraouaddy en pyroscaphe vers Mandalay nous vaut de somptueuses images caressées de reflets lunaires, et certaines trouvailles, une douce hilarité. Telle la scène ou l'héroïne, menacée d'expulsion par le colonel-chef de la Sûreté de Rangoon, en obtient une indemnité de dix mille roupies en exhibant sa jarretière, où demeurent accrochées les médailles que l'officier y épingla par distraction...

Le second, *Voici la Marine*, est de Lloyd Bacon, d'après l'œuvre de Ben Markson, et a pour animateur James Cagney. Animateur n'est point trop dire de cet artiste trépidant, dont

l'aplomb, l'humeur rayonnante, la spontanéité, trouvent un rôle à leur mesure dans celui d'une forte tête : le matelot Chesty.

Si jamais film eut droit aux libéralités de la propagande officielle, c'est assurément celui-ci. En fait, s'il s'est donné une historiette pour prétexte, il se défend à peine de n'avoir d'autre but que d'initier le monde aux supériorités de la Marine américaine. Ce n'y sont que ports militaires merveilleusement outillés; superdreadnoughts; brochettes de supercanons; marins évoluant en cadence avec la précision d'automates humains; alignements d'escadres empanachées d'embruns; cuirassés porte-avions libérant de leurs flancs, en formation parfaite, d'inépuisables escadrilles; tirs d'efficacité et bombardements aériens; enfin, pour couronner le tout, révélation du frère puîné de l'*Akron*, le monstrueux et rigide *Macon*, sortant sur rails de son hangar géant pour nous faire apprécier la majesté de ses évolutions.

Qu'avec une telle pléthore de moyens le film ne soit pas indigeste, voici de quoi prouver l'habileté du réalisateur. Subtilement dosé, le documentaire suit l'action. Il fait corps avec elle et s'y mélange intimement sans l'alourdir ni l'égarer. Point d'exhibition où James Cagney n'ait sa place. Sous l'angle de la propagande, objet implicite du film, on réaliserait difficilement mieux. Notre regret n'en sera que plus vif de constater qu'il n'est point de chez nous. Il est vrai que nous possédons, depuis peu, un film sur notre Marine... Nous en reparlerons plus loin.

***

L'Allemagne occupe une place minime sur les programmes de rentrée. Une seule nouveauté : *Jeunesse bouleversée*. Serait-ce qu'elle dédaigne, elle aussi, l'influence du cinéma? Le supposer serait la méconnaître; mais elle réserve cette influence, pour un temps, à sa propagande intérieure...

Jeunesse bouleversée est une pièce de Max Dreyer mise à l'écran par Karl Froehlich. A l'époque pré-hitlérienne son choix semble indiquer la recherche d'une réplique à la faveur qui accueillit *Jeunes Filles en uniforme*. Nous y retrouvons

en effet, dans un rôle similaire, sa principale interprète : la douce et sensible Hertha Thiele.

Dans un petit port allemand, aux façades gothiques, aux rues étroites, aux pavés surannés, une institution masculine, manière de « boîte à bachot » où un assortiment de pittoresques pédagogues préparent uniquement les « grands » aux examens. Est-ce de son ancien pensionnat que vient d'émigrer Hertha Thiele lorsqu'elle fait son apparition, en compagnie de deux de ses compagnes, dans ce collège de garçons? Expérience d'enseignement mixte, nous dit le film pour expliquer le fait. Expérience à décourager si l'on s'en tient aux résultats.

Chez ces adolescents en qui point déjà l'homme, la présence de trois jeunes filles, en qui la femme est plus qu'élaborée, n'est pas sans provoquer des réactions complexes qui, pour l'un d'eux, Knud Segenbusch, plus émotif et plus renfermé que les autres, atteindront au bouleversement.

Il aime en secret Elfriede — *alias* Hertha Thiele. Un baiser qu'elle lui donne par pure sympathie, sans y rien livrer d'elle-même, lui fait croire qu'il en est aimé. Mais lorsqu'il apprendra, par un autre baiser, surpris à travers un vitrage, à qui vont les élans du jeune cœur qu'il croyait posséder, ce sera le déchaînement de cette nature frénétique, et c'est dans l'obsession de la rivalité du professeur Kerner qu'il délaissera désormais ses études.

A diverses reprises, nous frôlerons le drame. Il se résorbera sans cesse. Sorti avec un revolver, pour attendre le professeur qu'il sait chez les parents d'Elfriede où il est agréé, son geste, le seul faux de la pièce, se résoudra en un assez piteux chantage : ou le professeur, lors de l'examen proche, ne l'interrogera que sur un point fixé d'avance, ou il dira ce qu'il a vu. On eût aimé voir écarter du film cette scène assez déplaisante, et qui, tout en tachant un caractère jusque-là sans mélange, entraîne ensuite à des longueurs dont souffrira la fin du film.

Segenbusch se ressaisira. « Recalé » à l'oral par la rigidité du professeur Kerner, il écarte pourtant la tentation de se venger de lui en taisant ce qu'il sait au proviseur qui l'interroge — c'est la meilleure scène du film. Et c'est au plaidoyer de cet excellent homme, éminemment jovial et sym-

pathique, qu'il devra néanmoins d'obtenir son diplôme — d'une façon assez inattendue.

L'interprétation est sans défaut, la distribution sans bavures. Les rôles de second plan, nombreux, y sont tenus avec autorité. Heinrich George, l'ancien contremaître de *Métropolis* et le protagoniste remarqué de *Sur le pavé de Berlin* s'y taille un succès personnel amplement justifié dans le rôle du proviseur. Hertha Thiele y déploie sa sensibilité naturelle et touchante.

Le film est bon; l'ambiance adroitement rendue par de petites touches habiles. Le plus beau compliment qu'on puisse faire au réalisateur est que pas un instant le sujet de son œuvre ne semble venir du théâtre. Il en a transposé le thème dans la vie.

Pourtant, il manque d'unité et, pour tout dire, il est un peu confus. Certaines incidentes greffées sur le sujet, comme le complot du buvard, s'y rattachent assez mal. Trop d'allées et venues de personnages trop nombreux dans un dédale de locaux dont on ne parvient à saisir ni la nature, ni la topographie. Certaines scènes arbitraires appellent presque la désapprobation. Segenbusch a une façon de se venger à son profit qui choque dans son caractère. Le proviseur pousse la magnanimité très au delà des limites admises dans l'université. Enfin l'action côtoie le drame à chaque instant; elle y prépare, et n'aboutit jamais.

Mais surtout — le procédé seul est en cause — c'est pour une oreille française une épreuve de tous les instants, et qui suffit à gâter le spectacle, que d'être martelée pendant une heure par des syllabes gutturales dont elle n'entend point la signification, alors que les yeux du patient n'en peuvent suivre la traduction, imprimée en lettres trop pâles sur un fond d'images trop claires.

***

Et maintenant, venons au cinéma français.

M. Jean Choux nous donne à l'Ermitage une adaptation de la pièce de M. Jacques Natanson : *le Greluchon délicat*. Le sujet en est trop connu pour que nous nous y arrêtions. Pour

l'interprétation, les noms de madame Alice Cocéa, de MM. Harry Baur et Paul Bernard sont une garantie de qualité.

Résolument hostile à la pièce filmée que nous considérons comme un hybride non classé, nous n'en sommes que plus à l'aise, du seul point de vue de son art, pour dire le bien que nous pensons de l'œuvre de M. Jean Choux. Rarement réalisateur apporta au décor un goût plus délicat, plus sûr. Rarement cinéaste mania son objectif avec une telle maîtrise. Les images de M. Jean Choux ne frappent pas l'écran : elles le caressent et s'y fondent. Elles sont d'une luminosité soyeuse; leur mouvement, d'une grâce aérienne. Elles entourent leur but de circonvolutions; une douce houle les y mène, et c'est lorsqu'elles s'y fixent un émerveillement. Il y a dans sa manière une sorte de chaste volupté. Qu'à un tel réalisateur on ne trouve à confier qu'une pièce à filmer est un signe des temps : on travaille pour la province.

Dernière Heure est, au Colisée, l'œuvre de M. Jean Bernard Derosne. Il en est à la fois l'auteur et le metteur en scène. Le scénario contenait une idée. Le film est plein de bonnes intentions, pauvre de réalisations. La faute en semble moins venir de son auteur que de l'indigence manifeste des moyens dont il a disposé. Le beau masque tragique, le jeu pathétique et voilé de madame Line Noro et les dialogues intelligents et fins de M. Henri Duvernois sauvent le film de justesse. M. Jean Servais y remplit avec plus d'autorité que de sensibilité un rôle qui nécessitait moins de l'une que de l'autre.

L'honneur d'avoir donné la réplique française à *Voici la Marine* revient au Moulin-Rouge. Le film s'intitule *les Bleus de la Marine*. Il a pour protagonistes MM. Fernandel et Ouvrard.

Deux matelots en bordée, Lafraise et Plumard, se font offrir à déjeuner par une cuisinière dont le maître est absent. Cette cuisinière amie a une amie femme de chambre. Agapes, couplets. Un peu ivres, les hommes visitent l'appartement, s'y griment, s'y déguisent, sont surpris, sautent dans un train, descendent à une gare où on les prend pour les délégués du gouvernement, inaugurent un buste, prononcent un discours, et... Mais changeons de sujet, n'est-ce pas?

Le Marivaux nous donne *Amok*, une œuvre de M. Stefan

Zweig transportée à l'écran par M. Fédor Ozep. C'est un film français....

De M. Stefan Zweig, on sait le talent de conteur et l'ardente curiosité psychologique. Il aime à se pencher sur les cas d'exception. Le seul titre de sa nouvelle : *Amok ou le Fou de Malaisie* indique assez ses préoccupations. Nous la résumerons brièvement pour ceux qui ne l'auraient point lue.

Pour y faire oublier un passé assez trouble, un médecin allemand vit depuis des années, à l'écart des blancs, dans un poste lointain de la forêt malaise. Il y voit un jour arriver une femme blanche élégante et jolie qui, assez cavalièrement, lui propose un marché. Mariée, elle est en voie de redevenir mère. Elle n'en a pas le droit, son mari étant en voyage depuis des mois. Elle paierait douze mille florins; le médecin quitterait le pays. Le médecin se cabre. Autant pour maîtriser son insolent orgueil que pour combler un désir inavoué, il refuse l'argent, et lui offre un autre marché. Elle éclate de rire avec un mépris indicible, et s'en va.

Mais le poison demeure dans les moelles du médecin. L'*amok*, ce délire ambulatoire, cette sorte de frénésie propre à la Malaisie, s'est emparé de lui. Cette femme, il la poursuit, il veut à tout prix la sauver. Il la retrouve au cours d'une réception à la ville, et se met à sa disposition. Elle refuse avec hauteur. Il lui écrit et la supplie en y mettant toute son âme. Elle lui répond : « Trop tard. » Et il est trop tard en effet, car une faiseuse d'anges chinoise l'a blessée à mort. Elle s'éteint entre les bras du médecin en lui faisant jurer de sauver son honneur.

Il tiendra son serment. Il obtient par contrainte de son confrère de l'état civil le permis d'inhumer. Mais le mari, qui rentre de voyage, a des doutes. Il emmène avec lui le corps de sa femme en Europe. Qu'en attend-il? Songerait-il à lui arracher son secret?... Le fou s'embarque sur le même bateau. Une nuit, en rade de Naples, alors que l'on transborde le cercueil, une ombre fond du haut des bastingages, rompt les élingues et sombre avec la morte.

Ce que ne saurait rendre un simple résumé, c'est l'atmosphère vésanique, la sourde angoisse du récit. Pour essayer de les transposer à l'écran, il fallait de l'audace et un talent très sûr

de ses moyens. M. Fédor Ozep ne remplissait hélas! qu'une des deux conditions requises.

Ce qu'un metteur en scène en mal d' « inspiration » peut faire du sujet qu'il adopte dépasse l'imagination. Des expériences personnelles nous avaient cependant prouvé ce que l'on en pouvait attendre. M. Fédor Ozep laisse loin derrière lui les essais de ses devanciers. Il a mis dans *Amok* tout ce qu'il n'y fallait pas mettre. Par contre, il en a écarté tout ce qu'il y fallait conserver. On ne saurait trahir l'intention d'un auteur avec plus d'inconscient machiavéliste.

Tenir son film pour récent nécessite un violent effort. Il semble dater de trente ans, du temps où les metteurs en scène ignorant tout, inventaient tout. Sa brousse, l'ambiance coloniale, ses fêtes, et jusqu'au monde qu'il y fait défiler relèvent de cette conception. Le jeu des personnages — nous leur ferons la grâce de ne point les mêler aux désastreux effets d'une telle entreprise — et les dialogues de M. H. Lenormand nous ramènent aux plus tristes jours du mélo. Il y a dans le ridicule une limite qui, dépassée, tombe dans l'inconvenance. Envisagé sous ce rapport, ce film est nettement inconvenant.

De tous ces masques déclamatoires et grimaçants, qui jouent conventionnel et faux, se détache pourtant une figure reposante : celle d'un boy indigène, que campe Inkijinoff, qui joue juste en ne disant rien.

Enfin, dans un domaine où le cinéma s'est tracé une voie détournée, mais singulièrement heureuse, signalons l'apparition du premier « dessin animé » français : les *Aventures de Prosper*, l'ourson créé par M. Alain Saint-Ogan.

Ce coup d'essai n'est point celui du Cid. Le cinéma américain sort indemne de la rencontre. Seuls, ceux qui n'ont jamais osé peuvent prendre plaisir à décourager ceux qui osent. Faisons crédit à M. Saint-Ogan.

ANDRÉ ARMANDY

LE THÉÂTRE

Rosalinde ou Comme il vous plaira, de Shakespeare, adaptation de Jules Delacre, musique de Georges Auric, mise en scène de Jacques Copeau (l'Atelier). — *Comme il vous plaira*, de Shakespeare, adaptation de Jules Supervielle, mise en scène de Victor Barnowsky (Théâtre des Champs-Élysées). — *Voyage circulaire*, trois actes de Jacques Chabannes, mise en scène de Gaston Baty; *Cyclone*, trois tableaux de Simon Gantillon, mise en scène de Gaston Baty (Théâtre Montparnasse).

Deux directeurs de théâtre se sont rencontrés pour nous donner dans la même semaine *Comme il vous plaira*, qui n'est peut-être pas la meilleure comédie pastorale de Shakespeare, mais l'une des plus propres à tenter les metteurs en scène soucieux avant tout de montrer l'originalité de leurs conceptions et les ressources de leur art.

Je déclare tout net, en commençant, que la supériorité de M. Jacques Copeau est écrasante, écrasante par sa légèreté, si j'ose dire, alors que c'est précisément à cause du caractère appuyé de ses intentions, semblables à d'énormes coups de poing assénés dans le vide, que M. Barnowsky a trébuché. Ce qui ne signifie pas que rien n'appelle la discussion dans le spectacle de l'Atelier.

Avant de formuler mes réserves, je crois bon de faire une remarque. Pendant le temps que M. Copeau est resté éloigné de la scène, nous n'avons pas cessé de voir des spectacles qui procédaient directement de lui. Non seulement des maîtres tels que Dullin et Jouvet, dont la renommée n'a cessé de grandir depuis dix à douze ans, sont sortis de l'ancien « Vieux

Colombier », mais, après le départ de Copeau en Bourgogne, lorsque « la Compagnie des Quinze » vint à Paris, ce qu'elle nous apportait, du moins à ses débuts, c'était le fruit de l'enseignement qu'elle avait reçu de Copeau lui-même. De là vient qu'une partie du public, la moins avertie, ou peut-être simplement la plus jeune, parut s'étonner, l'autre soir, à l'Atelier, de trouver, à bien des détails de mise en scène un air de déjà vu.

De même que les costumes de madame Marie-Hélène Dasté mélangent plusieurs styles, les décors, qui sont de Lavignac et Pelegry, d'après les maquettes de Berthold Mann, semblent conçus selon divers systèmes. Tous les excellents artistes que je viens de nommer ont évidemment travaillé sous la direction de Copeau. Ils n'ont fait qu'illustrer la pensée du metteur en scène. Donc, c'est à celui-ci que j'adresserai mes observations. Certes, je devine ses intentions, ses scrupules. Il a craint que la fantaisie shakespearienne, s'il en fixait le cadre à une époque trop précise, ne perdît de cette grâce ailée qui la rend supérieure aux temps comme aux lieux. Soit. Admettons, pour les costumes, cette universalité qui emprunte ses éléments à toutes les modes, mais, avec les décors, il ne s'agit pas seulement d'un mélange de styles, il s'agit de conceptions scéniques opposées et, selon moi, arbitrairement rapprochées. Après les draperies peintes, le décor construit, et même, en fait de décor construit, deux esthétiques différentes : le ravissant décor du deuxième tableau (les jardins du duc Frédéric) est, en somme, un authentique vieux décor en trompe-l'œil, avec sa galerie, au fond, où tremble la clarté d'une chandelle; tandis que, au tableau suivant, (la Forêt des Ardennes), nous tombons sur les angles du décor moderne le plus abstrait. Le choc est dur. Nous quêtions les sous-bois mystérieux, le chant des nids dans la feuillée, tout ce qu'évoque pour nous ce mot : Ardenne, la forêt par excellence, la « super-forêt », si j'ose m'exprimer ainsi. Et que voyons-nous? des cubes, qui sont censés représenter les rochers sourcilleux et (comme dit Hugo) les « antres sourds »; un bandeau de perles bleues, fort joli en soi, mais froid et fixe comme une mosaïque, figure un ruisseau qui serpente. Alentour, c'est pire encore : le désert, le royaume du

sec, du vide et du néant. Pas un arbre en Ardenne! Est-ce une blague? Non, ce n'est que l'erreur où peuvent conduire, à la scène, les excès de l'intellectualisme. Notez que ce parti pris est très flatteur pour nous. Il suppose qu'on nous fait un crédit immense d'imagination et de subtilité, puisqu'on laisse à notre esprit le soin de tout reconstruire, de tout remettre en place : les taillis frissonnants là où s'étend un espace nu, et le chaos des roches naturelles où ne règne qu'un bâtis géométrique, couvert d'une morne peinture grise. En vérité, je n'ai pas, quant à moi, tant de finesse : durant une seconde, bien que je connusse le texte ombreux et murmurant que cette image aride avait la prétention d'illustrer, je crus à la « stylisation » d'un château fort. Les décors suivants sont pleins de charme (notamment celui du quatrième tableau, où l'on voit, tournant sur une plate-forme, une hutte de paille à demi ruinée, d'où partent des voix moqueuses comme des oisillons d'une haie), mais l'objection que j'adresse à l'ensemble de la présentation n'en subsiste pas moins.

Les décors, aux Champs-Élysées, montraient plus d'unité : c'était, il est vrai, une unité dans l'horreur, une perfection dans l'affreux. On dit que M. Balthus, qui les dessina, ainsi que les costumes, est un artiste « d'avant-garde ». J'ai peine à le croire. Vit-on jamais poncifs plus périmés, imagerie d'une exécution plus lourde. Certains costumes (tel celui du duc Frédéric) exhumaient un faste « grand opéra » depuis longtemps disparu; d'autres (celui d'Audrey, la paysanne, par exemple, avec son cotillon vert mousse, ou ceux des compagnons du duc exilé, avec leur justaucorps sang de bœuf et leurs ineffables chapeaux tyroliens) rappelaient les cartes postales illustrées qu'on voit dans les petites villes d'Allemagne, aux devantures des papeteries. On me répliquera, peut-être, que la carte postale en couleurs est la forme moderne de l'image populaire, dont elle continue les anciennes naïvetés. Quelque pédant d'outre-Rhin pourrait soutenir cela; c'est une thèse. Mais, alors, pourquoi affubler *Comme il vous plaira* de cette pesante défroque germanique? Faut-il croire que, de même que les Allemands revendiquent Charlemagne, M. Barnowsky annexe l'Ardenne? C'est aller un peu vite.

J'ai parlé des supériorités de Jacques Copeau. Comme je n'ai fait jusqu'ici que le critiquer, n'allez pas en conclure que ces supériorités n'existent que par comparaison. Elles sont positives et d'une qualité rare dans un domaine précis.

L'imagination de Copeau triomphe dans le groupement scénique, dans les mouvements qu'il imprime aux personnages. Sur ce terrain, la fertilité de son invention est incomparable. Il se pourrait même que ce fût cette préoccupation primordiale du jeu qui l'inclinât à ne prêter qu'une importance secondaire au décor. Et, de fait, il est des moments où, dans sa mise en scène, la réussite du jeu est si complète, si évocatrice, qu'elle crée à elle seule « l'ambiance », comme on dit. Dans ces moments privilégiés, le décor devient quasiment inutile, on n'y fait plus attention, on l'oublie. Mais, dans les intervalles de ces « bonheurs », l'esprit a besoin du décor (qui est l'élément statique du spectacle) pour y appuyer, y reposer son rêve. C'est pourquoi un décor réussi est également indispensable, à moins que d'éliminer totalement le décor et de confier la tâche de l'expression plastique au jeu seul, développé sur des fonds neutres. On revient alors au système des draperies, lequel aura toujours des adeptes parmi les délicats.

Les instants sacrés, les « merveilles », dans le spectacle de l'Atelier, ce sont la lutte d'Orlando avec Charles au deuxième tableau, puis la chasse en Ardenne, puis la scène, sublime en soi et admirablement placée, et fort bien jouée, où le duc exilé désarme, par sa bonté tranquille et sa souveraine, lointaine mélancolie, la fureur meurtrière d'Orlando affamé. Quelle grandeur! J'ai frissonné à cette minute, de ce frisson esthétique auquel on ne se trompe point. Mais il y a bien d'autres moments encore, où l'esprit, le goût, l'âme, tout est comblé.

Je n'exprimerai qu'une légère crainte, touchant moins le cas particulier des belles images composées ici par Copeau que le principe général qui préside à une telle conception du théâtre. Il est évident qu'il arrive souvent à Copeau, dont la culture artistique et spécialement picturale est aussi profonde que variée, de s'inspirer, pour les mouvements qu'il indique à ses acteurs, de gestes, d'attitudes empruntés à

des tableaux et qu'il a notés comme étant à la fois beaux et expressifs. Quand il s'agit de représenter Shakespeare, c'est parfait; c'est un excellent moyen d'assurer au spectacle une tenue, un rythme qui le maintiennent dans une atmosphère de légende et de poésie. Ainsi je ne vois que des avantages à ce que, dans la chasse en Ardenne, les évolutions des personnages ressuscitent les scènes de vénerie qu'on admire sur les toiles peintes et les vieilles tapisseries. Mais n'y a-t-il pas quelque danger, au théâtre, à chercher l'expression au travers d'un autre art, qui est lui-même une interprétation du réel? Dans cette transposition à deux degrés, la vie ne risque-t-elle pas de se figer? Je pose la question. Elle est d'importance. Les peintres, depuis trente ans, à la scène (ailleurs aussi peut-être), nous ont fait bien du mal.

Aux Champs-Élysées, mouvements et groupements, tout était misérable. Nous avons même revu des bouts de scène joués devant le rideau, dans un coin du proscenium, sous la brutale clarté ronde d'un projecteur. Est-il Dieu possible (comme disait ma grand'mère) que M. Barnowsky ait eu en Allemagne la réputation d'un metteur en scène éminent? Pour moi, je renonce à comprendre. Il y a un mystère là-dessous.

Cependant, si nous passons à la critique des interprètes principaux, il nous faut reconnaître que les personnages de Rosalinde et de Célia étaient mieux tenus avenue Montaigne qu'ils ne le sont place Dancourt. Non que mademoiselle Annabella sache le moins du monde ce que c'est que de jouer la comédie, mais sa joliesse et cette juvénilité qui est la fleur de la jeunesse vraie sauvaient tout (j'entends de son rôle), faisant de sa gaucherie même une parure. A ses côtés, mademoiselle Suzet-Maïs se montra comédienne experte sans rien perdre de la fraîcheur acide, de la gaminerie ambiguë, espiègle, « fine mouche », qui sont sa marque personnelle. Sans doute, la Rosalinde de l'Atelier, mademoiselle Madeleine Lambert, a du métier, de l'assurance, du charme aussi (encore que ce charme soit celui d'une jolie femme avisée plutôt que d'une jeune fille hardie). Et, de mademoiselle Marie-Louise Delby, je ne trouve rien à dire, sinon qu'elle récite convenablement sa leçon. Seulement, il y a un genre de coquetterie à voix

haut perchée qu'on appelle le caquetage, et qui est une des conventions du théâtre les plus fatigantes. Loin de servir un texte dont les beautés sont déjà fort quintessenciées, le caquetage en souligne tout l'artifice. Or, le couple Rosalinde-Célia, chez Copeau, ne sort pas de ce registre-là. Heureusement, M. Daniel Lecourtois a plus de naturel : il fait un excellent Orlando. C'est M. Jacques Copeau lui-même qui tient le rôle de Jacques le mélancolique. Aux Champs-Élysées, c'était M. Debucourt. M. Copeau joue comme un « lecteur » extrêmement intelligent; M. Debucourt, comme un « acteur » renforcé. La vérité est peut-être entre ces deux extrêmes.

L'adaptation de M. Delacre à l'Atelier, et celle de M. Supervielle aux Champs-Élysées m'ont paru également bonnes. Et certes on ne reprochera pas à la musique de M. Auric, à l'Atelier, de peser sur la représentation : elle est si fine que c'est comme une petite ondée dont on ne perçoit la fraîcheur que sur le dos de la main.

***

Voyage circulaire de M. Jacques Chabannes est une fantaisie, un jeu, un rêve, où se meuvent des personnages qui ont surtout une valeur de symboles. La mise en scène de Gaston Baty m'a paru s'accorder assez mal avec ce mélange léger de poésie et d'humour. Il y a là un « décalage », comme on dit. Je sais bien que la gare dont M. Baty nous a montré l'image et rendu l'atmosphère (avec les bruits), a la perfection d'un jouet mécanique tout frais tiré de sa boîte beaucoup plus qu'elle n'offre de ressemblance avec une véritable gare. N'importe! le cadre écrase ici l'œuvre elle-même ; la rigueur de la réussite matérielle glace l'imagination du spectateur, la retient de céder aux caprices gracieux du dialogue. Assurément, l'on s'amuse de quelques systèmes, en soi fort ingénieux, mais ce plaisir reste assez limité, car nous ne sommes plus des tout petits. Lorsqu'un tapis se met à glisser en même temps qu'un panneau se déplace en sens contraire, de manière à reproduire les changements de perspective liés à la progression d'un homme qui marche (dans l'espèce, M. Vitray, en chef de station, passant du côté cour au côté jardin, comme longeant un quai de gare) moi je ferme les

yeux, j'attends que ce truc-là soit fini. Quand la comédie reprend, je redeviens attentif.

Le chef de gare ici est une espèce de démiurge, de bon Dieu, trompé, certes, trahi comme tous les dieux, néanmoins en possession de ces attributs divins : la fixité au sein du mouvement, l'éternité parmi tout ce qui passe, et la mansuétude infinie, cette vertu que les hommes accordent volontiers à la divinité pour s'assurer d'avance qu'elle leur pardonnera leurs faiblesses. M. Vitray, qui fait heureusement autre chose dans le rôle que de trottiner en sens inverse du décor, est délicieux de bonhomie divine, si l'on peut dire. Il ramène sur le quai un jeune désespéré qui veut se jeter sous un train, et quand celui qu'il a sauvé reviendra, dix ans plus tard, comme un créancier qui réclame son dû, chercher refuge, entre les voies, sous le toit de la gare symbolique, il le mariera avec sa fille. Sa femme, un jour, a voulu s'enfuir avec un amant : il a donné au couple sa bénédiction et donné au train le signal du départ. En vain a-t-il chanté les bonheurs de la vie sédentaire à une voyageuse qu'il a connue enfant et qui ne rêve que d'aventures. Cette folle, atteinte de la « bougeotte », finit par lier son sort à celui d'un cambrioleur. Un instant, le brave homme (ou le brave dieu) croira que la pécheresse repentie aspire à la paix de la petite gare, de l'étroit paradis immobile, mais le démon reparaît attaché à sa proie, et le *deus* (*ex machina*) lui abandonne l'âme perdue (puisqu'elle ne peut être heureuse autrement). Quant au diable lui-même, il le sauve — des gendarmes. A côté du dieu, il y a le pontife, cramponné à la Lettre, le scribe méticuleux : c'est le sous-chef, esclave du règlement, le Dogme incarné enfin. Et le sacristain, dans tout cela, l'humble serviteur, chargé d'entretenir la flamme sur l'autel, c'est le lampiste de la station.

Le spectacle se terminait par une reprise de *Cyclone* : épisode dramatique de la vie des matelots, à bord d'un voilier. L'œuvre, une des premières de M. Gantillon, créée à « la Chimère » il y a onze ans, est d'un réalisme vigoureux, et la mise en scène, cette fois, est saisissante, parce qu'elle colle exactement au texte. Nous retrouvons M. Vitray avec plaisir sous le suroît du maître d'équipage.

FRANÇOIS PORCHÉ

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. Dorgelès[1], s'il n'était romancier, serait un étonnant journaliste. Il a l'invention pleine de verve qu'il faut pour frapper l'esprit chaque jour. La phrase qu'il écrit reste vivante. Il vient de composer la chronique — au meilleur sens du mot, le reportage — d'une histoire imaginaire, qui est singulièrement savoureuse.

Naturellement, cette histoire ne tient pas debout. C'est là, si l'on veut, la faiblesse du livre. Mais il importe assez peu. M. Dorgelès nous raconte que le professeur Radec a découvert dans le sang de Trigonot, parricide et satyre, un bacille inconnu. Il a cru d'abord avoir affaire à celui de l'encéphalite, mais douze lapins inoculés moururent, sans qu'un seul montrât le moindre signe de cette maladie. Le treizième survécut. C'était un gros lapin blanc, qui commença à faire des bonds désordonnés, à se rouler sur la paille et à éventrer sa lapine. Bien mieux, devenu furieux, il donna la chasse à un chimpanzé terrifié. Il fallut le prendre à l'épervier, comme un brochet. Mais la nuit suivante, il disparaît.

Il y avait dans la commune un vieux mendiant, le père Bouffard, dont tout le monde admirait l'humilité. Le voilà soudain qui se révolte et qui gifle l'adjoint. Il faut l'assiéger dans son bouge avec des grenades. Il capitule enfin et six hommes le ligotent. On s'aperçoit alors que sa main est nouée d'un bandage sale, vieux de jours. Tout s'explique. Il a volé le lapin forcené, qui, en le mordant, lui a inoculé le bacille de

1. *Si c'était vrai* (Albin Michel).

Trigonot. Je passe le détail des expériences. Enfin, en retrouvant le même microbe dans le liquide rachidien d'une foule de détenus, Radec ne peut plus douter. Il a découvert le bacille du mal, *bacillus criminis*. M. Dorgelès a tant voyagé que son latin s'est un peu endormi au fond de sa mémoire. Il croit évidemment que *crimen* veut dire crime. A cela près.

Il est difficile de ne pas faire, à part soi, une objection. Le bacille du mal, c'est bientôt dit. Mais qu'est-ce que le mal? Dans la classification de Dupré, autant que je m'en souvienne, les méchants sont simplement des hyper-actifs. C'est une thèse beaucoup plus hardie que celle de Dorgelès. Celui-ci s'en est remis aveuglément à la morale et aux lois. Un bon ivrogne un peu paillard, d'ailleurs le plus brave homme du monde, est atteint du même bacille que le condamné pour faux, pour attentat aux mœurs, pour chantage et pour incendie. Est mal ce qui est défendu par les lois, ou par les commandements de Dieu. Je n'aurais pas cru à l'auteur de *Saint-Magloire* cette âme de procureur de la République. A vrai dire, il ne l'a point. Il est seulement prodigieusement indifférent au fond de son sujet. Mais cette légèreté n'est pas sans nuire au livre. Quand Villiers de l'Isle-Adam décrit la femme automate qui sera l'Ève future, il en invente le détail avec une conviction si ardente et un détail si bien agencé que le lecteur se laisse surprendre et adhère à cette foi. Ici l'absurdité initiale nous choque. Tout auteur demande qu'on accepte, au début de son livre, un postulat formulé ou muet. Celui de M. Dorgelès est inacceptable. *Si c'était vrai?* nous dit le titre. Nous savons trop que ce n'est pas vrai.

Prenons cependant le jeu comme il nous l'offre, et suivons cette histoire dont l'auteur même ne nous permet pas de croire qu'elle soit arrivée. Il reste l'agrément du récit, et cet agrément est très vif. Radec, son laboratoire, son singe, son factotum et sa fille; le groupe des amis, le général Pellenc de la Tour, culotte de peau du style le plus traditionnel, la petite madame Marguillet, élégante, encore jolie, décidée, une poigne de fer et deux mille employés sous ses ordres aux magasins du Grand Boulevard; le bon journaliste Georges Frison, fidèle, timide et glouton, — tout cela fait une galerie de personnages et de tableaux que l'auteur va faire passer

devant nous d'un tel mouvement que nous aurons l'illusion de la vie.

Quand il s'aperçoit que le bacille se trouve chez presque tous les détenus (ah! que la justice est donc bien faite!) et presque jamais chez les malades des hôpitaux, Radec est bien forcé de conclure non pas encore que le goût du mal est une maladie, mais qu'il apparaît dans les analyses, comme les autres infections. « Le germe existe. Sa présence dans l'organisme relève un état de perversité. Reste à démontrer qu'il est bien l'agent pathogène. » La démonstration qu'en fait Radec me paraît scientifiquement faible. Il dresse une échelle du mal de 20 à 0. Il classe les humains d'après cette échelle, en donnant 18 à Trigonot, parricide et vampire. Or, le coefficient de malfaisance correspond exactement à ce que donne l'analyse du sang. Seul, Georges Frison a 0 : hurrah pour les journalistes! Mais madame Marguillet elle-même a une faible réaction positive. On lui donne 1 de malfaisance. « Devant un pareil tableau, écrit intrépidement M. Dorgelès, on ne pouvait plus nier le rapport entre l'état microbien et le penchant au crime. » — Ces savants sont de bonnes gens.

Le factotum de Radec, le père Gatineau, chez qui on a trouvé des traces de malfaisance, se désespère. « Je te soignerai », dit Radec. Et on le voit en effet réclamer des lapins, puis des chevaux. Il espérait trouver un sérum. Puis il y renonça. Il attaquait maintenant le *Bacillus criminis* avec les armes de la chimie. « Rien n'agissait sur le terrible germe. Formol, iode, mercure semblaient glisser sur lui. Après chaque combinaison, on repiquait le microbe dans son milieu et l'on voyait la colonie renaître... » Enfin, un matin, Gatineau, qui avait la manie de ranger les flacons par couleur, déplaça une fiole sans que Radec y prît garde. Le savant fit un faux mélange et il se trouva que c'était le bon. On l'appela le 112. Il était à base de dichlorhydrate de thorium. Le remède au mal universel était trouvé.

Piqués au 112, les lapins les plus furieux cessaient leurs cabrioles. Le mendiant enragé, le père Bouffard, redevint doux comme un mouton. Inversement un interne exemplaire et une pharmacienne vertueuse, choisis entre cent volontaires pour que le bacille leur fût inoculé, devinrent frénétiques en

deux jours : l'interne traita le doyen de la Faculté de vieil imbécile, et menaça de lui tirer les oreilles; la pharmacienne fractura la caisse dans la maison paternelle et fila sur les lacs italiens avec un maître baigneur. Ayant infecté ces deux innocents, Radec acheva la démonstration en purifiant au contraire par le 112 deux criminels notoires, Froidure et Chalumeau, alors en séjour à la maison centrale de Poissy, et destinés à devenir aussi célèbres que le Jupille de Pasteur. Froidure, dit le roi des Tatoués, repentant et le cœur gros, vint s'accuser de dix cambriolages, de deux attaques nocturnes et d'un meurtre, tous impunis. Le directeur, croyant à une comédie, répondit à ces aveux en mettant Froidure en cellule. Froidure remercia et demanda le bagne. La preuve était faite. Radec piquait les prisonniers à tour de bras; deux cents gaillards s'entassaient à l'infirmerie. « Ces chenapans contrits avaient si bien recouvré le sentiment du devoir qu'ils s'étaient engagés à se garder eux-mêmes. On en vit se cramponner aux verrous pour ne pas quitter leur poste d'expiation. » Le directeur alla se jeter dans la Seine.

Les journaux imprimèrent en manchette : « Le professeur Radec a vaincu le mal » et le monde d'abord stupéfait fut saisi d'un immense enthousiasme. Nous sommes environ au tiers du livre, qui est construit comme une pièce en trois actes. Premier acte : Radec, ayant découvert le microbe de la malfaisance, change les criminels en saints, par une piqûre de 112. Second acte : les méfaits du bien. La cité des saints est une pétaudière. Nous nous y attendions. Comment M. Dorgelès va-t-il s'y prendre pour nous le persuader?

Il a, comme on dit, sérié les questions. Et il nous a d'abord montré les méfaits de la vertu dans la petite commune où vit Radec. Le général Pellenc, qui en était le maire, déclara que les habitants devaient se montrer dignes du savant, et madame Marguillet donna l'argent. Une clinique fut ouverte. Le charcutier, le premier, se fit piquer à l'antimal, rentra chez lui, jeta aux chiens ses chipolata moisies et donna les saucisses à quarante sous au lieu de trois francs. Ce fut d'ailleurs une excellente affaire. Au marché suivant, tous les fournisseurs s'étaient fait épurer, et le proclamaient sur des bandes de calicot. La France avait les yeux sur la commune modèle.

Gatineau le factotum, après s'être fait piquer, vida dans l'évier la bouteille de rhum enfermée dans le buffet, devint chaste et tempérant, serviable, travailleur et bienveillant. L'adjoint régénéré confessa au général qu'il avait trafiqué avec le sénateur. Le sénateur, pour sortir de là, se fit épurer à son tour; ses yeux s'ouvrirent et il s'aperçut que depuis l'âge de raison il n'avait fait que des canailleries; il démissionne et fait voter pour le général. Madame Marguillet distribua à bas prix toutes les marchandises du Grand Boulevard. Les juges acquittent, les garçons épiciers donnent un kilo pour une livre, les caissiers rendent la monnaie de dix francs quand ils ont reçu cent sous, et la chaisière de Notre-Dame-des-Victoires fracture les troncs pour en distribuer l'argent aux béquillards. Il se fonde une ligue nationale de Bonté, dont le général est Président : œuvre immense, inaugurée par le Président de la République, les princes de l'Église, les magistrats en hermine, les Facultés en toge. L'Amicale des Dompteurs interdit à ses membres de frapper les animaux. Le public moralisé hue les danseuses dans les music-halls.

Seulement tout le monde ne s'est pas fait piquer, ce qui permet à quelques fripons survivants de tenir le haut du pavé. Le général s'est dispensé de cette formalité, ce qui lui permet, devenu ministre de la Guerre, de mener à la botte la foule bêlante des ministres et des parlementaires purifiés. Cependant, avec la vertu, régnait une longanimité sans nerf et sans ressort. Un boxeur épuré se fit disqualifier pour n'avoir pas rendu les coups. Les cafés étaient déserts. Les rares clients buvaient du lait froid et exigeaient beaucoup d'eau dans les sirops. Le besoin d'être sincère troublait les marchés; la Bourse s'effondrait; les banquiers distribuaient à pleines mains les actions, qui représentaient l'épargne des pauvres gens. Les dactylos effarouchées n'avaient plus ni poudre ni rouge, et les femmes myopes mettaient des lorgnons. Les jockeys laissaient la course à celui d'entre eux qui avait une vieille mère à nourrir, et tiraient sur leurs chevaux pour le faire arriver. Tout cela causait de grands désordres. Le ministre de la Justice parlait d'ouvrir les prisons. Les caporaux dans les casernes se proposaient de dire à l'ennemi : « Fais comme moi, jette ton fusil. »

Le général entend cette phrase; il frémit d'horreur, et M. Dorgelès peut passer à la troisième partie de son ouvrage, la liquidation du système de la Bonté, qui menait l'univers à sa ruine. Il y a ici un passage un peu obscur, comme le sont tous les drames parlementaires. Mais enfin nous comprenons que le général, qui entendait régénérer par la dictature le régime déliquescent, est renversé; mais que le gouvernement, tout amolli qu'il soit, reprend son programme, rétablit le service de trois ans, et condamne le 112. Alors ce Paris, qui somnole si tristement dans la continence, se réveille soudain, avec une immense clameur de joie. « Tous ceux qui se rongeaient depuis des mois, sans oser dire ce qu'ils pensaient de cette tyrannie de la vertu, poussèrent un cri de soulagement. » Et M. Dorgelès énumère : le couturier menacé de la faillite, le parfumeur sans clientes, l'avocat sans pratique, les épargnants ruinés, le cafetier qui ne servait plus que de l'eau sucrée, et d'autres et d'autres encore, les cuisiniers, les agents de change, les fleuristes, les gardiens de prison, les souteneurs et les filles. La moitié des professions vit des péchés de l'humanité.

M. Dorgelès est merveilleusement à l'aise dans ce désordre. Il vous improvise une révolution avec une verve admirable. Il nous en met si bien plein la vue que nous avions oublié le remède à tous les maux causés par l'Antimal. C'est d'injecter à tous ces vertueux le bacille de Trigonot, qui est le sel de la société. Radec en a gardé des cultures. Mais M. Dorgelès préfère, pour recommencer dignement le règne salutaire de la crapule, que ces cultures lui soient volées par un secrétaire infidèle, qui lui vole aussi sa fille, et exploitées sous le nom de Régénérateur, par une société de filous. A trois cents francs la piqûre, l'affaire est excellente. L'humanité redevient promptement normale. Seul, le général Pellenc de la Tour a une fin tragique. Sa conscience de vieux soldat lui reproche, ancien Président de la Ligue de Bonté, de ne jamais s'être fait inoculer le 112, auquel personne ne pense plus; pour être sans reproche, il en avale plusieurs ampoules, et tombe raide. On le ranime, mais il devient un saint.

***

M. Raymond Queneau est un jeune, sans être un débutant. Il a près de trente ans, et il a déjà publié *le Chiendent*. Il est d'autant plus intéressant qu'il a traversé le surréalisme, et qu'il nous fait connaître un état posthume de cette doctrine. Le surréalisme, qui a fait scandale, a joué un rôle très important qui apparaît peu à peu. Le livre que nous donne M. Queneau, *Gueule de Pierre*[1], est, d'après lui-même, un mythe. « Comme tout mythe, nous dit-il, il est susceptible d'interprétations diverses. Au lecteur de les découvrir, car pourquoi ne demanderait-on pas un certain effort au lecteur? On lui explique toujours tout, au lecteur. Il finit par être vexé de se voir si méprisamment traité, le lecteur. »

Voici donc la devinette que M. Queneau nous propose. Un père avait trois fils, Pierre, Paul et Jean. Il envoya Pierre à l'étranger pour y compléter ses études, il garda Paul près de lui, il laissa Jean vagabonder où il voulait dans les Montagnes Arides...

Y êtes-vous? Je ne suis pas sûr plus que vous d'avoir trouvé le mot, mais il me semble que chacun de nous fait, comme ce père, trois parts de son esprit, ou, si vous voulez, de son espoir. Il envoie l'une s'instruire à travers le monde, il garde l'autre près de lui « pour le soutenir dans sa force », comme dit l'auteur, et il laisse la troisième se promener à sa guise. Nous appellerons ces trois parties de notre âme, la Connaissance, la Raison et l'Imagination. M. Queneau les a changées en garçons. Appelons-les comme lui Pierre, Paul et Jean. Qu'en advient-il?

Pierre, envoyé dans une ville que je suppose allemande, pour en apprendre la langue, y étudie au contraire les poissons de l'Aquarium. Et il acquiert une *Weltanschauung* toute nouvelle, à savoir qu'il y a deux grandes formes de la vie. L'une est la vie de l'être Unicellulaire au fond des eaux. « Il vit là, et, s'il se transcende, doit s'apercevoir comme une unité vivant au milieu d'une autre Unité... Il vit aveugle, silencieux et sourd. Et sans crainte : car il ne connaît pas d'ennemis. Il ne connaît qu'une autre Unité : l'Océan, et non

1. N. R. F.

la crainte. Il ne connaît qu'une autre Unité, une unité nutritive et ne connaît pas les multiplicités dévorantes... » A l'autre extrémité de la chaîne des êtres, il y a la vie humaine, qui est, au contraire, multiplicité en fragmentation, perception d'un univers varié, agitation et défense contre l'ennemi. A la première forme de vie appartiennent non seulement tous les êtres des grands fonds, mais l'Embryon humain, de telle sorte qu'en fin de compte, il y a deux vies, celle de l'homme et celle de l'Embryon, et deux ensembles de catégories. « Je compris... que la Vie, c'était aussi bien le Silence, l'Obscurité, l'Immobilité et l'Unité que le Divers, le Mouvement, la Lumière et le Renouvellement, que c'était aussi bien le repos que l'inquiétude, et la quiétude que la peur. Et je vis que l'une (la vie inquiète) était de l'avenir et s'appelait la Gloire et que l'autre (la vie fœtale) du passé, se nommait le Bonheur. » Pierre comprend encore qu'ayant découvert tout cela, il a eu un instant de génie, mais son père furieux lui coupe les vivres et le renie. C'est ce qui arrive souvent aux messagers que nous avons envoyés vers la connaissance. Mais Pierre ne se tient pas pour battu. Il revient dans la ville natale et, le jour de la fête, il donne une conférence pour exposer ses nouvelles idées. Son père, qui est le maire du pays, lui coupe brutalement la parole.

L'histoire du second et du troisième fils est plus dramatique encore. Le père a gardé Paul près de lui pour s'appuyer sur lui, et il a laissé Jean vagabonder dans la montagne. Or, Jean a découvert un terrible secret. C'est que leur père a caché, dans une tour, une fille folle ignorée de tous. Il fallait s'y attendre. Car enfin qui de nous ne nourrit un secret, à l'insu des gens raisonnables, une fille, qui, ayant perdu le sens commun, a reçu le don de prophétiser l'avenir? C'est, si l'on veut, la Vie Profonde, moitié insensée, moitié clairvoyante, l'enfant de notre cœur, l'Antigone par qui nous communiquons avec les arbres du bois sacré de Colone.

Et voici que les trois fils se réunissent pour découvrir le secret de leur père et lui donner la chasse à travers les montagnes arides. Ainsi notre Moi conscient assemble toutes ses forces contre l'Inconscient.

Arrivé à ce point décisif, M. Raymond Queneau abandonne la prose comme on quitte un manteau de voyage. Le reste sera

poésie, une brève épopée sous les douze signes du zodiaque, en versets mesurés par le souffle. Le père, celui qu'on appelle Kougard le Grand, fuit devant Pierre, car il craint que son fils aîné ne le fasse mourir. Ainsi fuyons-nous devant la connaissance, quand elle a dépassé les bornes prudentes entre lesquelles nous comptions la fixer. Et il est vrai que Pierre le hait. Paul et Jean, au contraire, poursuivent leur père sans haine, avides seulement de connaître cette vie qu'il leur a cachée. Bientôt d'ailleurs il n'est plus question d'eux. Pierre seul poursuit son père à travers les rochers, dans les ténèbres. Kougard tombe dans l'abîme. Le lendemain, Pierre trouve sa sœur qui hurle à la mort, et son père étendu, la face vers le ciel. Mais déjà les eaux incrustantes ont changé ce cadavre en statue de calcaire. Alors le fils conscient, le seul dont on nous parle maintenant, celui qui a découvert sa vérité, ramène à la ville, pour l'enseignement des hommes, sa sœur prophétesse et son père pétrifié. Peut-être en effet tout homme possédant une vérité, est-il, lui qui est flambeau, le frère d'un être femelle qui est torche. Peut-être tous deux doivent-ils avoir pour père un être qui fut fort, qui opprima l'un, qui séquestra l'autre, et qui aujourd'hui est changé en sa propre statue. On peut rêver sur ces thèmes et multiplier les exégèses à l'infini.

Ainsi le livre de M. Queneau se multiplie à l'infini, comme les images dans des miroirs, selon que le lecteur y trouvera un sens ou l'autre. Réduit à lui-même, il forme trois parties. La première est faite des rêveries de Pierre dans la ville étrangère. La seconde est son retour au pays le jour de la fête, et la peinture, réaliste et saugrenue comme un tableau du douanier Rousseau, de cette fête foraine. Il y aurait un chapitre à écrire sur les fêtes foraines dans l'art contemporain; Auric et Poulenc en ont écouté la musique avec délices, et la polytonalité est née du froissement de deux orgues de barbarie. A cette fête de la ville natale, chacun offre un nombre d'assiettes proportionné à sa fortune, et les donne à casser à ses contemporains. C'est une déformation d'un rite très ancien, encore en usage chez les derniers Peaux-Rouges. Enfin, la troisième partie est faite du thème de la montagne aride, du grand minéral, comme dit l'auteur, de la poursuite du père par les fils, et de sa transformation en statue. Là rien ne

cache plus le caractère épique de l'ouvrage, qui a ainsi traversé lui-même trois phases : une phase introspective et philosophique au début; une phase descriptive et réaliste au milieu; une phase mythique à la fin. Sur quoi l'on pourrait encore épiloguer. Mais je m'arrête, pour ne pas masquer la pierre de l'œuvre sous un torchis de commentaires. Somme toute, je ne crois pas le livre très bon. Mais l'auteur est un esprit curieux, qui reviendra sans doute par ce détour à la route des grandes œuvres. A moins qu'il ne tourne court, ce qui s'est vu.

HENRY BIDOU

P. S. — Je terminais ces lignes, quand j'ai reçu de Châlons une édition qu'on dit la seconde, des épigrammes latines du Père Scheil. Je n'ose trop me risquer à les traduire. Mais beaucoup m'ont paru charmantes. Une partie d'entre elles a été improvisée à l'Institut. Ce ne sont pas les moins plaisantes. Le nom ambigu de Camille que portait un historien, membre justement de deux académies, lui paraît assez bien convenir à ce double destin : Camillus aux Inscriptions, mais féminin quand il brûle pour M. Doumic, *Dumico urere Camilla.* L'illustre assyriologue se compare dans un distique d'anthologie à l'abeille, qui donne à regret l'aiguillon et volontiers le miel. *Aegre spicula, sponte favi.* C'est une jolie devise pour un critique. Mais au vrai, le Père Scheil distribue assez libéralement les piqûres. Tantôt, pendant la fameuse lecture de l'abbé Bremond sur la poésie pure, il montre les auditeurs se ruant vers les portes; tantôt il compare un candidat importun à la bardane qui adhère à la peau, et qu'il faut faire tomber avec le pied. Un de ses collègues ouvrait un parapluie par un beau temps : il suggère que c'est pour ne pas voir les fontaines, tant ce collègue a horreur de l'eau. Un autre essuyait son lorgnon sous la pluie. Le Père Scheil lui suggère doucement de secouer plutôt ses oreilles. Tout cela en charmant latin d'humaniste, bariolé et poli comme une agate.

H. B.

LE SALON DE L'EUROPE

MONSIEUR ET MADAME LOUIS BARTHOU

ET QUELQUES-UNS DE LEURS AMIS

Samedi 13 octobre. A la campagne, comme on disait autrefois, la Seine entre des peupliers d'Italie, la Seine en deux échappées lumineuses, au delà de ces masses épaisses de feuillages de l'Ile-de-France, encore verts, mais déjà nuancés de roux. Le vent d'ouest arrache par brusques secousses des fusées de feuilles d'or qui brillent en tombant, comme dans les poèmes et sur les toiles automnales des peintres mélancoliques et consciencieux, dont on ne retient presque jamais le nom.

Après déjeuner, je viens de « prendre » à la T. S. F. les obsèques de M. Louis Barthou. Leur pompe se déroule en ce moment même devant l'Hôtel des Invalides, sur l'Esplanade, puis dans la cour d'honneur, puis dans la nef de l'Église où Louis-Philippe fit déposer les cendres de Napoléon.

En « écoutant » ces funérailles, il nous semble ne plus connaître de ce monde que ce qui en demeure aux aveugles : ce que les oreilles seules peuvent encore saisir de ses agitations, de ses bruits fugitifs et artificiels et de sa grandeur.

Je ne suis pas aveugle, puisque j'aperçois sur l'appui de la fenêtre une bergeronnette, qui se promène en sautillant et vient frapper aux carreaux. Elle reviendra d'ailleurs, obstinée, imprévoyante et besogneuse, tout le temps que va durer cette cérémonie.

Le *speaker* hésitant, prenant les mots au hasard, n'achevant

pas les phrases, la voix mauvaise, montre à quel point l'initiative manque aujourd'hui partout et quelle médiocrité règne, — satisfaisante pour presque tout le monde. Pour diffuser une cérémonie à ce point importante, il semblerait que l'on ait pu s'adresser exceptionnellement à quelque homme de talent, dont ce serait à la fois le métier de regarder et d'exprimer, d'une manière pittoresque, frappante, ce qu'il voit. Imaginez une compagnie de T. S. F. demandant à un Paul Morand, un Jean Cocteau, un Carco, un Pierre Mac Orlan, de nous communiquer leurs impressions sur un pareil cérémonial, au fur et à mesure qu'il s'accomplit. Voilà, aussitôt, un moyen jusqu'ici commercial devenu de qualité, à la façon d'une bonne chronique de journal. Ce *speaker*, ignorant de tout, qui hésite, qui ne trouve que des mots plats, sans couleur, sans saveur, sans émotion, tandis que nous regardons la douce et pathétique après-midi d'automne, grise et tiède, ce *speaker* est exaspérant.

Nous pouvons, cependant, l'oublier, lorsque défilent les troupes, devant ce que cet homme invisible, mais tout de même si laid, appelle — au petit malheur! — cénotaphe... et catafalque, l'instant qui suit.

***

Le peuple de France qui les a tant aimées, s'est trouvé peu à peu privé de marches militaires. Ces fanfares, dont presque tous les airs nous sont connus, les rythmes familiers aux battements de notre cœur, pour lequel elles semblaient avoir été lentement créées et dans lequel, au cours des siècles, elles avaient fait leur lit, — de sorte que nous croyons les avoir déjà connues en naissant, — ces fanfares font alterner pour nous la garde républicaine et les chasseurs, les dragons et les spahis. Il est bon que l'Étranger, qui aura vu le film de l'odieux assassinat du roi Alexandre de Yougoslavie et de M. Barthou, à Marseille, les ait entendues par la T. S. F.

Au désordre insensé de la réception que la France faisait à notre Ami des Balkans, dès sa descente du *Doubrovnik*, à l'absence de toute escorte (ce que personne de sensé ne peut parvenir à réaliser), ces fanfares de France entendues, feront peut-être penser que nous ne sommes point complètement

enlisés dans la boue mortelle où des forces ténébreuses, mais maintenant divulguées, nous maintenaient.

Après l'entrée du cercueil aux Invalides, les sonneries, les sourds battements des tambours et, enfin, dans la nef, les chants funèbres, les marches glorieuses, les élans des orchestres, jusqu'à ce *Requiescat in pace*, à la fin duquel un concert de voix angéliques répondit comme dans un frémissement d'ailes, un *amen* indéfiniment prolongé : tout recréait à nos oreilles une France passée et des éléments sans lesquels un gouvernement ne peut être ni puissant ni durable, parce qu'il n'est pas humain.

M. Louis Barthou, qui était très français, mais qui était mécréant — et qui s'en vantait — se fût félicité d'entendre autour de sa dépouille et les marches militaires et les chants religieux. Sans doute, eût-il compris ce qui avait manqué à sa vie, pourtant si remplie, mais qui n'était peut-être qu'une course ininterrompue vers des situations, des postes, des honneurs ou des plaisirs de collectionneur, dont il mesurait sans doute parfois tout le vain cortège, de ces yeux qui cessaient de voir dès que les verres du lorgnon les abandonnaient, au delà du cercle rayonnant de sa vie.

Cet homme qui « travaillait » son énergie comme il travaillait ses livres et qui, à soixante-treize ans, pouvait en dissimuler vingt, était sensible. Il ne manquait ni de bonté, ni de délicatesse Il avait eu le sens des nécessités nationales, lorsqu'il fit voter, avant la guerre, la loi de trois ans. Ce qu'on en dira sans doute, pour ce qui est du Politique, c'est qu'il se lançait trop hâtivement dans des voies dont il avait insuffisamment apprécié l'orientation.

***

L'ACTIVITÉ D'UN HOMME. — Il avait gardé pour ses sentiments familiaux une pudeur d'homme simple, de rural ou de très petit bourgeois, qui marquait plus de nuances et d'ampleur dans les qualités qu'on n'en eût voulu rechercher à première rencontre.

Il était fidèle en amitié. Ce qui est bien à considérer, aujourd'hui.

Peut-être, — après avoir vu les deux portes du Ministère

des Affaires étrangères drapées de crêpe depuis le balcon supérieur et l'apparat moitié national, moitié borniolesque et insuffisamment militaire, d'ailleurs, dont s'entoura pendant trois jours ce palais, si nous regardons dans un journal illustré, l'humble maison natale, comprendrons-nous que cet homme, qui avait remporté tous les prix et qui fut le plus jeune ministre de la République — et qui se considérait de l'Académie, avant même qu'elle se fût demandé si, vraiment, cet homme politique si loquace savait écrire, aussi, — peut-être comprendrons-nous que ce réalisateur, après bien d'autres, se soit un peu grisé de son ascension et de sa prospérité.

Les réussites trop nombreuses et persistantes n'ont jamais amélioré les ambitieux!

Aussi, rendons cette justice à M. Louis Barthou que dans son cabinet, levé dès l'aube, il pensait, après sa culture physique, à la littérature, qui peut-être se souciait moins de lui et qu'au milieu d'amis il ne songeait chaleureusement qu'à les distraire, à briller, à étinceler même et qu'avec une adresse extrême, il se servait pour y parvenir, de tous les moyens à sa portée. Les résultats obtenus étaient immédiats.

J'ai dîné bien souvent en sa compagnie avec madame de Noailles. Ils faisaient assaut de ripostes, de gaîté, d'esprit, et je dois dire qu'avec elle il retenait le mauvais génie qui le poussait si fréquemment à verser dans cette liberté de mots toute crue que madame de Noailles ne pouvait à aucun moment supporter. Il n'était point nécessaire qu'elle s'expliquât là-dessus. On lui voyait faire la grimace, tourner la tête, fermer les yeux, changer de conversation, et, tapant sa serviette sur ses genoux, témoigner avec vivacité qu'elle n'avait point compris.

***

M. Louis Barthou n'avait pas une grande distinction de manières. Son entrée fort jeune dans la politique l'avait poussé d'instinct à ne point corriger, mais, au contraire, à accentuer la liberté, l'apparent sans-gêne de ses façons d'être «radicales», assez lourdement cavalières et qu'il poussait hardiment jusqu'à une forme de cynisme bon enfant, qui n'était

pas sans saveur, mais dont on ne pouvait guère prévoir les conséquences et le point final.

Si je me permets de tenir à ce trait défavorable, et qui cessait d'être gênant à la fréquentation, c'est qu'il commande toute une physionomie, l'on pourrait presque dire une existence.

A un déjeuner d'hommes, et surtout d'hommes politiques, cette attitude ne portait point.

Mais, lorsqu'il se trouvait environné de femmes, auxquelles il décochait à bout portant des compliments aussi imprévus que directs et d'une qualité assez peu choisie, d'un effet souvent choquant, il fallait, parfois, que certaines eussent attendu l'instant du dessert pour commencer à s'acclimater. Mais c'était, précisément, celui où il donnait alors le plus librement cours à ces gentillesses intempestives, par lesquelles il marquait d'avance qu'il ne voulait tenir compte d'aucune des nuances qui permettent de tout faire entendre à la plupart des femmes et de les conduire heureusement, à travers des récits où elles se laissent complaisamment emmener, — en criant.

Ces réserves faites, il faut, reconnaître que ce Béarnais devenait presque toujours la tête et le corps d'un dîner. Il en électrisait les convives. A sa verve, à sa faconde, se mêlaient les fleurs délicates du meilleur esprit français et quelques-uns de ces crapauds, — dont il était peut-être plus coupable qu'il ne le paraissait de n'avoir pas retenu l'apparition, car il en sentait toute l'inopportune trivialité. Mais c'était un genre qu'il ne pouvait plus perdre après l'avoir adopté et qu'il aggravait même.

Et, pourtant, comme l'a si bien dit M. François Mauriac à la séance du jeudi, que l'Académie leva aussitôt après cet éloge prononcé par son Directeur, — pourtant : « Cet homme s'enivrait de musique! »

Il citait sans cesse les poètes. Les noms de Victor Hugo, de Racine, de Musset ou de Baudelaire venaient mettre à ses lèvres la grâce bourdonnante des abeilles. Une fois l'homme des « crapauds » oublié, restait un personnage politique, un ministre dont il semblait que la littérature, la musique et la poésie fussent la préoccupation constante, un

bourgeois lettré, mélomane, habitué des concerts dominicaux, — et qui admirait profondément et respectait de tout son cœur, la femme qu'il s'était choisie ou qui l'avait choisi, et qui exerçait sur lui une influence précieuse.

***

Madame Barthou. — Madame Barthou était de taille assez grande, elle était devenue de corpulence assez forte et l'implacable maladie qui l'emporta voilà six ans, je crois, déjà lui donnait on ne sait quelle apparence de nonchalance qui n'était point sans charme.

Cette faiblesse physique, ce souffle court qui étouffait la parole, ne calmaient point les convictions, l'énergie de cette femme, tendue vers tout ce qui était noble — ni sa foi.

J'ai vu, un après-midi de dimanche, vers la fin de la guerre, pendant l'été, après le déjeuner, au second étage de l'appartement où nous étions montés, devant la façade du monumental et incohérent Grand Palais, sur l'avenue d'Antin, devenue après la guerre avenue Victor-Emmanuel-III, j'ai vu, dans sa chambre à coucher, la photographie encadrée des hommes qui avaient exercé sur elle la plus vive influence. On voyait Jules Verne et Déroulède, Loti, Wagner et deux autres, sans doute Anatole France et un dernier que j'oublie. Ce qui m'avait frappé, c'était Wagner, à un moment où la *Bertha* tentait de causer des ravages dans Paris et d'affoler une population qui demeurait calme.

Wagner avait été son musicien de prédilection. Elle n'avait pu concevoir que sa place ne lui eût pas été maintenue, sur l'un des côtés de la glace de la cheminée, entre Jules Verne et Déroulède. Cette fidélité, qui n'est point extraordinaire, mais qui aurait pu sembler excessive à celle même qui l'éprouvait, marquait expressément le caractère de cette femme droite et chaleureuse.

Tandis que M. Louis Barthou remplissait place Beauvau les fonctions de ministre de l'Intérieur, en pleine activité anti-religieuse, sous l'influence destructive de la franc-maçonnerie, le jeune Barthou suivait le cathéchisme à Saint-Philippe-du-Roule. Le premier communiant sortit du ministère, son

brassard de soie blanche au-dessus du coude, conduit par sa mère. Jamais madame Barthou ne cessa de faire maigre le vendredi et de continuer les pratiques religieuses dans lesquelles elle avait été élevée.

Cette excellente Française refusa, d'ailleurs, au cours de nombreux ministères, de recevoir certains « collègues » dont elle n'approuvait ni les idées ni la conduite.

Sa personnalité si forte adoucissait les défauts apparents de son mari. Madame Barthou ajoutait au ministre républicain et « radical » de ce temps, on ne sait quelle pondération, quelle noblesse de cœur et quelle grâce illuminée, qui représentaient la France traditionnelle et de jugement indépendant d'autrefois.

***

Pierre Loti. — Une passion toute platonique, un enthousiasme sans restriction ni contrainte, accompagna longtemps sa vie. Le nom de Pierre Loti remplissait son lourd regard de clartés. Elle avait commencé de l'aimer à travers ses œuvres. Ce sentiment n'avait fait que croître au contact pourtant décevant de ce nomade par persuasion.

Ce solitaire distant, qui avait horreur de la foule, avait su écrire pour un public international et illimité. Madame Barthou ne le voyait point tel qu'il était réellement, mais tel qu'elle l'avait conçu. Ni l'égoïsme, ni une étroitesse de vues singulières, une inadaptation surprenante aux évolutions de son temps, ni une âme d'écolier accablé par son succès ne lui étaient apparus.

Elle vénérait ce charmant conteur marin, qui, pour évoquer les souvenirs de ses rêves et des romans échafaudés à la suite, croyait indispensable de se déguiser en Marocain ou en Turc, dans des chambres aménagées comme un décor d'exposition universelle.

Il errait là, désespéré de vieillir, au milieu de vestiges morts et de défroques reconstituées. Et, dans le silence et les nébulosités d'un crâne aux cheveux reconstitués, eux aussi, la moustache trop noire, les yeux faits, les pommettes légèrement fardées, il se vantait ingénûment de ressembler à Ramsès, dont il possédait le masque — moulage de la momie.

Dans la mosquée construite sur les combles de la petite maison de Rochefort, il surveillait la flamme de la veilleuse brûlant sur le tombeau d'Azyadé, qui n'avait probablement jamais existé, tout au moins dans la forme éphémère et travestie qu'il s'était plu à lui attribuer.

Loti avait trouvé en madame Barthou l'expression de l'immense public qu'il avait atteint et pour lequel il travaillait. Madame Barthou s'en allait passer une semaine à Rochefort, comme elle fût partie faire une retraite dans une sainte Maison.

Elle ne flairait ni les supercheries, ni le carton-pâte. Elle n'était pas offusquée par la cathèdre gothique du faubourg Saint-Antoine, dans laquelle ce très grand écrivain s'asseyait pour la regarder prendre ses repas, car lui ne mangeait qu'en apparence, ayant préalablement déjeuné ou dîné de quelque bouillie avant de paraître à table.

Elle croyait tout. Elle le voyait jeune et beau, tel qu'il se figurait lui-même avoir été. Il lui avait accordé la permission de fouiller dans les fameuses malles, les coffres qui recélaient le *journal* de sa vie. Ce journal n'avait été écrit et recopié, que pour être lu après sa mort, par toutes les charmantes et enthousiastes madame Barthou, qui l'avaient si longtemps escorté, qui l'admiraient, — comme la mosquée, comme la salle chinoise, comme le « salon » marocain.

M. Louis Barthou partageait l'enthousiasme de sa femme. Loti avait enrichi la bibliothèque de l'avenue d'Antin de quelques-uns de ses manuscrits soigneusement recopiés.

***

Edmond Rostand. — Étouffant dans une gloire trop vivante, nourrie à la mamelle de quelques bruyants thuriféraires qui se flattaient d'exister à sa faveur, Edmond Rostand, qui parlait moins que M. Barthou, mais qui écrivait mieux et qui pensait en alexandrins, fut aussi l'une des gloires de la maison.

Rostand avait choisi Cambo pour s'y retirer, dans le calme et la paix nécessaires au travail et à la santé, qu'une compagne admirable de dévouement, une véritable collaboratrice de

toutes les heures, un poète ayant pris le voile d'infirmière, lui avait rendue.

Mais, pour *ermitage*, il s'était fait construire à l'horizon des Pyrénées bleues, devant un chalet basque aux proportions démesurées, un petit Versailles, sur la crête d'une colline.

Parterre à la française, treillages emberlificotés, devant lesquels les bustes des grands poètes, Shakespeare, Molière, Racine, etc... se trouvaient alignés, en bordure d'une pièce d'eau qu'on souhaitait de voir rivaliser avec celle des Suisses. Toute cette mise en scène ne devait point favoriser le recueillement. Elle manquait d'humilité, devant une nature si vaste. Celui qui l'avait inspirée ne semblait point suffisamment consentir à lui garder l'apparence de n'être point conçue pour l'éternité. Pourtant, elle semblait due davantage à la collaboration de Coquelin qu'aux réminiscences de Le Nôtre.

Ceci n'enlevait rien aux dons du poète ni à la finesse très rare de son esprit. Comment n'être pas grisé après des succès, d'ailleurs justifiés, comme celui de *Cyrano*?

Les tourmentes passées, les drames joués, je revis Edmond Rostand, à dîner, chez les Barthou. Alors, madame de Noailles et lui se rencontraient fréquemment. Elle avait subi l'attrait de ce « charmant esprit ». Il semblait que le crâne de Rostand fût devenu plus volumineux dans sa complète et luisante calvitie, mais le nez avait gardé sa finesse, ses narines bien dessinées et le regard évoquait celui de Rotrou, sur un buste célèbre.

Nous fûmes conduits avec le poète, — qui n'était déjà plus « de Cambo », car il vivait à Paris, en garçon — dans la bibliothèque.

M. Barthou sortit de ses rayons tout ce qu'il possédait de Victor Hugo, à travers le presque siècle d'existence de celui-ci. Le ministre parlait, avec cet accent béarnais qui lui était quand même demeuré, il chantait ses trouvailles fameuses. Il exhibait ses manuscrits, reliés par Marius Michel, qui en avait couvert le maroquin de mosaïques, de feuilles de lierre vertes et de toute cette ornementation non assimilée, soi-disant prise sur le vif, ce qui est bien le contraire du véritable ornement, et qui a nui si fréquemment à la production de

l'extrême fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci. Les Gallé, les Majorelle, les Lalique pétrirent, sculptèrent, ciselèrent, peignirent et fabriquèrent, en effet, pendant vingt ans, plus de fuchsias, de feuilles et de fleurs de marronniers, d'orchidées que Dieu n'en prodigue dans la nature, en cent ans.

Toutes les histoires pittoresques, racontées par M. Louis Barthou, sur la manière dont tant de manuscrits, de livres, d'autographes, étaient « venus » à lui ne semblaient pas également miraculeuses.

Mais ce pirate passionné de tout ce qui touchait aux Lettres et qui créait une bibliothèque — dont je lui ai maintes fois entendu dire qu'elle ne serait point dispersée après sa mort, — avait la conviction de ne pas « travailler » seulement pour lui-même en la composant, mais pour des visiteurs, dont le plus grand nombre était encore à naître, qui bénéficieraient dans l'avenir de sa patience et de maints « miracles », qu'il avait su faire naître.

Les carnets de Victor Hugo, les lettres de Juliette Drouet, les notes de Loti, les manuscrits de France, et Lamartine et Baudelaire, se trouvaient là, mais un peu comme dans le laboratoire d'un psychiatre. Cette bibliothèque était aussi comparable à une chapelle remplie d'ex-voto. Les profanes y voyaient les béquilles — mais ils oubliaient les Saints.

***

Le goût de M. Barthou pour les livres touchait à la passion. Il vécut ainsi, pendant quarante ans, une brûlante existence de bibliophile, dont l'activité eût rempli toute autre vie que celle de ce ministre, sur tant de points si consciencieux et français.

Le cabinet de travail où il avait rassemblé tant de volumes rares et de manuscrits, de reliures anciennes et modernes (celles-ci spécialement créées pour lui), comportait un ameublement sans fantaisie comme sans personnalité. Rien dans cet appartement de l'avenue d'Antin n'avait été touché depuis longtemps.

Le cabinet prenait jour sur une cour, le plafond était assez bas. La raison pour laquelle les Barthou n'avaient jamais

consenti à déménager était louable et fort touchante, c'était que la belle-mère de l'homme politique habitait la maison.

Ce réduit, si peu flatteur pour un collectionneur de si grande envergure, se transformait, cependant, dès la fin du repas, lorsque les privilégiés l'envahissaient, derrière le maître de maison. Les hôtes étaient de choix ou d'une personnalité certaine. Mais la personnalité de M. Barthou l'emportait aussitôt, par le mouvement d'abord, mais, aussi, par un amour des choses qui faisait oublier à l'instant les détours nécessités par ces conquêtes.

Je suis entré là avec des bibelotiers de la littérature qui, dans l'impossibilité d'égaler les maîtres qu'ils admiraient, se rejetaient à sa suite avec fanatisme, avec superstition, sur les vestiges que ces prédécesseurs avaient laissés de leur passage glorieux, toujours éphémère et dont le souvenir même n'a point de durée fixe dans l'avenir. Je les écoutais pousser des cris d'admiration, mais je n'ai jamais pensé que ces hypogées méritassent tout l'engouement avec lequel certains hommes s'y passionnent.

Une sorte de devoir nous impose l'obligation de préserver de la destruction tout ce qui peut enrichir de quelque manière le patrimoine de l'intelligence. Mais nous avons vu de tels sots, à qui leur fortune permettait de penser qu'ils dominaient leurs contemporains, placer des reliques dans des cartons, collectionner des lettres, des billets, des brouillons, d'ailleurs déjà connus, qu'il me semble qu'au delà de quelques spécimens propres à retenir un instant l'esprit et suggérer des images, tant d'accessoires ne valent pas l'œuvre, telle que l'homme la voulut livrer, en son temps.

Mépriser en bloc tout ce que ces collectionneurs idolâtres brûlent d'augmenter toujours me semble pernicieux, d'ailleurs, et faux. L'homme doit savoir s'arrêter devant la trop grande facilité de ne rien posséder et ne s'émouvoir de rien, comme devant les difficultés sans grandeur qu'il rencontre à n'être jamais rassasié en accumulant.

***

M. Loucheur. — Un soir, nous restâmes longuement dans la bibliothèque, mal éclairée, — mais, tout occupé de l'en-

richir, Louis Barthou ne se souciait point de la moderniser, — en compagnie de M. Loucheur, devenu ministre dans je ne sais quelle combinaison et bibliophile par on ne sait quelle grâce.

M. Barthou avait-il influencé ce riche industriel, venu à la politique? L'élève rêvait de dépasser l'initiateur. Sa fortune ne lui interdisait point telle ambition. Elle l'attisait, au contraire.

Sous les regards étonnés de l'ambassadeur d'Italie, M. Avenazza, le repas s'était déroulé parmi les chiffres surprenants atteints, aux dernières ventes publiques, par certaines éditions, certains autographes.

— J'ai!.. J'ai!... J'ai!... s'écriait M. Loucheur, dont la vitalité et je ne sais quel air de brave contremaître ne faisaient point précisément un bibliophile-type, tandis que de sa voix claironnante M. Barthou annonçait tout ce qu'il « avait » aussi!

Tous deux citaient les noms d'hommes auxquels, avant eux, ces pièces précieuses avaient également *appartenu*.

Aujourd'hui, M. Louis Barthou, s'il revient errer dans la nouvelle bibliothèque où il vivait, avenue Marceau, depuis la mort de la charmante madame Barthou, — aujourd'hui, M. Barthou doit comprendre que rien n'appartient à personne et que les choses que nous croyons nous *appartenir* ont déjà dans l'avenir leurs *propriétaires* marqués. Gardons-les bien, — à leur intention. Mais défendons-nous de nous en croire possesseurs.

Louveciennes, qui « appartenait » alors à M. Loucheur, appartint depuis à M. Coty... Que de « possesseurs » disparus!

Ce soir-là, M. Loucheur et M. Barthou croyaient bien tout garder, — à jamais. Au moins, M. Barthou, qui avait pris ses précautions, pouvait-il se féliciter que ses trésors demeurerassent rassemblés dans leur intégrité, tels qu'il les avait amassés.

***

M. Léon Barthou. — Auprès de M. Louis Barthou, une figure volontairement effacée, discrète et fidèle, qui semblait un peu celle de l'amour protestataire, car aucun des excès

d'enthousiasme de son frère ne lui échappait, une figure qui n'est presque pas de ce temps, mériterait d'être esquissée, celle de Léon Barthou.

Il ressemble à un personnage du XVIIe siècle espagnol, qui aurait oublié sa collerette. Il doit figurer dans maints tableaux de Madrid ou de Tolède; nous l'avons tous vu, dans *les Lances* et dans *les Funérailles du comte d'Orgaz.*

Ses amis n'ont même pas été surpris d'avoir vu son nom presque contamment remplacé dans les journaux et à la T. S. F. par le mot vague, encombrant et nuageux de *famille.*

Dans l'ombre, il était vigilant, il était inquiet, il était tendre. Et je me suis souvent demandé si, incorporé par la nature, avant la naissance, à ce frère doué de forces si diverses, nous n'eussions pas eu en M. Louis Barthou un homme excessif, mais parfait.

***

Madame Adolphe Brisson. — L'une des tables à laquelle le ministre des Affaires étrangères venait s'asseoir le plus fréquemment et avec la joie la plus certaine, était, rue La Bruyère, celle de madame Adolphe Brisson.

Que de fois, nous avons déjeuné ou dîné là, dans la petite salle à manger donnant sur l'immense atelier-salon! Dans quels éclats de rire, quelles protestations de l'incomparable maîtresse de maison qui, avec un art volontairement dissimulé, des naïvetés feintes, savait mettre en valeur les mots de son hôte et donner à des libertés d'expressions un peu vives, une interprétation quasi innocente, contre laquelle M. Louis Barthou protestait d'ailleurs avec véhémence, — ce qui lui permettait d'aller un peu plus loin et satisfaisait cette exigence de tempérament qui le poussait toujours au delà de ce que les convives présents eussent osé.

Mais quelle rapidité dans la repartie, quelle spirituelle manière de faire la bête, quelle audace dans les évocations de sa vie d'étudiant!

Un soir, ce fut un véritable duel, à cette table de madame Brisson, qui a fait parler à l'*Université des Annales* ceux mêmes qui se croyaient muets, — ce fut un duel inénarrable,

entre M. Titulesco et lui. Mademoiselle Hélène Vacaresco appuyait ses mains à ses oreilles pour ne plus entendre. Madame Brisson s'efforçait vainement de ramener un peu de calme. Mais rien n'empêcha les deux hommes d'État, le Roumain et le Français, de poursuivre leur discussion jusqu'au point final.

***

Je songe encore à ces fragiles colonnes de bruit, de rires et de mots, qui se dressent à l'horizon des jours enfuis, tandis que les spahis achèvent de défiler sur l'esplanade des Invalides, devant le catafalque voilé de tricolore.

L'ineffable *speaker* nous dit que le cercueil sera placé dans quelques instants sur un affût de canon. Les oreilles saisissent bientôt le heurt du bois sur le métal et le mouvement des roues, en effet.

Et puis, tandis qu'au delà des fenêtres, un souffle de l'ouest entraîne les feuilles mortes, en écharpes dorées à travers la prairie, on entend, à la T. S. F., des roulements de tambours voilés...

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Sur son fond de grisaille — que nous déplorions depuis si longtemps — la Bourse nous a montré, ces temps derniers, quelques touches accentuées. Malheureusement, il est encore impossible de discerner quelle tendance, optimiste ou pessimiste dans le temps proche, prévaudra.

La Bourse avait d'excellentes raisons — accueil favorable fait à l'Emprunt, amélioration de nos relations internationales — de manifester un certain réveil de confiance. Elle a eu des raisons non moins sérieuses — attentat de Marseille, remaniement ministériel délicat — d'exprimer sa circonspection. Il en est résulté, depuis quinze jours, sur le marché, des remous assez violents.

De bons observateurs estiment que cette agitation est superficielle et qu'elle ne fait impression que parce que les transactions, par suite de la carence prolongée des capitaux de placement, sont toujours faibles. Mais si ces avis de qualité méritent d'être retenus, ils restent peu nombreux en comparaison de ceux qui, par intérêt, par ignorance ou par malveillance, témoignent du pessimisme.

Le Ministre des Finances vient d'annoncer que l'Emprunt en Bons 4 1/2 p. 100 avait produit un total de plus de 8 750 millions. Il fut un temps où pareil résultat eût produit sur le marché un solide réconfort. Aujourd'hui on le discute. On cherche, d'instinct, la faille; on la trouve et c'est elle qu'on exploite aussitôt. Si l'on concède que, ses échéances couvertes, le Trésor disposera encore d'une réserve de près de 2 milliards, on se hâte de souligner que cette réserve sera, sans doute, absorbée par l'éventuel déficit du prochain Budget. Peut-être. Remarquons en passant que le dénigrement opère à longue échéance! Les Rentes, néanmoins, ont fait, dans le désarroi du marché, assez bonne contenance;

bien que vivement cahotées, à diverses reprises, elles ont un peu progressé. Elles restent encore, pourtant, fort loin du niveau que, logiquement, elles devraient, semble-t-il, atteindre. N'est-il pas un peu humiliant de constater que nos 4 1/2, par exemple, sont de dix points au-dessous des 4 p. 100 de certains pays étrangers dont on ne peut affirmer que la « position » soit plus solide que la nôtre?

Mais nos valeurs industrielles, elles, sont fort touchées. Parce que quelques poignées de spéculateurs se battent autour de la Citroën, dont la situation financière est critique, parce que l'on dénigre la C. P. D. E., sur des bruits sans doute erronés ou telle autre grande vedette du marché en affirmant que son dividende, qui ne sera connu qu'en mars prochain, devra être « passé », tout le reste est bousculé pêle-mêle.

Cette défaillance est possible parce que les capitaux de placement inquiets, apeurés, ont déserté le marché des valeurs et que l'on ne fait rien pour les rallier. Les chefs de la Bourse laissent ainsi le champ libre à la petite spéculation, sans consistance sérieuse, qui, après avoir vu ses quelques tentatives de jeu à la hausse déjouées par des événements retentissants, est devenue nettement « défaitiste » et, maintenant, joue sans aucune entrave sur le malheur. Mais le malheur certain, pour l'instant, c'est que la masse du portefeuille français en pâtit.

Il n'est pas croyable que cela puisse durer longtemps encore. Il me paraît étrange que les Mines d'or demeurent les seules valeurs avec lesquelles, depuis deux ans, les capitaux n'aient que des satisfactions. Je persiste à croire que notre marché se redressera et que ce sera avec une singulière vigueur.

A Londres, la Bourse passe par une période de calme. Les Mines d'or, les Canadiennes et aussi les valeurs de magasins y manifestent, cependant, une bonne orientation.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).